

DAD A  
CIÓN G

S. QUEVEDO

ESTUDIANTES

PQ7297

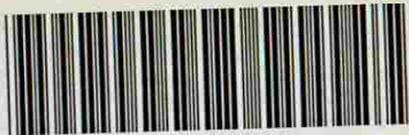
.Q4

E8

1889

c.1

84.3



1080043058

Al Sr. General Bernar-  
do Reyes - dedico este ejemplar  
de un modesto libro médico - li-  
terario escrito en Paris durante  
mis vacaciones de estudiante  
de Medicina el año 1889.

Mayo 18-1901

D. G. Quiroga  
y Subriola

L'ÉTUDIANTE



# L'Étudiante

NOTES D'UN CARABIN

PAR

SALVADOR QUEVEDO



Capilla Alfonso  
Biblioteca Universitaria

C. MARPON ET E. FLAMMARION  
ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

51484

29656

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR



RÉCITS MEXICAINS. 1 volume.

SOUVENIRS D'UN ÉMIGRÉ. — UNE ANNÉE À LONDRES.

— MANUEL GONZALEZ ET SON GOUVERNEMENT

AU MEXIQUE. Texte espagnol. 1 volume.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

## AVANT-PROPOS

Pas d'erreur!... La femme savante fait souche. Il s'accomplit derrière elle un mouvement entraînant de petits bas-bleus. Ce phénomène a été spécialement constaté par rapport à la médecine. Entendez M<sup>lle</sup> Schultze. Dans sa thèse doctorale, elle nous apprend que de 1868 à 1888 — une vingtaine d'années — le nombre d'étudiantes en médecine à la Faculté de Paris s'est élevé de quatre à cent quatorze. A côté de cette progression d'élèves doctresses, on pourrait vérifier celle des

Institutrices, des Littératrices... et d'autres dames en *trice* (\*). C'est là les diverses manifestations d'un seul fait, l'ébranlement du cerveau des femmes.

Les voilà se jetant par des chemins intellectuels qui semblaient leur être fermés : elles se donnent au travail scientifique avec l'ardeur d'une vocation ; elles y apportent plus de sincérité, plus de conscience que les mâles ; elles leur font dans les écoles une concurrence parfois victorieuse.

Jusqu'à quel point ce fait influera-t-il sur les mœurs ? — Voilà la question qui se pose à l'esprit. — Certes, les demoiselles russes, polonaises, françaises, anglaises, etc., dont la doctoresse Schultze a supputé le nombre, ne sont pas — ren-

(\*) D'après le rapport du Conseil général des Facultés, le nombre d'étudiants du sexe féminin de l'Université de Paris pendant l'année scolaire 1887-1888 a été de : Droit, 2 ; Médecine, 114 ; Sciences, 10 ; Lettres, 142. Ce qui fait un total de 268 *étudiantes régulières*.

dons-leur cette justice — en nombre ni en situation pour porter atteinte à nos mœurs... Mais laissez s'écouler le temps. Encore une vingtaine d'années et ne voyez-vous pas la progression continuer son chemin en avant ? Ne voyez-vous pas les fillettes en cheveux, désertar les ménages et les métiers manuels, pour grossir l'armée étudiante des hautes écoles ? Déjà l'on peut voir s'accuser vaguement parmi les jeunes écolières certaines nuances curieuses à observer. C'est la jeune fille venue de province qui peut, grâce à l'aisance relative d'une situation plus ou moins régulière, tenter le professorat, le doctorat ou au moins les accouchements. C'est encore l'étudiante sage se trouvant seule et libre à Paris, sans autre lien, sans autre appui que celui de la tante provinciale ou exotique, qui lui sert une modique pension.

Sans qu'on puisse les confondre, ces deux espèces sont l'une et l'autre fatalement destinées à changer la face du Quartier Latin. Rien ne peut empêcher qu'étudiants et étudiantes ne communiquent entre eux. Il se fait toujours des accouplements autour de l'arbre de la science... Puis, le sang latin, l'atmosphère de Paris chargée d'aphrodisiaques, sont là tout prêts pour amener des complications. Une nouvelle classe d'amoureuses peuple le quartier. Ce ne sont plus tes héroïnes, ô Murger ! Tes Mimi, tes Musette ne reviendront pas... tombées de leur hauteur dans la déliquescence des brasseries. Nos Mimi à nous portent des serviettes sous le bras, partagent avec nous cette fièvre de l'âme, qu'on appelle : penser.

Quelles formes nouvelles va prendre l'amour ? C'est ce qu'on se demande en présence de certains jeunes couples. Il

n'est pas douteux que la femme préoccupée par la science ne dût se mettre à aimer d'une façon étrange.

Ce qui adoucit l'amour chez les jeunes femmes, c'est la spontanéité instinctive qui préside à son réveil. Du moment où la force d'analyse et de réflexion développée par l'étude détruit chez elle cette inconscience... quels troubles violents pour aimer ! Leurs sens s'éveillent ; en même temps s'ouvre dans leur esprit, comme un œil intérieur qui envisage l'amour dans sa matérialité attristante. L'antithèse surgit : d'une part la raison méprise, d'autre part les sens veulent vivre. De là des aberrations, de là des amours nerveux, pantalants entre jeunes femmes détraquées et jeunes hommes qui ne le sont pas moins — les petits drames d'une génération savante, malade de science.

L'auteur de cette préface a entrevu, il y a quelques années, un de ces drames scolaires. Les personnages principaux étaient un étudiant et une étudiante en médecine, puis un docteur, un de ces docteurs révoltés contre l'Académie, bavards comme des dentistes et qui occupent leurs loisirs à faire des enfants artificiels... et d'autres. L'étudiant était un tout jeune homme, plus jeune, peut-être qu'elle. Pendant quelques mois « le Préfacier » les rencontrait souvent à la tombée du jour dans le jardin du Luxembourg. Ils marchaient ensemble l'air grave et distrait, passaient parmi les promeneurs,

comme s'ils n'aimaient le passage du jardin que pour abréger leur chemin. Quoi! se disait-il, frère et sœur, ils sortent de classe et rentrent chez eux. Pas de roman possible!

Plus tard, il ne les vit plus ensemble. La jeune femme traversait, seule, le jardin. Elle s'y arrêtait, s'asseyait sur un banc, toujours à portée de quelque groupe de jeunes enfants qu'elle regardait jouer, d'un regard plein d'amour. Quand les enfants partaient, elle se levait.

— Et son frère? se disait le Préfacier, en la voyant s'éloigner lentement.

Quelques jours après, elle donna dans une singulière manie. Quand les enfants s'en allaient, elle ne quittait plus le jardin, elle allait s'asseoir sur un banc de la terrasse d'Assas, près de la statue de cette reine de France, qui semble méditer, un doigt au menton. Elle restait là immo-

bile, rêveuse comme la statue elle-même. La nuit arrivait, on sonnait la retraite, elle ne bougeait pas. Il fallait que les gardiens lui intimassent l'ordre de sortir. Brusquement elle se levait, ainsi qu'une dormeuse qu'on réveille, et s'en allait par la porte qui donne sur la rue de Fleurus. La prenant pour une rôdeuse, les gardiens finirent par la menacer de la conduire au poste, mais la carte d'étudiante en médecine qu'elle montra à ce propos, fit baisser respectueusement le front des gardiens.

— Est-elle folle? se demanda le Préfacier.

Question des plus difficiles à résoudre à Paris, que celle-là! — C'est à Paris que les frontières de la folie et de la raison apparaissent moins claires. On n'y trouve dans les rues que des gens qui parlent seuls, débitent des bêtises à haute voix.

Sont-ils fous? — Ne sont-ils pas fous? — Dieu le sait. Des badauds les entourent, discutent parfois avec eux sérieusement. Le gardien de la paix accourt, et ne peut désigner dans le tas quels sont les plus dignes de Charenton.

Un jour, le Préfacier intrigué s'assit près de la jeune femme, sur le même banc. Il commença par lui parler du temps qu'elle trouva beau, puis un bout de causette s'engagea, au cours duquel elle parla de Robert C...

Ce Robert C... était le jeune homme en compagnie duquel le Préfacier l'avait vue autrefois traversant le jardin... Non!

Il n'était pas son frère, un camarade d'études simplement; puis beaucoup d'autres renseignements sur lui, son pays, sa famille, la rue et le numéro de sa maison, etc. Elle revenait sur ce jeune homme avec une telle insistance que, lassé du sujet, le

Préfacier dût changer la conversation. Aussitôt la jeune fille, comme ennuyée de son causeur, se leva et le quitta.

Il ne trouva plus occasion de l'aborder. Il la revit au jardin, mais elle n'était pas seule ; le docteur libre que vous savez lui tenait toujours compagnie. Impossible de s'immiscer dans ce duo mystérieux. Le petit docteur avait auprès de la jeune fille certaines allures de cerbère. Il roulait des yeux farouches aux jeunes gens qui s'approchaient.

Peu de temps après, la jeune femme fit sensation dans le jardin... par son absence !

— Comment!... Elle ne vient plus, l'étudiante!!!

Ce fut le long des allées, sous les marronniers jaunis par l'automne, la même exclamation poussée par toutes sortes de lèvres. Enfants, nourrices, gardiens, quel-

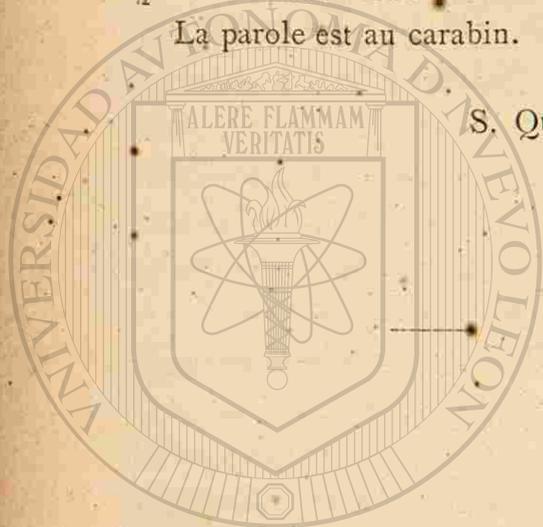
ques habitués, des loueuses de chaises se passaient le mot, tous également étonnés de l'absence de cette petite, qu'ils n'appelaient que « l'Étudiante » ! On s'était tellement accoutumé à la voir arriver au crépuscule, qu'en son absence on aurait dit que quelque chose d'indispensable au vieux jardin, la Galathée de la fontaine, les silhouettes blanches de Velléda ou de Clémence Isaure s'étaient envolées.

Alors le Préfacier — en voilà un crampon! — plus touché que les autres de cette disparition, se mit à en rechercher les causes. Il trouva le moyen de s'introduire dans l'intimité de Robert C... Ce jeune homme avait écrit une série de « notes » à propos de « l'Étudiante ». Quel carabin n'a pas quelques notes personnelles, plus ou moins romanesques, mêlées à ses cahiers de science? Robert C... livra ses notes au Préfacier. C'est par elles qu'il

apprit... Oh! c'est inouï... figurez-vous!...  
Mais le Préfacier n'a pas le droit d'em-  
piéter sur ces notes.

La parole est au carabin.

S. QUEVEDO.



## L'ÉTUDIANTE

NOTES D'UN CARABIN

I

COURS LIBRE

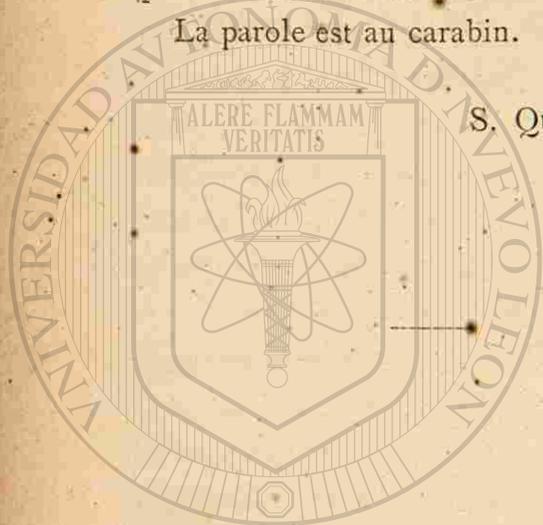
I

Un fameux cours que celui du docteur  
Rouff! Il est simplement affiché : cours  
LIBRE DE CHIMIE. Mais ne pourrait-il pas  
aussi bien s'appeler Cours de Métaphisique,  
de Psychologie, de Fantasmagorie, etc.?  
Le fait est qu'il existe, ce cours. Il s'est

apprit... Oh! c'est inouï... figurez-vous!...  
Mais le Préfacier n'a pas le droit d'em-  
piéter sur ces notes.

La parole est au carabin.

S. QUEVEDO.



## L'ÉTUDIANTE

NOTES D'UN CARABIN

---

I

COURS LIBRE

---

I

Un fameux cours que celui du docteur Rouff! Il est simplement affiché : cours LIBRE DE CHIMIE. Mais ne pourrait-il pas aussi bien s'appeler Cours de Métaphisique, de Psychologie, de Fantasmagorie, etc.? Le fait est qu'il existe, ce cours. Il s'est

ouvert assez silencieusement dans un de ces petits amphithéâtres qui poussent comme d'eux-mêmes aux alentours de la Faculté. Puis le cours a fait du bruit : on en raconte des merveilles. Les camarades y vont en bandes. Aussi me suis-je laissé entraîner. J'ai assisté régulièrement au cours libre de Rouff. Le plus souvent Betsy G\*\*\* — mon amie Betsy G\*\*\* — y est allée avec moi. Un jour... Ah! pauvre amie! quelle séance!...

## II

Jamais le professeur Rouff n'avait été si verbeux. Une belle tirade pour commencer. La nature entière y passe d'un trait.

— « La voyez-vous, messieurs, la chaîne mystérieuse de la vie?... Elle va de l'air à la plante, de la plante à l'animal herbivore, de celui-ci au carnivore, puis elle se ferme sur elle-même, revient à l'air, son point de départ. A travers ses anneaux le carbone,

l'hydrogène, l'azote circulent incessamment. Empruntés à l'air par les plantes, ces éléments brûlent dans les animaux. C'est l'oxygène de l'air qui accomplit en nous cette combustion, et c'est encore à l'air que nous en rendons les produits. Ainsi, les plantes ne sont que des appareils à réduction de l'air; nous sommes des lampes à air... L'air c'est le grand *toût*, source et réservoir infinis. Nous y puisons la vie, nous y allons en mourant. »

Ce commencement trop aérien, ces grandes phrases débitées d'une voix creuse par un professeur libre, petit, trapu, aux yeux ronds garnis de lunettes bleues... rien de mieux pour égayer un amphithéâtre bondé de carabins. Aussi le « chahut » ne se fait-il pas attendre. Quelques instants mes yeux vont du professeur à l'auditoire remuant. A côté de moi Betsy, son cahier ouvert, posé sur les genoux, se dispose à prendre des notes. Tout autour, en bas et en haut, la foule bariolée de têtes disparates... tout comme au grand amphithéâtre de l'école. La juiverie

nihiliste coiffée en broussaille, les petites Russes et Polonaises à bonnets, d'Astrakan, emmaillotées comme des paquets, puis les Français à mines éveillées, railleuses; puis enfin un peu de tous les pays et de toutes les races. Par-ci, par-là, mes regards qui erraient s'arrêtent à des têtes connues. Là haut, Gomez, Philippe Gomez, — si je le connais? Nous partageons le même appartement, — dirige les chahuteurs comme un chef de claqué; plus bas Cantarel et Berlingues, deux copains à lui qu'il m'a présentés sont assis l'un près de l'autre. Tout en bas, sur le premier banc de l'hémicycle, Khoroschine, le cosaque Khoroschine, un brave type, appuie sur le bord de la rampe son menton pointu hérissé d'une barbe en collier.

Cependant Rouff a passé de la parole à l'action; devant lui, au bord de la longue table à expériences toute chargée de l'outillage chimique, des œufs de poule emplissent un petit panier. Rouff prend en main un de ces œufs. Un acte aussi simple comme celui

de prendre en main un œuf passerait partout inaperçu; mais au milieu d'une assemblée de carabins de première année, cela ne se fait pas sans provoquer des paris imaginaires.

— L'avalera!

— L'avalera pas!

-- L'avalera cuit!

— L'avalera cru!!!

— Mais non, le professeur Rouff n'avalera pas l'œuf; il brise la coque, en verse le contenu dans un verre à expériences; puis, sur ce contenu, il se livre à une analyse à fond de train... Blanc et jaune, c'est presque la même chose, allez: carbone, hydrogène, oxygène, azote... « Ah! jeunes messieurs, bacheliers ès lettres, bacheliers ès sciences, supposiez-vous n'avoir là que de jolis mots à dire aux examens? Voilà le carbone, c'est une réalité noire, il n'y a qu'à chauffer pour l'avoir devant les yeux. Je passe dessus un courant d'oxygène, le carbone s'en va en acide carbonique; je recueille ce gaz dans un tube à potasse: vous pouvez savoir

combien de carbone il y avait dans le corps. L'hydrogène?... voyez-le s'échapper de la matière brûlée, monter en bulles légères. Voulez-vous le fixer? un peu de pierre ponce imbibée d'acide sulfurique, et ça y est. L'oxygène? C'est clair comme la flamme à demi-éteinte qu'il rallume. L'azote? Ah ça, approchez; je verse sur la substance une goutte de chaux sodée. Vous éternuez, bon; c'est l'azote qui défile sous forme d'ammoniaque... il vous prend au nez ».

Impayable, ce petit Rouff! Il a la candeur de vouloir vous prouver que la science n'est pas ennuyeuse... L'analyse est finie. Donc, blanc et jaune, albumine et vitellus, c'est tout comme; rien de plus dans le jaune qu'un petit supplément de matière grasse. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire? Aux cuisinières de protester.

« — Mais, messieurs, dans le monde organique, c'est partout comme dans l'œuf! »

A cette saillie inattendue, des rires éclatent :

— Voyons, Rouff, pas de blagues!

« — Mais oui, messieurs, partout sous des apparences les plus variées se cache la plus grande uniformité de composition: L'enfant qui contemple devant la montre d'un épiciers l'amas multicolore des bonbons, éprouverait certaine peine à accepter que tout cela renferme une substance fondamentale unique, le sucre. C'est ainsi que vous, enfants... »

Un grand coup retentit sur les bancs d'en haut: c'est Philippe Gomez qui tape avec sa canne. A ce signal, qui veut dire en carabin; « Faut l'engueuler, » la claque obéit comme un seul homme. Un instant la voix du professeur se perd dans le tumulte.

Il reprend :

« — Vous, enfants de la science, ne criez pas contre moi, mais criez d'admiration devant cette végétation multiple des prairies, des vergers, des jardins... elle est faite avec trois éléments, toujours les mêmes ».

Le voilà qui recommence avec son carbone, son hydrogène et son oxygène. Voyons, Rouff, y a-t-il quelque intérêt à savoir qu'a-

vec 12 équivalents de carbone et 10 équivalents d'eau, la nature a fait les principes de deux corps si peu semblables au goût comme le bois et la pomme de terre? Je l'admets. Mais ce n'est pas pour cela que nous mangerons du bois et que nous cesserons de manger des pommes de terre... Encore :

« — Quand la nature veut former des êtres d'une vitalité plus forte, elle introduit simplement dans la substance un nouvel élément : l'azote; alors elle forme la matière des animaux et celle des végétaux puissamment nourrissants, comme le blé ».

— Veux-tu finir, Rouff?

L'auditoire s'impatiente; on ne trouve pas grand plaisir à savoir que, pour fabriquer les principes de deux choses si disparates, comme le lait et la salive (caséine et ptyaline), la mère Nature s'est contentée de mettre dans la molécule azotée de la première substance 4 ou 5 centièmes de soufre. Tout cela est bon à entendre dans un cours savant, mais dans un cours libre!... Heu-

reusement les carabins connaissent leur Rouff. Sans cela, « zut! on se trotterait, » et de « libre » qu'il est, le cours deviendrait bientôt désert. Ah! oui, nous connaissons notre Rouff, sa manie d'*épater* l'auditoire à la fin de la séance par quelque expérience frappante. Toujours théâtral, Français jusqu'au bout des ongles, Rouff ne dédaigne pas à son cours les ressources scéniques. Aussi l'obscurité lui semble-t-elle un milieu favorable à certains préparatifs. Les volets de l'amphithéâtre fermés, il dispose son expérience dans le mystère de l'ombre. Soudain la lumière jaillit des volets qui s'ouvrent au moment important, ou bien elle se dégage de l'expérience elle-même.

Ce que nous en avons vu de belles!

Quelquefois, ce sont des explosions formidables, des flambées bleues, rouges, vertes, éclatant en feux d'artifice. Parfois aussi, ce sont de petits animaux, que la chimie foudroie, — lapins, cochons d'Inde, etc. — Un instant la bête roule sur la table, pantelante; la voilà morte...

Mais Rouff est là! Peut-on mourir quand Rouff est là?... Il lui porte secours : la bête retrouve son souffle, obéissant à son sauveur qui lui commande de vivre.

Chut! un peu de silence, là-haut.

Voyons, Philippe, ménage ta claque! Ça devient assommant.

L'expérience va venir; ce n'est pas en aboyant comme des caniches que vous la ferez avancer. Le pire, c'est que le désordre grandit, il gagne tout l'amphithéâtre. Hé, là-bas! toi Cantarel et toi Berlingues, vous êtes allés vous asseoir près de ces demoiselles Polonaises. Alors, c'est du flirt... Et Koroschine qui, au lieu d'écouter, ne trouve rien de mieux à faire que de mordre la barre de fer qui borde la rampe! Seule, mon amie Betsy suit attentivement les

digressions de Rouff. La tête en avant, les yeux obstinément fixés sur le docteur, on la croirait hypnotisée par sa parole. Il se résume, il prend sur l'assiette un second œuf, nous en fait remarquer la coquille, sa structure poreuse en vue d'un échange continu de gaz avec l'atmosphère, puis il la perce par la grosse extrémité, nous montre comment les feuilletés de l'enveloppe se séparent pour former la *chambre à air*.

« — De l'air et de la matière azotée, voilà donc, messieurs, ce que nous trouvons à l'intérieur de cette coquille... La matière azotée, c'est la masse; l'air, c'est la force. Qu'un *agent* approprié vienne exciter l'extrême motilité de cette force sur cette masse profondément aitérable, nous aurons *la vie* comme résultat... »

Les belles phrases! Personne ne les prend au sérieux. Mais Betsy en est frappée, elle les entend avec un intérêt croissant. Rouff ne tarit pas, il s'échauffe graduellement en face de la foule qui demeure froide. Et les phrases de couler...

« — La vie, messieurs, ce n'est pas la chose énigmatique que l'on vous apprend. Le mot de la Bible, d'après lequel le premier homme est né du souffle du bon Dieu sur une poignée d'*humus*, ce mot ne contient pas un mystère, mais une image très juste de la production de la vie... Le souffle, c'est l'air en mouvement; l'*humus*, c'est la matière organisée... L'air est à nous, la matière est à la portée de nos mains, arrangée de toutes pièces par la nature... Faisons la vie! »

Le visage de Betsy, immobile jusque-là, paraît s'animer d'un éclair d'émotion, tandis que tout autour, des cris partent brutalement :

— Assez! assez!

— L'expérience! l'expérience!

#### IV

Parmi les voix déchainées, il y en a une qui crie :

— Ce n'est pas ça du tout! En chimie, messieurs, l'air, ce n'est pas ça du tout...

Tiens! c'est le père Bravet, préparateur de chimie au laboratoire des travaux pratiques, qui crie ça... toujours avec son fameux début : « En chintie, messieurs...! »

Je ne l'avais pas vu, perché là-haut, mêlé à la claque. Mais, vraiment, sa personnalité de chimiste enragé ne pouvait manquer à cette séance. Sa voix se perd dans le tapage.

Il gesticule, je vois ses poings s'agiter pour protester contre les théories de Rouff... Soudain, le père Bravet, la foule grouillante, Betsy, Rouff, tout disparaît, se noie dans les ténèbres. Sur un signe de Rouff, son préparateur vient de fermer les volets...

Peu à peu l'obscurité devient pénombre.

Mes yeux commencent à distinguer des contours. Voici Betsy qui allonge le cou dans une attitude d'anxiété. Voilà Rouff qui se penche sur un petit diable d'appareil qu'on vient de poser sur la table.

Une grande boîte, de forme à peu près cubique, garnie sur la paroi antérieure d'un

thermomètre et d'un robinet, percée d'une rangée de trous. Drôle de boîte ! Qu'est-ce que cela peut bien être ? Un thermomètre... donc, boîte à chaleur ? Un robinet... donc, boîte à eau ? Et les trous ? — Rouff, armé d'un éventail, l'agite devant ces trous. Donc, pas d'erreur ! c'est une boîte à air. Mais, il y a encore, en bas, un tiroir qu'il ouvre... des œufs ! toujours des œufs !... Il en sort des *coui-coui*, puis, émergeant des coquilles fendues, il apparaît des becs, des têtes rondes de petits monstres... Des poussins !... c'est bien là l'éclosion des poussins comme elle se fait l'après-midi, le vingt et unième jour de la couvée. Rouff les prend un à un, les met *sécher* sur une couchette de laine. Un silence de quelques instants s'est fait. Les chahuteurs font trêve, comme étonnés sous le coup de l'étrange expérience.

Coui-coui, coui-coui !.. Alors — dans cette ombre, au milieu de cette rumeur de genèse, des battements d'ailes montant dans le silence comme si ce fût là la première chan-

son de la vie — je sentis deux bras m'enlacer, deux lèvres brûlantes se coller à mes lèvres...

V

Les volets s'ouvrent aussitôt. Betsy, la tête basse, rougit jusqu'aux oreilles... On voit les poussins s'agiter sur la table. Rouff est là, les regardant, silencieux, en extase sur son œuvre. Mais bientôt « le faiseur de vie » va penser à lui-même. Autour de lui se déchaîne une tempête d'œufs. Quelle main profanatrice a pu, à la faveur de l'obscurité, se glisser sur la table et s'emparer du panier ? Mystère ! Le fait visible, c'est que ce panier a disparu, et que les œufs lancés à toute volée viennent s'écraser derrière Rouff, sur le tableau noir. Son regard se porte vers l'horloge, fixée là-haut, en face de lui. L'heure est passée... Il se retire ; mais lentement, avec dignité. Jusqu'à la porte les

œufs le poursuivent sans l'atteindre. En même temps, tout ce qu'il y a d'épithètes sonores dans la bouche d'un carabin, se fait entendre ; « C'est absurde ! C'est idiot ! C'est stupide ! C'est dégoûtant ! » — Une voix s'élève pour dire :

— Ça ! ce n'est pas de la chimie ; c'est de la basse-cour !

Au milieu d'un groupe, le père Bravet répète sa protestation : « En chimie, messieurs, l'air, ce n'est pas ça du tout !... »

Et il ajoute :

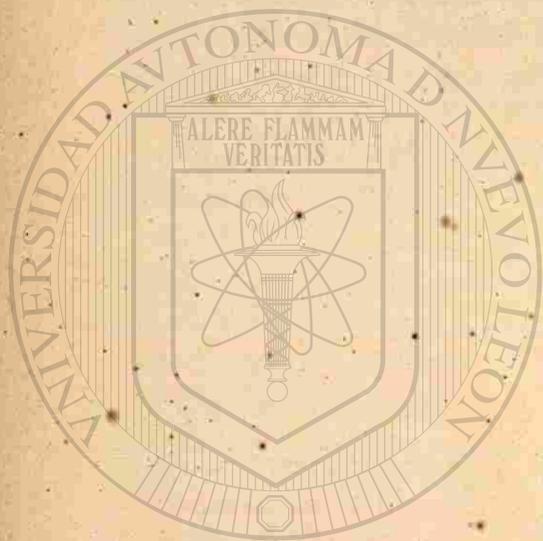
« L'air, ce n'est pas la vie... il oxyde, il détruit, il nous dévore peu à peu. Dans le vide, un œuf vivrait éternellement ; il se corrompt dans l'air. — L'air c'est la mort !... » Des débats s'engagent : il y a les « aérobistes » et les « anaérobistes » ; on crie d'un côté : vive l'air ! d'un autre : à bas l'air !

Là, sur la table, les poussins grelottant, serrés les uns contre les autres, continuent leur coui-coui !

A la sortie, je vois au loin le chapeau à

voilette de Betsy qui s'en va vite, vite, comme quelque chose qui s'enfuit. Elle ne m'attend pas comme d'habitude. Je fais seul le chemin de chez moi. Devant mes yeux des œufs flottent par douzaines.

Et ce baiser ?...



II

DANS SES MEUBLES...

I

J'habite un petit appartement au quatrième, près de la rue d'Assas, derrière le jardin du Luxembourg. Dans cet endroit, Paris est triste. On dirait que son haleine bruyante s'est éteinte dans les allées sablonneuses du jardin, à travers les platanes. Les maisons, les vieux hôtels garnis semblent gagnés par l'air morne de quelques pieux pensionnats. Au rez-de-chaussée s'étalent timidement les articles fanés d'un commerce

languissant. Des maisons de brocanteurs, de sombres buvettes, des ébauches de librairies ou des nouveautés d'antan se partagent la vitrine avec des images dévotes. Par-ci, par-là, une boutique de blanchisseuses alterne avec le trou noir d'un marchand de charbon. Elles ne sont pas gaies, ces blanchisseuses de ce côté du jardin. Leurs poses sont rustaudes près de la table à repasser; leurs chignons manquent de grâce, leurs poitrines semblent ignorer le corset; puis elles ne lutinent pas les passants comme les véritables blanchisseuses parisiennes. Peu de passants, d'ailleurs : des industriels ambulants, avancent lentement, maîtres du trottoir. Ils s'arrêtent aux portes, lancent ces cris désolés : — 'Archand d'habits!... Tondeuse de chiens! — Tonneaux! 'chand de tonneaux! — Pas d'omnibus. Par hasard les carreaux des fenêtres frémissent dans leurs châssis; des roulades discordantes, un fracas inusité montent du pavé; les chiens aboient de plus belle... C'est un fiacre qui passe...

Si je reste là, c'est à cause d'elle. Combien

j'eusse préféré travailler dans un quartier plus vivant, au milieu de l'agitation et du bruit, conditions extérieures d'équilibre aux natures rêveuses! — Mais il était écrit que cette femme exercerait une influence sur mon train de vie. Je venais à peine de la connaître... Comment?... Ah! oui! ce fut dans une des premières séances de l'année... Le hasard nous avait placés l'un près de l'autre, au milieu de l'agitation qui, en première année, précède l'arrivée du professeur. La prenant pour Anglaise, je lui adressai quelques mots d'anglais, comme voie d'introduction. Mais, tout en me comprenant, elle me répondit en français, un français assez pur d'accent pour m'indiquer que je m'étais trompé. C'était un cours de zoologie. Il y avait, cloués sur le tableau noir, quelques placards, avec des figures, des schémas représentant les parasites dont il était question dans la conférence. Je m'appliquais à dessiner dans mon cahier ces figures, tandis que le crayon de ma voisine courait, courait...

J'observais son travail, elle le mien, avec des regards discrets. Elle semblait s'intéresser à mes dessins; de mon côté, je prenais un grand intérêt à ses notes.

Nous nous adressâmes là-dessus quelques compliments à mi-voix; puis :

— Pourriez-vous me prêter vos dessins en échange de mes notes ?...

J'acceptai avec plaisir ce prêt mutuel qu'elle me proposait du ton le plus simple. Et nous voilà de bons amis. Pendant quelque temps notre amitié se continua sur le même ton. Nul mot échangé entre nous qui ne se rapportât à nos études. C'est à peine si un jour elle m'a un peu parlé d'elle-même.... Si elle s'appelle Betsy, c'est que son père, d'origine anglaise, tenait beaucoup à ce prénom. Il est mort, son père. Sa mère est Française; elle s'est remariée; elle habite une petite commune dans le Pas-de-Calais. C'est là que Betsy est née. Je ne m'écartais donc pas beaucoup du vrai, en la jugeant Anglaise à première vue. Elle l'est à moitié par son père. Puis..., Française née pres-

qu'aux bords de la Manche, n'est-ce pas là assez pour avoir quelque chose du type britannique? Elle en a beaucoup, Betsy; c'est dans son œil cette blancheur d'émail où semble se concentrer le ciel pâle. Elle possède les finesses et les raideurs des jeunes misses : leur taille élancée à lignes droites, des austérités de toilette, certaines allures garçonnières. Parfois, sous ces dehors, la Française se réveille : alors sa taille se cambre, ses yeux s'allument de clartés folâtres..

II

Peu à peu, nous nous sommes unis pour étudier. Elle habitait une chambre au cinquième dans cette partie silencieuse du quartier du Luxembourg.

Un jour, en sortant du cours, comme nous causions botanique, nous tombâmes en désaccord à propos d'une classification.

Une discussion s'ensuivit, pendant laquelle nous nous étions approchés de sa maison, que je ne connaissais pas encore. Je lui dis adieu près de la porte; mais elle m'invita à rentrer chez elle pour vider notre différend, en présence de ses livres. Je montai dans sa pauvre chambre mansardée, une vraie chambre de garçon où l'on aurait en vain cherché quelque objet qui pût trahir la coquetterie de la femme. En face de l'étroite lucarne, une alcôve fermée par des rideaux de cretonne. Par l'entre-bâillement de ces rideaux, j'entrevois le lit, un petit lit d'enfant. Un lavabo en fer, une commode, une table à écrire et deux chaises complètent le mobilier. Sur la table, quelques livres et des papiers s'entassent confusément; on y voit épars des instruments de dissection, des flacons, des tubes à essai, une lampe à huile garnie d'un abat-jour de papier à moitié brûlé. Près du lit, accroché au mur, un petit tableau noir étale ses nébuleuses de craie où flottent par lambeaux des formules chimiques; c'est là le seul tableau du logement.

Pas de glace sur la cheminée; quelques bibelots sans valeur, une lampe à alcool et un réveil-matin au tic-tac bruyant. On marche sur un carrelage peint en rouge. Aux murs, le papier à losanges bleus se déchire par places. Dans un coin, un trou noir : la cuisine... C'est dans cette chambre que nous commençâmes à nous attacher l'un à l'autre par le lien des études en commun. Jamais, dans mon imagination, je ne pourrai la détacher de ce milieu austère. Toujours elle restera pour moi comme enchâssée dans les murs nus de ce logis, éclairée par la lumière blafarde qui filtre à travers le vasistas, imprégnée de l'atmosphère spéciale qui semble se dégager des livres de texte, des cahiers, du tableau noir blanchi à la craie.

J'allai souvent dans sa chambrette : ce fut bientôt pour moi un besoin d'étudier avec elle. Je trouvai dans sa finesse d'esprit, dans sa mémoire surprenante, même dans son tableau noir des éléments favorables au travail. Impossible d'étudier seul dans ma chambre d'hôtel. Un hôtel d'étu-

diants près de l'Odéon. Ah ! la vie cellulaire des garnis ! Le voisin qu'on entend cracher, tousser, ronfler et qu'on ne voit jamais ; la patronne qui vous fait, en passant, des révérences mécaniques ; le garçon, assoiffé de pourboires, qui vous appelle « le Monsieur du 44 »... une réduction à l'état de chiffre ! J'en avais assez... C'est alors que Betsy m'engagea de donner à ma vie de garçon, cette solution qu'on exprime à Paris par la phrase : « vivre dans ses meubles. »

Il y avait près de chez elle un petit appartement à louer. De la lucarne de sa chambre on en voyait les fenêtres sans rideaux ; elles s'ouvraient sur une cour où quelques vieux arbres, une pelouse râpée, un mur revêtu de treillis, donnaient à l'œil l'illusion d'un jardin. Au delà s'étendaient les chantiers d'un dépôt de bois. C'était comme une vaste clairière au milieu de hautes maisons.

Un logement qui a de l'espace libre devant les fenêtres... quel trésor !... Là elle

viendrait me voir, ce qu'elle n'oserait jamais faire dans mon hôtel, tout peuplé d'étudiants ; elle y viendrait tous les soirs, et nos études en commun se feraient mieux que dans sa chambre...

Seulement, l'appartement en question n'était pas si petit qu'il en avait l'air. C'était, en réalité, deux logements séparés par un vestibule.

— Le plus simple, dis-je à Betsy, serait de prendre l'appartement à nous deux ; vous serez à droite, moi à gauche...

Elle rougit ; c'est la première fois que je l'ai vu rougir.

Et je pensai :

— Suis-je bête ! j'oublie qu'elle est femme !

Alors je songeai à Philippe Gomez. Justement, à cette époque, Gomez m'avait dit qu'il voulait, lui aussi, se mettre dans ses meubles.

III

Philippe Gomez est un vaurien. Je devrais le mépriser, et je l'aime. Ma conscience me commande de ne pas lui parler, et il est mon meilleur ami... C'est absurde, mais c'est comme ça. Que voulez-vous? il y a là plus qu'un fait de cœur, c'est un fait d'organisme. Lui et moi, nous nous faisons équilibre. Je tire à droite, il tire à gauche, et ça va. Pour moi, la science est un mystère troublant; pour lui, c'est un jeu de *trucs*; j'ai la candeur de viser à la science elle-même, il y poursuit le but scolaire, c'est-à-dire l'examen et le diplôme. De là, entre nous, des divergences immenses; il flotte, je plonge; il s'arrête à la surface des questions, et c'est la gaité; je veux les approfondir, et c'est l'angoisse. Le pire c'est.

que, tout en restant à flot, il y voit souvent plus clair que moi. Sa tête fraîche l'emporte sur ma tête échauffée. Il prend la science brutalement, « sous la jambe... » Que le doute surgisse... tandis que je reste là, muet, anéanti, il a contre le mystère des haussements d'épaules superbes, puis des rires, puis des mots de ce genre: « Ça sent la moutarde! »

IV

Philippe a accepté. Il prend avec moi l'appartement; donc plus d'hôtel: nous allons vivre dans nos meubles. Un lit, une armoire à glace, une toilette et une table de nuit, le tout en acajou, voilà l'essentiel... Nous l'avons bien gagné, rue Drouot, dans la bataille aux enchères. Voici comment: La chose s'est passée par une froide journée de février... Betsy est avec nous. Mon

amie s'est fait un plaisir de m'accompagner pour cet achat qu'elle m'a inspiré. Elle a même, pour la circonstance, soigné un peu sa toilette, mis sa pèlerine neuve sur son manteau défraîchi. Gomez ne tient pas dans sa peau. A peine venons-nous de quitter la salle où nous avons disputé notre mobilier à la foule des acheteurs, qu'il veut le faire voiturier. C'est en vain que je lui dis d'attendre un peu, nous n'avons pas encore tout ce qu'il faut. Il n'entend rien. L'appartement est prêt, nous avons des meubles... donc il ne faut plus coucher à l'hôtel. D'un geste de gamin émancipé, il envoie au diable tous les garçons et toutes les patronnes d'hôtel. Il se frotte les mains, ne fait que répéter :

— On va donc vivre dans ses meubles ; c'est chic !

Comme nous descendons aux salles d'en bas, trois gaillards, aux soldes du Bureau de transport, nous offrent leurs services. La voiture est là, toute prête, rue Chauchat : un camion attelé d'une rossé. Philippe s'ar-

range avec ces hommes ; ils se mettent à l'œuvre.

Me voilà donc avec Betsy et Philippe à la grande porte de la maison de ventes qui s'ouvre sur la rue Chauchat. Quelques minutes s'écoulaient avant la descente de nos meubles. On a le temps d'observer ce qui se passe autour de soi. C'est par cette porte que se fait le double mouvement des objets vendus ou à vendre. Peu à peu l'agitation s'accroît ; une foule d'hommes et d'enfants dépenaillés, à mines faméliques, grillent sur le trottoir dans l'attente d'une corvée. Les meubles passent vite ; de riches mobiliers sont emportés, bousculés pêle-mêle avec de vieilles carcasses. A cette heure, dans le vaste hall qu'on appelle « la cour, » des crieurs commencent à japer l'éternel boniment : « Deux, trois, trois cinquante, quatre, quatre... vu ! Rien ne va plus ? adjugé ! » La multitude de badauds et d'acheteurs accourt de toutes parts. Ce sont là les petites ventes au détail et « au lot : » les lots de vieux chapeaux, de vieux souliers, toutes sortes de loques. Près

de nous, au pied de la tribune d'un commissaire-priseur, le crieur étale sur une table un petit aquarium en verre rempli d'une eau trouble, où l'on voit nager quelques poissons rouges. Le plus singulier, c'est que Betsy en est éprise. Ne voilà-t-il pas qu'elle parle de l'acheter?

— Mais oui, pour cultiver des poissons, des amphibiés; nous les disséquons après.

— Un aquarium, cinq francs! dit le crieur.

Quelqu'un offre cinquante centimes.

— Cinquante centimes, un franc, un franc cinquante. Personne ne dit mot?

— Deux francs, crie Betsy.

— Deux francs cinquante? crie un « pousseur. »

Le visage de mon amie s'assombrit.

Deux francs et plus, c'est trop pour elle.

Le marteau du crieur va s'abattre.

Philippe et moi volons au secours de Betsy.

— Trois francs!

On nous adjuge l'aquarium.

Et voici nos meubles. On commence à les mettre dans la voiture.

— Il faut faire attention, dis-je à Philippe. Ces déménageurs sentent horriblement l'alcool. Ils peuvent les détériorer...

— Le Bureau en répond, réplique-t-il... Quant aux odeurs alcooliques... ça ne fait rien... Ces hommes sont d'une force!... Trois hercules!... Puis on surveillera. Si tu veux, nous pouvons même aller à pied derrière eux pendant tout le trajet.

J'offre un fiacre à Betsy pour qu'elle puisse emménager son aquarium. La brave fille refuse. Elle marchera avec nous derrière la voiture. Quant à faire porter son aquarium par les déménageurs... Ah! non! ils le casseraient... Puis, ce n'est pas déjà si lourd. Elle le portera elle-même.

Déjà les meubles remplissent le camion...

— Allons, les hommes... Vous savez où... Rue d'Assas, numéro \*... Faut se presser... Le jour finit vite en février.

Un homme caresse la rosse d'un coup de

fouet; un autre la tire en avant par la bride. La voiture démarre...

— Je cherche Philippe... Qu'est-il devenu?...

— Eh! Viens donc! La voiture s'en va! Il est là, dans la cour, mêlé à la foule qui remue autour d'un crieur. Il est à payer quelque chose qu'il vient d'acheter à l'encan. On s'attarde à lui rendre la monnaie... D'un air satisfait il me montre son achat : un lot de parapluies, puis un objet invouable... un vase de nuit avec un œil au fond.

— Philippe!... tu es fou!

Mais il soutient que c'est un riche coup...

Il ne pouvait pas laisser passer cette occasion... Un rouleau de parapluies... Douze parapluies pour trois francs! Puis le vase, oui un vase, quoi!... cinquante centimes...

Ça, c'est essentiel pour vivre dans ses meubles!... Il a un œil, encore...

Je l'arrête...

— Mais, vas-tu porter à la main cette horreur?

— Non pas... Je vais la placer dans la

voiture... Vite, la monnaie, crie-t-il au commissaire-priseur... Encore quelques minutes... et nous nous élançons. Betsy, impatiente, nous attend dans la rue.

La voiture? On ne la voit plus. Elle a tourné à droite dans la rue Drouot, elle doit déjà être un peu loin... On a mis tant de temps à changer la monnaie! Ça ne fait rien. Nous l'atteindrons en pressant le pas.

Cependant Betsy ne marche pas assez vite, à cause de son aquarium. Je veux le porter; elle résiste, le serre contre son sein comme un enfant. Gomez marche devant nous... Quelle horreur! — « Dis-donc, tu n'as pas honte de te montrer en public avec ça? » Les passants commencent à s'en étonner... Ce n'est qu'en arrivant aux grands boulevards que mon camarade a la pudeur d'envelopper son objet dans un journal. Puis il me charge de porter son paquet de parapluies...

Impossible de trouver notre camion à travers les rues encombrées. Nous suivons tout droit la rue Richelieu. A l'instant où

nous débouchons placé de la Comédie, il fait déjà sombre. On commence à allumer les réverbères. En même temps une pluie fine se déchaîne, un vent d'orage secoue le branchage noir des marronniers. Heureusement nous avons des parapluies; je délie mon paquet.

— Ah! voyez-vous, fait Philippe enthousiasmé, si nous n'avions pas de *pépins*, nous tomberions en déliquescence...

Nous regardons de tous côtés, les yeux grands ouverts... Où est le camion? Cherchez le camion!... Rien! Une course folle sur les trottoirs envahis; nous traversons en courant les chaussées battues par le tourbillon des fiacres. Cette bagarre de l'hôtel des ventes, cette marche rapide contre la pluie et le vent, nous ont énervés. Betsy se tait, elle marche la tête basse, tout à son aquarium, aux petits poissons rouges qu'elle contemple sans cesse d'un œil maternel. Place du Carrousel, nous nous apercevons que les parapluies ne nous garantissent pas de l'eau, tant ils sont déchirés. On en ouvre

d'autres et c'est la même chose; d'autres encore, jusqu'au douzième. C'est pire! Le vent les tourne comme des gants.

— Tiens, je sais maintenant, s'écrie Philippe... Ce sont des parapluies pour le beau temps.

On les ferme. Nous marchons à découvert sous l'averse cinglante, portant chacun quatre parapluies sous le bras. En traversant le pont du Carrousel, le vent souffle si fort qu'il faut porter la main à son chapeau. Alors Philippe désespéré, perd toute contenance. Il ôte son chapeau, se couvre avec le vase.

Où est le camion? Cherchez le camion! Le voilà, enfin... presque chez nous, à la porte d'un marchand de vin. Nos trois hercules sont là à boire un coup.

— Eh! les hommes!... il faut se dépêcher, la nuit approche!...

## V

*(Morale).*

Le même jour, à huit heures du soir, deux étudiants qui venaient de s'installer dans leurs meubles, suivaient la rue d'Assas, en compagnie d'une demoiselle. Ils tournèrent à gauche, s'arrêtèrent à la porte d'une maison qui était celle de la jeune femme.

— Attendez-moi, dit la demoiselle, je vais voir ce que je peux vous offrir.

— Mais ne vous dérangez pas, mademoiselle, nous nous en passerons.

La jeune femme d'insister. Elle monta, descendit bientôt, portant un paquet dans ses mains.

— Voilà une couverture, dit-elle d'une voix dolente; vous verrez si ça peut vous être utile.

En parlant ainsi, elle s'adressait aux

deux étudiants; mais à la façon dont elle présenta le paquet à l'un d'eux, il était évident que c'était à lui qu'elle voulait faire le prêt. Celui-ci le saisit, puis invita la jeune femme à aller dîner au restaurant le plus proche.

— Merci, dit la demoiselle, légèrement vexée; vous savez bien que je ne vais jamais au restaurant.

Une heure après, les deux étudiants sortaient d'un petit restaurant près de Saint-Sulpice, regagnaient leur demeure, située derrière le jardin du Luxembourg.

Rentrés dans leur appartement au cinquième, ils allumèrent une bougie, qu'ils posèrent sur une table de nuit, faute de bougeoir.

Ils causaient, très animés.

— Diable! je m'aperçois qu'il nous manque beaucoup de choses...

— De petites choses...

— Oui, de petites... grandes choses.

— Nous manquons de bougeoirs.

— Nous manquons de draps.

- De tapis.
- De porte-manteaux.
- De la garniture de toilette.
- De...
- De...
- En somme, qu'est-ce que nous avons?
- Nous avons l'essentiel... chacun un lit, avec sommier, matelas... une armoire.
- Oui, mais l'essentiel, c'est rien... en fait d'accessoires...
- Toi, tu as une couverture; tu ne me feras croire que c'est à nous qu'elle l'a prêtée.
- Soit! mais toi tu as un vase...
- C'est vrai! je l'avais oublié... Ingrat que je suis! il m'a abrité contre la pluie;... attends, je vais l'arroser.

Puis le jeune homme à la « couverture » et celui « au vase », éreintés par une journée active, se couchèrent tout habillés sur leurs matelas nus.

Tout à coup, le jeune homme « au vase » se leva dans l'obscurité en criant :

- Ah non! par exemple! Il fait très

froid... Si j'avais comme toi une femme qui m'eût prêté une couverture! Nous ne sommes pas égaux!

— Couvre-toi avec ton pardessus, crie l'autre.

— Mon pardessus! Il ruisselle... Ce que je vais faire... c'est sortir. Je vais chercher un calorifère...

— Un calorifère! reprit l'étudiant à la « couverture », quelle idée! On s'asphyxierait. Puis où trouver à cette heure-ci une boutique ouverte?

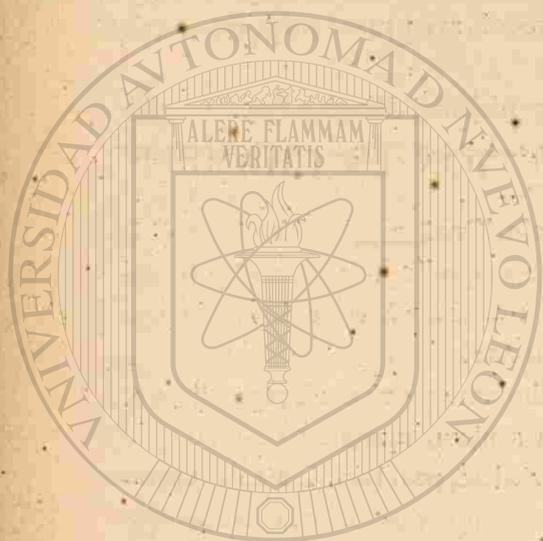
Le jeune homme au vase ne répondit pas. Il murmura seulement :

— Bullier n'est pas loin... J'en trouverai là.

Il sortit, tandis que son ami reprenait son sommeil sous sa couverture.

A minuit celui-ci fut réveillé par un bruit saccadé, grinçant...

C'était le lit du jeune homme au « vase » qui craquait sous lui, et son calorifère.



### III

## DISSECTION EN CHAMBRE

### I

Plus tard notre mobilier s'est complété d'une foule d'accessoires. C'est le brocanteur du coin qui s'est chargé de nous en fournir une bonne partie : des rideaux de lit et de fenêtre pas trop reprisés ; puis une garniture de cheminée en prétendu bronze, que Philippe et moi nous avons partagée amicalement. J'ai mis sur ma cheminée les deux candélabres ; il a posé sur la sienne la pendule. Ça ne marche jamais, mais c'est couronné d'une Vénus plus classique que

celle de Milo — puisqu'elle est sans bras et sans tête.

L'espace laissé libre sur ma cheminée entre mes deux candélabres, a été occupé par l'aquarium de l'hôtel des ventes. Betsy l'a posé là. Où pouvait-il être mieux qu'à la place d'honneur dans ma chambre, transformée si souvent en cabinet de dissection animale?

Ce qu'il en est passé dans l'aquarium, de poissons, de crustacés, de mollusques! Ils y restent quelques jours. Betsy vient les soigner amoureusement. Puis, le moment du sacrifice venu, elle m'aide à les immoler à la science.

Justement le soir du même jour où Rouff nous a fait sa conférence. « aux œufs, » nous devons exécuter deux écrevisses.

## II

Huit heures... Je l'attends. J'allume la bougie posée auprès du tableau noir, ce

petit tableau qui lui appartient et qu'elle a fait transporter chez moi. Tout est prêt sur ma table de travail : la loupe, les trousseaux d'instruments, les boîtes de zinc au fond de liège — des boîtes à dissection toutes pareilles à celles des travaux pratiques de la Faculté. En attendant, j'ai sorti les écrevisses de l'aquarium, les ai posées sur la table, sous une cloche en verre. Loupes, instruments, bêtes, tout reluit dans la nappe de lumière tombant de l'abat-jour.

Je me sens courir sur le corps ce petit entrain, compagnon des premières dissections. Ah! quel plaisir d'écorcher et de mettre en pièces les mystérieuses machines vivantes; puis de les étaler sur le tableau en lignes de craie, simples comme tout!

Cependant ma pendule sonne huit heures et elle n'arrive pas. Faudra que je commence seul. Je prends d'une main le scalpel, étend l'autre vers la cloche en verre, sous laquelle les écrevisses marchent à recu-  
lons. Mais ma main retombe sur la table. Je

ne sais quelle torpeur insolite m'envahit, à l'idée qu'elle n'est pas là. Pourtant il faut travailler; ne puis-je donc me livrer à l'étude sans elle? Et pour me prouver à moi-même que mon cerveau n'a rien perdu de sa force, je me mets à chercher dans ma *Zoologie* ce qui a trait à l'écrevisse.

« *Astacus fluviatilis* (écrevisse)... Embranchement des annelés, classe des crustacés, ordre des décapodes... L'abdomen est recouvert de sept pièces calcaires limitant sept segments distincts et mobiles... Le céphalothorax est recouvert par une seule pièce calcaire, la carapace. »

Tout en lisant, je soulève dans mon imagination cette carapace, m'offre d'avance les plaisirs de la dissection, comme ces fins gourmands qui commencent à dévorer les mets des yeux et du nez... J'écarte mentalement les branchies, tire l'intestin, étale les organes génitaux, tâte le cœur : il palpite encore. Allons!... et je découvre mes écrevisses. Les voilà devant moi, me regardant attentivement de leurs yeux rebondis. J'agite

d'une main mon scalpel, de l'autre mes ciseaux, indécis sur l'endroit où je dois entamer mes victimes. Elles s'agitent aussi, effrayées par les reflets de l'acier; elles reculent, elles sautent, menacent de s'échapper de la table. J'en remets une sous la cloche, et, m'adressant à l'autre : « Hé! madame l'écrevisse, à nous deux! »... J'essaye de la renverser pour mieux trouver le défaut de sa cuirasse calcaire. Impossible! la bête résiste énergiquement. Son abdomen enroulé fouette l'instrument; ses longues antennes, ses pinces, ses quatorze paires de pattes se dressent et remuent ensemble dans un fourmillement de griffes. D'une brusque secousse elle s'est retournée sur ses pattes, et, plantée au milieu de la boîte, elle semble me regarder encore, me faire avec ses antennules des signes éloquents :

« Attends! attends qu'elle vienne! »

C'est étonnant : je ne croyais pas une écrevisse si experte à parler. Un instant mes regards attristés s'arrêtent sur la chaise vide de Betsy, sur ce coin de la table où elle

s'accoude pour travailler. Je commence à croire que sa présence m'est nécessaire; et pour me faire plus douce cette idée, j'essaye de me persuader que c'est là une manie dont je me débarrasserai peu à peu. Mais pourquoi n'est-elle pas venue? Il est dix heures et demie; elle n'a pas dû se mettre au lit. On frappe deux coups à ma porte... pas de doute, c'est Betsy! Je cours, j'ouvre... Hélas! non; c'est Philippe, mon camarade Philippe. Il a dû frapper, me dit-il, car il a perdu sa clef. Sur ce, il me ramène du vestibule obscur dans ma chambre éclairée, tout en me racontant une de ses éternelles histoires galantes.

III

— Eugénie, tu sais, la jolie caissière du restaurant D..., que tout l'hiver j'ai poursuivie de mes petites déclarations... Elle ne voulait pas... j'avais même perdu tout es-

poir... A peine avais-je pu lui offrir une ou deux fois un bock à sa sortie du restaurant... puis rien! elle me lâchait, rentrait seule, s'effarouchant à la pensée de me laisser voir son intérieur... Aujourd'hui, il en a été autrement; je n'en pouvais croire mes yeux, de la voir si souriante, si pleine d'attentions pour moi pendant que je dînais. Au moment où je payais ma note, elle me glissa tout bas dans l'oreille: « Attendez-moi, je sors à l'instant. » En effet, sa patronne venait la remplacer à la caisse. J'attendis quelques instants dans le café du coin. C'est effrayant comme ça a marché vite; je sors de sa chambre...

Ses yeux brillent encore de cette buée cristalline qui voile le regard à l'instant du plaisir; ses lèvres humides s'avancent par instants, comme si elles voulaient cueillir dans l'air les baisers envolés.

Il reprend par le menu son aventure, s'arrête à certains détails avec des arrière-goûts de satire... Il en vient aux conclusions amoureuses:

— Oui, mon bon; à Paris, quand une femme vous résiste, rien de mieux comme de l'assiéger l'hiver; elle se rend au printemps: c'est simple et sûr. Il ne s'agit que de faire son doigt de cour et d'attendre... Janvier passe avec ses neiges, février avec ses frimas, mars avec ses giboulées... Jusque-là rien... Mais avril vient, ses bottes de fleurs, ses rayons clairs et tièdes... ça y est; c'est presque fatal: la femme se donne aussi naturellement qu'un bourgeon s'ouvre.

J'ai mon chapeau sur la tête, me dispose à sortir; mais Philippe ne me lâche pas avec ses bavardages.

— C'est extraordinaire! Tu es seul! Betsy est-elle déjà partie? Il n'est pas onze heures...

— Betsy n'est pas venue ce soir.

— Est-ce possible? Que devient-elle donc?

— Je n'en sais rien; je vais sortir, je la verrai chez elle en passant.

— Ah! le veinard!... En voilà une qui ne te fermera pas sa chambre le soir...

Si un autre que Philippe m'eût dit cela, je m'en serais fâché.

— Qu'est-ce que tu chantes-là, maniaque d'amour? me contentai-je de répliquer.

— Ah! oui, ne fais pas l'innocent; cette femme... t'aime...

A ce mot, j'éprouve la sensation d'un coup étourdissant sur la tête.

Philippe poursuit :

— Tu n'en dis rien... elle non plus... Ah! vous êtes là à faire croire que vous ne vous cherchez que pour étudier. Vous allez aux cours ensemble, vous y restez les coudes serrés, en extase devant la science; vous passez des soirées entières à singer les travaux pratiques de la Faculté, un jour pour la chimie, un autre pour la physique, un troisième pour la zoologie et la botanique...

C'est beau, mais ces associations entre homme et femme ne restent jamais longtemps dans le terrain scientifique... Puis je ne me trompe pas... Tiens, ce soir où j'assistais à vos travaux — intéressé à l'écorchement de la grenouille — il m'a suffi de voir

comme elle te parlait et te regardait pour n'en pas douter. Va! mon bon, tu lui as tapé dans l'œil.

Je n'en reviens pas. Comment! Betsy, mon amie Betsy, un camarade en jupe se serait prise pour moi de cette folie appelée « amour! » Quelle farce!... Et cependant, je ne puis m'empêcher de reconnaître que, depuis quelques jours, un sensible changement s'est produit en elle; je l'ai trouvée distraite, et des souvenirs me reviennent... ces rougeurs subites, ces lueurs étranges traversant comme des éclairs la sérénité de son regard pendant nos dernières soirées... puis ce baiser reçu au cours.

Ce baiser me poursuit; j'éprouve le besoin de m'épancher, et j'en parle à mon ami. Ce vaurien de Philippe se met à claquer des mains en s'écriant :

— Ça y est... Le printemps te la jette au cou!...

J'ôte mon chapeau, abandonnant mon idée de sortie. Jamais je n'oserais aller la voir, la tête pleine de tant de sottises.

— Des écrevisses! s'écrie Gomez, quelles vilaines bêtes!... Mais puisque ta soirée est ratée, tu me permettras...

Et sans attendre ma permission, Philippe emporte les crustacés en question dans la boîte de zinc.

— Attends un peu, que vas-tu en faire?

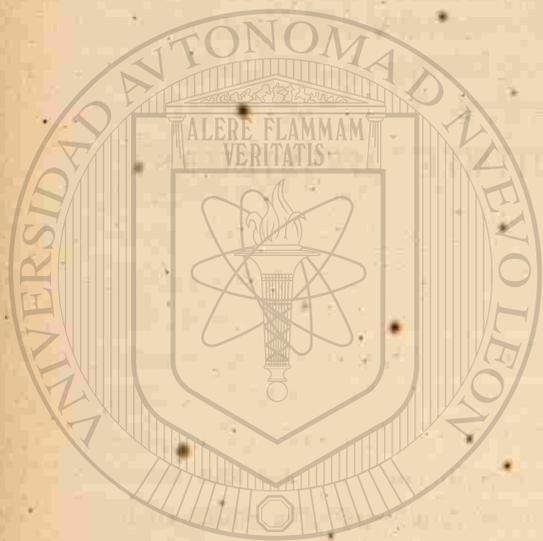
— Sois tranquille, reprit-il; je vais les disséquer.

Je l'entends se diriger vers notre petite cuisine. Machinalement, je reprends mon livre encore ouvert à la même page: « Écrevisses (*Astacus fluviatilis*)... L'abdomen est recouvert de... Le système nerveux se compose de ganglions... »

— Voici tes écrevisses disséquées! me crie Philippe.

Et il en mange une pendant que, d'un air obséquieux, il me présente l'autre cuite sur une assiette...

Nuit horrible! cauchemars peuplés d'écrevisses cuites et de baisers au cours...



IV

EN CHIMIE, MESSIEURS...

I

Sept heures du matin... La tête encore lourde de mes cauchemars, je saute du lit. Philippe se lève aussi, tout en maudissant ces travaux pratiques de chimie qui l'empêchaient de dormir jusqu'à dix heures. L'instant d'après, nous filons à travers les allées du Luxembourg. Par cette matinée humide, les arbres ont l'air fatigué que revêt parfois la nature aux derniers frissons de l'hiver. Cependant les bourgeons gonflés

au bout des rameaux nus chantent le renouveau prochain. Dans la brise qui souffle, nous aspirons les vagues senteurs des lilas.

Un instant nous côtoyons le grand bassin et nous voyons l'eau — cette eau que quelques jours auparavant nous sillonnions de nos patins — s'étendre en une nappe verdâtre où vogue déjà une voile matinale. Nous sortons du Luxembourg par la porte qui regarde le boulevard Saint-Michel, et montons vers le Panthéon, dont le dôme tranche en une large tache grise sur le brouillard doré du Levant.

Partout le printemps s'annonce. Voilà le chevrier précédé de ses chèvres laitières; la flûte de Pan aux lèvres, il longe la grille du jardin, jetant aux vents sa musique gaie et douce, où vibre le souvenir des airs montagnards.

Dans une crèmerie — le petit déjeuner devant le comptoir — Vite! la mère, deux verres de lait le moins chrétien possible, et deux croissants! On en sort bientôt le croissant aux dents, les lèvres blanchies.

Nous avançons en pleine montagne Sainte-Geneviève, nous heurtant à chaque pas dans les ruelles mal pavées, aux petites ouvrières qui descendent hâtives, leur panier au bras.

Là, des étudiants débouchent de tous côtés, nous précèdent et nous suivent. Enfin, nous arrivons en groupes serrés aux baraquements de la rue Vauquelin.

## II

Déjà les pavillons bourdonnent comme des ruches. Le long des tables, étudiants et étudiantes se tiennent debout, vêtus de leurs blouses blanches. Betsy est à sa place avec sa compagne obligée, l'étudiante russe. Drapée dans sa longue blouse trouée de brûlures, elle paraît plus grande, sa taille mince se dessine sous la toile, avec cet attrait particulier que donne aux fem-

mes la flottante simplicité d'une robe de chambre. Mais, contrastant avec la grâce à peine entrevue de ce corps, la tête d'un blond éteint se penche, grave, sur une terrine reliée à un ballon plein d'un liquide en train de bouillir. Son front se rembrunit sous l'effort de l'étude.

Je m'approche d'elle, lui dis :

— Hier soir, je vous ai attendu... Étiez-vous malade?

Elle se trouble un instant, mais, revenant à elle-même, me répond : « oui » d'un air tranquille ; puis elle se remet à surveiller son expérience.

— Voici l'hydrogène phosphoré qui commence à se dégager, dit-elle, pendant qu'une bulle gazeuse forme ses bouillons dans l'eau et monte en l'air en cercle de fumée blanche.

Je la laisse en contemplation devant son expérience... Allons!... il faut être idiot pour supposer... Elle n'aime que la science.

Ma place est dans le même pavillon, à quelques pas de la sienne. Philippe est avec

moi, c'est-à-dire que nous travaillons ensemble.

On ne verra jamais dans un laboratoire un couple plus « cancre. » Lui, la blague en personne, moi plus nul encore, un *théoricien*. Philippe traite avec un dédain de gamin-les cornues et les serpentins. Ma chimie à moi, reste dans le vague d'une conception abstraite. Je saisis bien les combinaisons à l'état de formules. Et c'est tout. Lorsqu'il s'agit de les appliquer, je sens des crampes aux doigts, je poursuis en l'air la réaction formulée, et j'opère maladroitement comme un rêveur.

C'est pour cela que l'aide de Betsy m'est aussi précieuse. Elle conçoit et applique. Elle apporte spécialement à ces expériences cette adresse particulière aux femmes pour les travaux de cuisine. Elle chauffe à point, arrête la réaction au bon moment... On dirait que son instinct supplée parfois à la science.

En me retournant, je la vois continuant sa manipulation avec une aisance... ! et le

long des tables, cette longue série de types disparates des cours médicaux. Les Russes barbus et sauvages coudoyant les Parisiens grêles à belles manières. Puis des Américains du Sud, dont les peaux passent par toutes les nuances du brun; des Roumains, des Turcs... Que sais-je!... tantôt isolés, tantôt groupés dans une confusion babélique. Ces grands gamins, aux joues renflées par l'habitude de rire, sont du genre Gomez; ils travaillent mollement sans y prendre garde, l'esprit peu occupé de l'expérience, et tout entier à la farce. Ceux qui cachent un journal dans leur tiroir pour le dévorer avidement des yeux, lorsque le chef des travaux s'absentera, sont des *politiciens*... On sent déjà le jour où les Parlements de leurs pays s'en peupleront.

Voici enfin les *bons*, ceux qui semblent faits pour étudier la médecine, comme les pur-sang pour courir sur la piste... Têtes longues d'analystes, figures taillées en plein bois... Ils manipulent pontificalement.

Maintenant les couronnes d'hydrogène

phosphoré s'élèvent de toutes les terrines; elles montent en s'élargissant et se succèdent dans un petit jaillissement volcanique, puis se perdent dans l'air. On respire le phosphore, les blagueurs crient à l'asphyxie, quelques-uns courent à la porte du pavillon, d'autres se précipitent vers les cordes des vasistas, qui s'ouvrent avec fracas.

Le père Bravet accourt pour rétablir l'ordre :

— A vos places, messieurs, restez à vos places où je vous marque des absences! — En même temps il sort de sa poche ce terrible calepin sur lequel tous nos noms figurent et où il pointe chaque jour les absents.

### III

Un brave homme, ce père Bravet, notre préparateur. Les carabins le gobent, ce qui ne les empêche pas de lui jouer des tours.

Hors sa manie de précéder tous ses mots par l'indispensable : « en chinnie, messieurs », ce chimiste n'a de particulier que la casquette grise ornée d'une mentonnière en cuir, dont il se couvre pendant les travaux. Il ne la quitte que par hasard, alors que le milieu ambiant le force à abriter son occiput sous une couverture plus épaisse. Justement ce jour, comme on vient d'ouvrir toutes les issues du pavillon, le père Bravet prend son chapeau, accroché sa casquette à un clou dans un coin.

Cette casquette est l'obsession de Philippe. Que de fois il m'en a parlé ! Elle doit, d'après lui, servir quelquefois au père Bravet à filtrer ses matières grasses ! Il n'a à son sujet, le coquin, qu'une idée fixe, s'en emparer, en faire l'analyse, convaincu que ses substances huileuses produiront une flamme multicolore épatante.

Déjà plusieurs fois il a essayé, sans succès, de la soumettre à l'épreuve, lorsque le chimiste la quitte. Pas de chance...

Il s'obstine cependant à saisir au vol, le

cheveu fragile de l'occasion. La convoitise luit dans ses yeux, quand il la regarde.

Un peu fanée, en effet, la casquette du chimiste ! On peut bien lui accorder deux années de bons services. Son étoffe usée a des reflets miroitants de verre dépoli ; elle est émaillée de taches verdâtres, dont on retrouverait l'origine dans telles ou telles drogues du Codex. Mais elle est encore présentable, Philippe en exagère les blessures.

## IV

Cependant le père Bravet circule dans les rangs comme un capitaine qui passe ses soldats en revue. Les engueulades de pleuvoir :

— Voyons, Chopard, faut pas fourrer le nez dans votre mouchoir... En chimie, rien ne se perd... Ce qu'on n'aspire pas par le nez, on l'avale par la bouche...

— Dites, Rollin, commencez par chasser

l'air de votre ballon, autrement vous aurez un mélange détonant d'oxygène et d'hydrogène phosphoré... En chimie, toutes les fois qu'une détonation peut se faire, elle se fait...

— Eh! là-bas, Doutlov, ne chauffez pas dans un matras. Ça va se casser. En chimie...

Ce dernier mot est adressé à une étudiante russe, M<sup>lle</sup> Doutlov. Les formules de politesse n'ayant rien de commun avec les formules chimiques, le père Bravet désigne les femmes par leur nom tout court.

Après l'hydrogène phosphoré, c'est le tour de l'acide phosphorique, le chlorure, l'iode... tous les phosphores qui défilent.

Là, sous la *hotte*, le père Bravet est tout entier à surveiller la calcination des os.

— A qui ces os, monsieur Bravet?

— Qu'est-ce que ça vous fait, pourvu que ça grille... En chimie, messieurs, nos os ne sont bons qu'à fournir du phosphore.

De-ci, de-là, le long des tables, quelques flammes surgissent. On y traite le phosphore

par le sulfure de carbone. On étend la dissolution sur un papier à filtre; le sulfure s'évapore, tandis que le phosphore divisé enflamme le papier.

Je reste seul à l'ouvrage, car Philippe passe son temps à mûrir je ne sais quel complot avec des camarades. De quoi s'agit-il? Je remarque que leurs manœuvres tendent vers le cabinet à expériences, à côté du pavillon, ce petit cabinet sombre que nous appelons le « cabinet noir ».

C'est là que le père Bravet nous rassemble à la fin de certaines manipulations, pour nous faire assister à quelques expériences complémentaires.

— Venez par ici, messieurs, je vais vous expliquer...

Cet appel, lancé d'une voix criarde, nous annonce que le cabinet noir nous est ouvert.

En attendant ce cri de ralliement, je poursuis de mon mieux mon chemin à travers le phosphore... Près de moi Betsy continue sa corvée de son même air absorbé. Ses

maïns effilées, jaunies par les acides, semblent maîtriser la matière blanche et rouge et lui enlever ses propriétés inflammables.

La petite Russe potelée est près d'elle comme une apprentie qui aide timidement sa maîtresse. Betsy opère en chef. C'est elle qui prend l'initiative dans les expériences difficiles. Nous, ses voisins, nous l'imitons, purs copistes!

Mais, les travaux sont finis, voici le père Bravet qui crie :

— Venez par ici, messieurs, je vais vous expliquer!...

V

Il s'agit de la recherche toxicologique du phosphore. Nous le suivons par séries au cabinet noir. Il y entre le premier pour donner le dernier coup de main à l'appareil... Ici, un ballon contenant la matière phosphorée repose sur un fourneau. Là, un

tube recourbé communiquant avec le ballon est entouré d'un manchon en verre où circule de l'eau froide.

— Avancez, messieurs, avancez!...

On y entre à tour de rôle par groupe de dix. Le cabinet n'en peut tenir davantage. De la porte entre-bâillée, le père Bravet explique comment les vapeurs du phosphore condensées dans la partie froide du tube, forment un anneau lumineux en se combinant à l'oxygène de l'air. Puis, il ferme la porte, afin que l'obscurité soit complète. Parfois, il reste gentiment pour faire place aux élèves. Lorsqu'ils sortent :

— Avez-vous vu, messieurs, l'anneau lumineux?

— Mais oui, monsieur Bravet, très chic!...

— Allez donc, et en avant dix autres!

Tout à coup l'expérience rate. Le cabinet noir se remplit de clarté. Les étudiants fuient en poussant des cris: « Au feu!... Au feu. » Seul le père Bravet se jette à l'intérieur. Sur la table d'expériences quelque chose brûle activement.

— Les brigands, s'écrie le chimiste! Il y a là la flamme verte du phosphore, un peu de la flamme bleuâtre du sulfure de carbone... Qui donc est venu faire ici l'expérience du phosphore dissous?...

Bientôt le préparateur indigné disparaît; il ne reste que le père Bravet, il n'y a plus que le chimiste. Quelques instants, il contemple la flambée sans penser à l'éteindre. Il dit tout bas :

— C'est singulier! Il y a là toutes sortes de flammes! Qu'est-ce que ça peut bien être?

Lentement il s'approche du feu et l'éteint d'un souffle vigoureux. Puis, anxieux, il examine les résidus de la matière brûlée.

Il reprend :

— Voyons!... Voyons!... C'est quelque chose de diablement compliqué. Il y avait là toutes les flammes...

Les étudiants reviennent en masse. Quelques-uns franchissent la porte restée ouverte du cabinet, se pressent autour du préparateur. Il y en a qui ne se rendent pas compte de ce qui s'est passé; d'autres ont l'air d'en

savoir trop : ils ont un rire narquois. Soudain on entend la voix du père Bravet qui se fait entendre de nouveau.

— Oh! oh! Observez! il y avait là du cuir!...

Et peu après :

— Dieu! c'est la mentonnière de ma casquette... Ils ont brûlé ma casquette!!!

Une bousculade se fait. Ceux qui restaient dans le cabinet sont jetés au dehors par les deux poings du chimiste irrité :

— Fichez-moi le camp... je vous marque tous absents!

On sort du pavillon en désordre. Derrière nous, le père Bravet un peu plus calme ouvre son calepin, nous pointe à tous une absence.

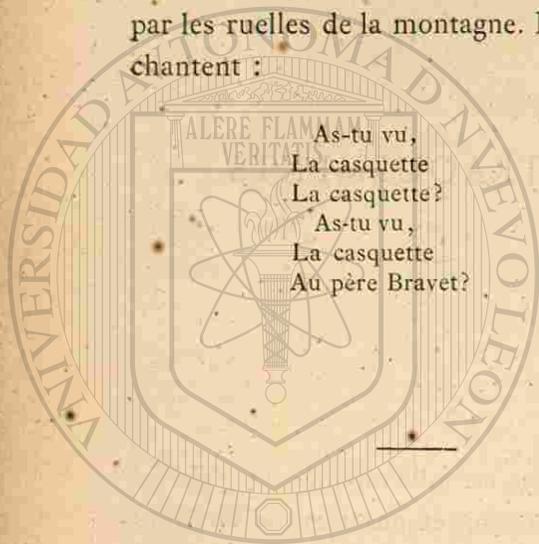
— Tous absents! pour une casquette que quelqu'un a brûlée... C'est trop fort!

— Eh... oui! tous absents!... En chimie, messieurs, on ne joue pas avec son préparateur... En chimie, messieurs, quand on

veut brûler une casquette, on brûle la sienne!

Chacun fuit vite, étudiants et étudiantes, par les ruelles de la montagne. Il y en a qui chantent :

As-tu vu,  
La casquette  
La casquette?  
As-tu vu,  
La casquette  
Au père Bravet?



V

## DÉTRAQUEMENTS

I

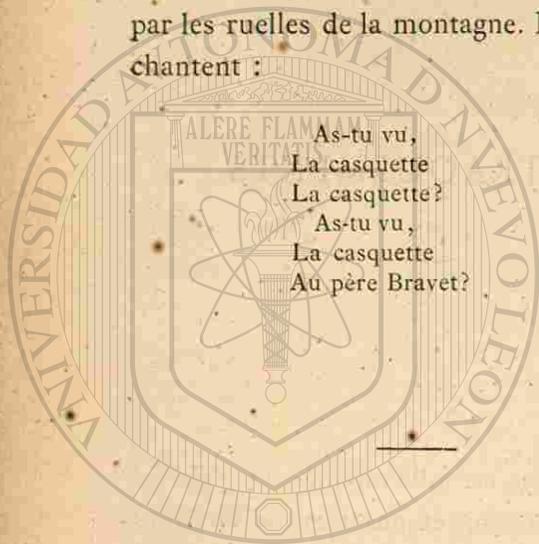
Cette femme est folle ou malade. Elle est revenue chez moi, et nos travaux en commun ont recommencé. Mais à quoi bon? Betsy n'est plus la même. Un moment, elle semble poursuivre avec moi sur le tableau noir le développement d'une réaction, la marche théorique des rayons lumineux... puis rien! Elle est ailleurs, le regard trouble, la pensée dans les nuages... Ah!... Il faudra en finir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

veut brûler une casquette, on brûle la sienne!

Chacun fuit vite, étudiants et étudiantes, par les ruelles de la montagne. Il y en a qui chantent :

As-tu vu,  
La casquette  
La casquette?  
As-tu vu,  
La casquette  
Au père Bravet?



V

## DÉTRAQUEMENTS

I

Cette femme est folle ou malade. Elle est revenue chez moi, et nos travaux en commun ont recommencé. Mais à quoi bon? Betsy n'est plus la même. Un moment, elle semble poursuivre avec moi sur le tableau noir le développement d'une réaction, la marche théorique des rayons lumineux... puis rien! Elle est ailleurs, le regard trouble, la pensée dans les nuages... Ah!... Il faudra en finir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'autre jour nous étudions un spécimen de cette variété des euphorbiacées, nommés vulgairement : « réveil-matin. » Je la trouvais singulière, cette petite plante dont la fleur toute verte surgit entre deux feuilles sur des rameaux d'une symétrie artificielle. Puis, ce gynécée à pédicelle qui tombe d'un côté, comme s'il voulait échapper au contact viril de l'androcée. Mon ignorance reste coi devant le mystère de cette fleur...

— Mais comment le pollen peut-il arriver à ce stigmate pendant? Et comment, diable, le tube pollinique pourra-t-il pénétrer dans l'ovule obturé?

Cette question, qu'anxieux, je posai à Betsy, resta sans réponse. Elle me regardait confuse, d'un air idiot :

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je brusquement, sans cacher mon ennui.

Et en voyant ses lèvres muettes se contracter d'un rictus insensé, je fermai le livre ouvert et démontai la loupe... C'était presque lui indiquer la porte. Elle sortit bien vite, me laissant à peine entrevoir sur son

visage une expression d'angoisse qui acheva de m'exaspérer. Ne suffisait-il pas de perdre ma soirée pour elle, mais encore fallait-il lui donner ma pitié!... Et ma pitié, pourquoi?...

Je m'approchai de ma fenêtre ouverte et vis Betsy qui traversait la cour faiblement éclairée par cette pâle nuit de la fin d'avril. Les arbres du jardinet allongeaient vers moi leurs bras recouverts des premières feuilles. Près de la porte de la maison, sur le mur qui sépare la cour du chantier, la feuillée naissante de la vigne vierge verdissait le treillage.

Tout à coup je vois Betsy s'arrêter auprès de ce mur, en face de la porte, à quelques pas de la loge de la concierge. Elle se retourne, lève la tête, sans qu'il soit possible de douter que c'est vers ma fenêtre que se portent ses regards. Elle reste ainsi, immobile, dans ce coin de la cour doucement argenté par la clarté du ciel. Je la vois, et je pense à la vigne qui étale derrière elle sa fraîche tenture...

— Vigne vierge... vigne vierge, pensais-je... ah oui! espèce grimpante des ampélicées. Mais quelle inflorescence?...

Et me retirant de ma fenêtre, je me mets à la chercher dans la *Nouvelle Flore*.

— Écoutez, monsieur, M<sup>lle</sup> Betsy est restée hier soir bien longtemps dans la cour. Je crus qu'elle désirait quelque chose et me levai pour lui parler. Mademoiselle me pria de la laisser seule, elle regardait sans cesse votre fenêtre, et ne s'en alla que lorsque la lumière eut disparu.

C'est la vieille concierge qui me dit cela, lorsque je passai le lendemain devant sa loge.

Je sentis s'opérer en moi une sorte d'indignation sacrée. Tous mes puritanismes de science, mon austérité de docteur en

herbe me montent à la tête. Et je réponds à la concierge :

— Dorénavant, je ne serai jamais chez moi pour « cette dame », entendez-vous?



VI

SUR LA RIVE DROITE

---

I

Il faisait beau. Je n'avais pu résister à ce besoin de locomotion qui pousse le Parisien, certains jours, hors de son quartier. Me souvenant que je devais une visite banale à une banale M<sup>me</sup> L..., de l'autre côté de l'eau, je saisis ce prétexte pour lâcher mes livres, et à deux heures de l'après-midi, sur la place Saint-Sulpice, je prenais l'omnibus du Panthéon-Courcelle. Je monte sur l'impériale — ce balcon qui marche. Qu'il est

dur ce banc en grilles de bois de l'impériale, alors que l'eau nous inonde sous les parapluies ruisselants, ou que la bise souffle impétueuse à nos oreilles! Qu'il s'amollit, qu'il a de doux bercements de hamac, grâce à quelques tièdes rayons de soleil!

Parti brusquement de la solitude de mon quartier, que je n'ai quitté que très rarement pendant cet hiver, j'éprouve à travers le boulevard Saint-Germain et jusqu'au parc Montceau cette fascination de ville enchantée dont Paris seul a le secret. C'est partout le même mouvement d'un monde en éveil, une marée montante de gens pimpants qui courent de tous les points de la ville vers des fêtes ignorées. Le cordon éternel des fiacres ouverts, qui passent et disparaissent dans un carnaval de cochers — des cochers gris, des cochers noirs, des cochers bleus — de leurs chapeaux cirés et de leurs gilets saignants. Par-ci, par-là, dans le flot vivant qui roule, ne laissant dans l'âme qu'une vague sensation d'infini, des détails subits jettent à nos yeux des scintillations éblouis-

santes. C'est la grâce altière d'un landau dont le passage rapide ne nous a permis de distinguer qu'un amas de dentelles s'envolant sous une ombrelle. C'est la petite voiture de la marchande de fleurs portant la récolte de plusieurs jardins. C'est parfois le chignon fugitif d'une blonde, le sourire alléchant d'une toilette, d'une tournure, d'un profil entrevus, perdus aussitôt.

Au loin, c'est par moments la vision de longues perspectives. Dômes, arcs, portiques, des lointains ensoleillés, bordés de maisons blanches à perte de vue. Puis ce sont les symétries théâtrales de Paris qui se révèlent tout à coup : la Madeleine et la Chambre des députés, dont les frontispices se regardent dans une ligne qui a pour centre la masse élancée de l'obélisque; l'arc de triomphe, s'élevant au haut de la chaussée des Champs-Élysées comme au sommet même d'une colline. L'église de Saint-Augustin, comme celle de la Trinité faisant servir les maisons voisines à l'harmonieux encadrement de leurs façades; des statues

placées par hasard devant des arbres qui entourent de verdure leurs blanches nudités.

Paris qui a souffert, Paris qui a grelotté cinq longs mois sous la pluie, sous la neige; Paris qui a pâli de tristesse devant le ciel gris, semble s'éveiller tout entier par un de ces beaux jours de printemps. Les aspects souriants surgissent de tous les coins, les maisons et les passants ont le même air de renouveau. On se demande si cette ville est la même qu'il y a un mois...

## II

Mais voilà la maison de M<sup>me</sup> L... Je descends de l'impériale pour aller lui faire ma visite. Un quart-d'heure d'une de ces conversations insipides de salon, qu'il est si facile à Paris de rendre animées et pétillantes. Il n'y a qu'à lancer une allusion au moindre événement, à la pièce nouvelle, au livre en vogue, au scandale judiciaire ou

politique qui sont en vedette dans les feuilles du jour : on la prend au vol votre allusion, on la reprend, on se la jette comme une balle, le monsieur grave en tire des conclusions; mais voilà une plaisanterie dite à point, et les anecdotes qui pleuvent.

Nous sommes cinq dans le salon de M<sup>me</sup> L... Elle domine le cercle de son buste, imposant de matrone. Près d'elle, à droite, sur le même canapé, une petite dame maigre, l'air pincé, dont le vieux mari occupe un fauteuil à gauche de la maîtresse. Puis un sexagénaire à gros ventre, puis moi...

Il faut être grave, pensé-je!...

— Comment! s'écrie le sexagénaire à gros ventre, s'adressant au mari de la petite dame maigre, est-ce que vous doutez que la fécondation artificielle soit un fait accompli?

Et pendant que le vieux mari entreprend une réplique consciencieuse à cette question, la petite dame maigre prie à l'oreille

M<sup>me</sup> L... de lui expliquer ce qu'est la fécondation artificielle. En quelques mots, à voix basse, la maîtresse la met au courant.

— C'est extraordinaire, fait la petite dame renseignée... Il faudra tout de même applaudir à cette invention... Combien de ménages sans enfants, connais-je, qui en voudraient sur commande!

— Ne dis pas de sottises, Justine, lui dit son mari... Je dis que cette invention est impossible... puis ces choses-là, on doit les laisser à la nature...

— La nature, reprend la petite dame; mais s'il faut que cela soit fait d'après la nature, ayons des enfants naturels...

Tête du mari...

Alors M<sup>me</sup> L... intervient. Elle raconte le cas d'une dame qu'elle connaît, femme d'un apothicaire de Paris. Jusqu'à la quatrième année de son union, elle n'avait pas eu d'enfants, ce qui l'ennuyait affreusement. L'été arrivé dans ces circonstances. La dame décide d'aller passer la saison à Trouville. Son mari ne peut pas quitter sa pharmacie pour

lui tenir compagnie. Elle l'embrasse, elle se laisse embrasser par lui... tendrement... Puis elle part, reste trois mois et demi au bord de la mer, et revient déclarant, folle de joie, à son mari, qu'elle éprouve en elle les symptômes certains d'un commencement de grossesse.

— C'est la mer, mon ami! lui dit-elle.

Et comme l'apothicaire exprime certains doutes sur la vertu fécondante des bains de mer, sa femme lui répond qu'elle ne s'est que très rarement plongée dans l'eau de mer, mais qu'elle l'a bue journellement.

— Ah! oui, un grand verre tous les jours, affirmait-elle, malgré l'étonnement de son mari qui hochait la tête...

Cependant six mois plus tard l'apothicaire dut se rendre à l'évidence. Sa femme accoucha d'un garçon.

Les années suivantes, ce fut de même. Au mois de juillet la dame partait pour Trouville, non sans avoir reçu de son mari un amoureux congé, puis grossesse et ac-

couchement suivaient leur cours, et un nouveau marmot remplissait la maison de l'apothicaire de ses cris discordants... — Cette multiplication se serait continuée à l'infini, si n'eût été... Ah! ce fut scandaleux! Figurez-vous que l'apothicaire ne doutant plus du pouvoir fécondant de l'eau de mer, l'administrait en potions à toutes les femmes stériles qui allaient lui demander des conseils pour devenir mères. Ce fut dans le voisinage du droguiste une série de vomissements, de perturbations stomacales des femmes, qui mit en émoi les commères du quartier. L'apothicaire se défendait, montrant sa femme et sa grappe vivante de bébés :

— Ah! si vous aviez eu la précaution d'employer comme elle l'eau de mer de Trouville! disait-il aux plaignantes...

Alors les commères se mirent à la recherche du vrai, et bientôt on sut d'une façon certaine que la dame allait tous les ans à Trouville pour se faire féconder...

— Par un médecin, n'est-ce pas? — de-

manda à M<sup>me</sup> L... le sexagénaire à gros ventre...

— Non, monsieur, par un amant...

### III

Retour à pied jusqu'au bureau des omnibus du boulevard des Italiens, où je prends un numéro pour l'Odéon. C'est là que l'on commence à distinguer dans la foule boulevardière qui passe, parmi les groupes qui se dirigent vers tous les points de Paris, les figures typiques du quartier Latin : le jeune homme pauvre qui porte une serviette sous le bras, la petite de la rive gauche — qui deviendra cocotte de la rive droite, pourvu que Dieu lui prête vie. Puis la demoiselle qui va en Sorbonne, celle qui rêve le doctorat, et celle qui se contentera d'un brevet de sage-femme... toutes de braves filles fagotées à l'américaine — en attendant qu'on ne leur accorde le pantalon.

Tout à coup je vois le professeur Rouff se jeter dans la mêlée de ceux qui attendent une place dans l'omnibus de l'Odéon. Sa tête ronde, énorme pour son petit corps ventru porté par deux jambes arquées, produit sur moi une impression singulière. Il me semble voir émergeant difficilement de sa coquille, la tête en boule d'un des poussins qu'il a fait éclore dans cette séance inoubliable. En même temps, une idée me prend : — si je pouvais lui parler ! Bientôt l'idée devient un désir, le désir impérieux de l'interroger là-dessus :

— Pardon, monsieur, qu'est-ce que vous avez voulu nous démontrer par votre expérience à poussins ?

— Ah ! non ; cela eût été un peu brusque. Puis M. Rouff a, dans le quartier, la réputation d'un homme à l'abord difficile.

Nous nous sommes précipités près de l'omnibus et le conducteur a commencé son appel... Numéro cinquante-huit, cinquante-neuf... J'ai le soixante-quatorze. En m'approchant du professeur au milieu du

tumulte, je vois qu'il a le numéro soixante-dix-sept. Il me faut donc monter avant lui... oh ! jamais !

— Soixante-quatorze ! cria le conducteur.

— Voulez-vous me faire le plaisir, monsieur, d'accepter mon numéro en échange du vôtre, dis-je à M. Rouff, qui fixe sur moi ses petits yeux au travers de ses lunettes bleues.

Et je continue, m'efforçant de paraître naturel :

— Jamais un étudiant ne se permettra de passer avant un professeur dont il a suivi les cours avec intérêt.

Nous sommes, lui et moi, près de l'escalier de l'omnibus.

— Eh ! nom de Dieu ! montez-vous ou ne montez-vous pas ? s'écrie le conducteur ; croyez-vous que nous allons rester là jusqu'à ce que vous ayez fini vos révérences ?

L'échange se fit ; j'ai encore à subir les rires des curieux et quelques insolences professionnelles du conducteur, mais je monte après M. Rouff, et, trouvant place

près de lui sur la plate-forme de l'omnibus, je puis lui parler à mon aise.

## IV.

— « Les œufs de poule! s'écria M. Rouff,  
 « savez-vous qu'ils sont bons pour des buts  
 « en dehors du poulailler et de la cuisine?  
 « Lorsque Christophe Colomb entendit les  
 « ricanements de certains imbéciles à pro-  
 « pos de ses Indes, il prit un œuf de poule  
 « et... vous savez le reste. Dès lors les œufs  
 « de poule ont acquis une vertu démon-  
 « strative que rien ne peut égaler. Ils four-  
 « nissent les preuves pratiques, celles qui  
 « parlent le mieux aux yeux des foules  
 « incrédules. Ainsi, par ce temps où nous  
 « voyons tant de vérités nouvelles contes-  
 « tées, tant de progrès empêchés, nous, les  
 « croyants, nous devons faire de la science,  
 « tenant à la main, non pas un, mais plu-  
 « sieurs œufs... Ce jour-là, j'en avais une

« boîte pleine... Il s'agissait d'autre chose  
 « que de les mettre debout, ces œufs...  
 « Vous les avez vu éclore... Quoi de plus  
 « simple? On sait que la cellule embryon-  
 « naire contenue dans l'œuf a besoin d'une  
 « température de trente-cinq degrés continue  
 « pendant vingt et un jours pour arriver à  
 « l'éclosion. J'avais eu soin de remplir ces  
 « conditions, et les jeunes poulets se firent  
 « d'eux-mêmes. Cette opération si simple a  
 « été pratiquée par quelques peuples de  
 « l'antiquité. Vous avez sans doute entendu  
 « parler des *fours d'incubation* des Égyptiens,  
 « d'où des milliers de poussins sor-  
 « taient à la fois. Mais combien de dizaines  
 « de siècles avant qu'on n'ait pu rétablir  
 « chez nous cette industrie primitive!  
 « Même à présent, parcourez les campagnes  
 « avec les couveuses les plus faciles à ma-  
 « nier : celles de Réaumur, de Carbonnier  
 « ou de Roullier-Arnoult; offrez-les aux  
 « fermières, vantez-leur la grande économie  
 « qu'elles en retireront, elles n'en veulent  
 « même pas comme cadeau, préfèrent l'in-

« cubation par la poule... Ce qui se passe  
 « dans ce cas se passe aussi pour les con-  
 « quêtes de la science. Parfois les savants  
 « officiels, les gros bonnets académiques  
 « ajoutent leur aveuglement à la cécité des  
 « foules. Ils condamnent d'avance celui qui  
 « cherche et celui qui trouve du nouveau;  
 « le premier, car il ose chercher, le second  
 « parce qu'il a su trouver. C'est eux qui  
 « combattirent les premières applications  
 « de la chimie à la médecine, défendant  
 « sous des peines terribles l'emploi de l'an-  
 « timoine; ils traitèrent de fou Harvey lors  
 « de sa découverte de la circulation du  
 « sang; ils déclarèrent bonne à rien l'aus-  
 « culation, et décidèrent d'envoyer prome-  
 « ner Laënnec et son *stéthoscope*... Et savez-  
 « vous pourquoi? Savez-vous pourquoi ils  
 « condamnèrent l'auscultation de Laënnec?  
 « C'était porter atteinte à la pudeur de la  
 « femme que d'appliquer l'oreille à sa poi-  
 « trine!  
 « Les belles raisons qu'ils ont toujours à  
 « la main, ces grands savants, lorsqu'ils se

« mettent en travers des progrès de la  
 « science! Ils trouvent toujours quelques  
 « arguments de haute portée comme celui  
 « de la pudeur. Voyez ce qui se passe pour  
 « la fécondation artificielle de la femme.  
 « Qu'est-ce qu'il y a là, au fond? C'est la  
 « même question que celle de l'incubation  
 « artificielle des œufs. Dans les deux cas,  
 « pour l'œuf comme pour le ventre de la  
 « femme, l'homme de science intervient  
 « pour mettre l'embryon dans les conditions  
 « favorables à son développement. Que ce soit,  
 « dans un cas, projection de chaleur, dans  
 « l'autre projection de spermatozoaires...  
 « qu'est-ce que cela prouve contre l'unité  
 « du fait? Il n'y a qu'une adaptation des  
 « moyens. Si l'on tient à découvrir là-dessus  
 « des différences importantes, il faudra les  
 « signaler ailleurs; c'est, par exemple, que  
 « dans l'incubation il s'agit seulement d'une  
 « économie commerciale, tandis que dans  
 « la fécondation de la femme il est question  
 « de venir en aide à des germes d'hommes...  
 « A cela les retardataires opposent des rai-

« sons sentimentales... la pudeur... ou quel-  
 « que raison de ce genre... On va jusqu'à par-  
 « ler de l'inviolabilité de la nature : comme  
 « si la science n'avait d'autre but que de la  
 « rectifier, de la combattre même.

« Mais je m'aperçois que je me suis éloi-  
 « gné de chez moi... Enchanté d'avoir fait  
 « votre connaissance. »

Et M. Rouff descend de l'omnibus.

## VII

« SLEEPTALKING! »

## I

Quelle série d'incohérences ! pensai-je ;  
 il est fou...

Ayant quitté l'omnibus, comme je passais  
 à pied près de la maison de Betsy, sa con-  
 cierge, M<sup>me</sup> Dubois, courut après moi.

— Ah ! monsieur, si vous voyiez comme  
 elle est malade, mam'zelle Betsy !... Hier  
 soir, elle était si faible qu'elle ne pouvait  
 monter l'escalier ; au deuxième, elle s'est  
 affaissée... Il a fallu que mon mari et moi

« sons sentimentales... la pudeur... ou quel-  
 « que raison de ce genre... On va jusqu'à par-  
 « ler de l'inviolabilité de la nature : comme  
 « si la science n'avait d'autre but que de la  
 « rectifier, de la combattre même.

« Mais je m'aperçois que je me suis éloi-  
 « gné de chez moi... Enchanté d'avoir fait  
 « votre connaissance. »

Et M. Rouff descend de l'omnibus.

## VII

« SLEEPTALKING! »

## I

Quelle série d'incohérences ! pensai-je ;  
 il est fou...

Ayant quitté l'omnibus, comme je passais  
 à pied près de la maison de Betsy, sa con-  
 cierge, M<sup>me</sup> Dubois, courut après moi.

— Ah ! monsieur, si vous voyiez comme  
 elle est malade, mam'zelle Betsy !... Hier  
 soir, elle était si faible qu'elle ne pouvait  
 monter l'escalier ; au deuxième, elle s'est  
 affaissée... Il a fallu que mon mari et moi

l'emportions dans nos bras jusqu'à sa chambre. Ej'fait ce qu'j'pu pour la soigner. Ej'voulais appeler près d'elle un médecin, mais mam'zelle s'y est opposée, disant que ça ne serait rien. Tout d'même elle reste au lit, peut pas se tenir debout; elle est pâle, exténuée... on dirait qu'elle a du chagrin... Pourquoi ne montez-vous pas lui faire compagnie un instant?... La pauvre fille!...

Impossible de ne pas me rendre. Tout en digérant par l'escalier les apitoiements de la concierge, je me rappelais que la mienne, ma concierge — rien ne se fait à Paris sans l'intermédiaire de ces dames — m'avait dit que Betsy était allée me demander à sa loge plusieurs fois ces jours derniers. Fidèle à la consigne que je lui avais donnée, elle répondait toujours à Betsy que je n'étais pas là. Une fois — c'était le soir — voyant de la cour ma fenêtre éclairée, Betsy s'en étonna. Comment se faisait-il qu'il y eût en mon absence de la lumière dans ma chambre?

La portière savait bien que j'y étais, mais elle reprit :

— C'est M. Philippe qui est à étudier dans la chambre de M. Robert.

Alors Betsy resta quelques instants dans la cour, les yeux vers ma fenêtre éclairée, puis partit très triste et ayant l'air de ne pas douter qu'on la trompait.

En même temps, je me souvenais de mon éloignement pour elle pendant les derniers jours : mon air de ne pas la voir lorsque je me trouvais près d'elle dans les cours ou les travaux... Enfin, n'était-ce pas Betsy, cette femme qui semblait me guetter certains soirs à la sortie du restaurant, dissimulée dans la baie d'une porte voisine? Et ne m'étais-je pas mis à marcher vite, comme pour la fuir?

Je frappai doucement à sa porte... pas de réponse. Inutile de chercher à m'annoncer à coups de sonnette... il n'y a pas de sonnette pour les mansardes. La clef était à la porte... je la tournai et, m'arrêtant dans le petit carré sombre :

— On peut entrer?

Sa voix arriva à mon oreille dans une rumeur confuse. J'avançai timidement jusqu'à son lit, je tendis la main à Betsy; sa main ne vint pas vers la mienne, et cependant elle parlait, disait je ne sais quoi, indistinct, saccadé.

— Elle dort, me dis-je. J'allai à la lucarne, ouvris les rideaux de cretonne qui assombrissaient l'alcôve, et une bande de lumière crépusculaire se projetant sur le lit, éclaira faiblement le visage de la malade. Elle dormait, en effet; les paupières abattues dans une contraction violente, la façon dont elle ramenait la couverture jusqu'à son cou de ses mains crispées, me rappelèrent les phénomènes somnambuliques que j'avais eu occasion d'observer chez une jeune névropathe dans un hôpital de Paris.

En même temps, tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu, publié en Angleterre et en France à propos de ce grand inconnu de la biologie humaine : le sommeil, vint à mon esprit en points d'interrogation.

Le sommeil est-il une *fonction* ou un *état* du cerveau? Est-il vrai que le sommeil soit pour l'homme une cessation de la vie de relation? Qu'est-ce que devient l'âme pendant le sommeil? Se replie-t-elle, rentre-t-elle en elle-même comme voulait Hypocrate, ou bien, au contraire, se déploie-t-elle, gagne-t-elle en tension et s'épand fortement en dehors des sens?...

Betsy parlait toujours; elle était donc dans l'état de *sommeil actif* dont parlent certains psychologues. L'imagination, secondée ou non par la volonté, agit sur un organe qui remue et fonctionne comme dans la veille. Des fois l'action se produit sur les organes de locomotion : le sujet est « somnambule. » D'autres fois ce sont les organes de la parole qui en sont ébranlés, et alors l'individu porte un nom anglais : *sleeptalking*, comme si on disait : « dormeur-parlant. »

La parole du *sleeptalking* est susceptible d'être dirigée, soumise au rythme alternatif du dialogue. On l'interroge, on lui com-

mandé au besoin de répondre, et la conversation s'engage; alors le dormeur entre dans une seconde phase du sommeil actif: c'est le somnambulisme provoqué qui se rapproche de l'état hypnotique. Il y a une profonde volupté toute spirituelle à provoquer cet état. Parler à un *sleeptalking*, c'est dérouler son passé, étaler sous nos yeux tout ce qu'il porte en lui de mystère: c'est mettre à nu son âme et sa vie.

## II

— Pauvre mère! dit Betsy.

Je me tenais près de son lit, penché vers elle.

— La voyez-vous? fis-je; la voyez-vous? répondez.

— Oui, je la vois, dit Betsy; elle est à coudre dans la petite salle de la maison, en face de la table chargée d'ouvrage... Moi, je

couds aussi près d'elle... je suis fatiguée... le désir me tourmente de lire le livre qu'on vient de me prêter... *Leçons sur la nature*.

— Alors?

— Je me lève... je pose mon ouvrage sur la table... et me mets à lire dans le jardin, sous la tonnelle...

— Continuez.

— Tout à coup j'entends le bruit des pas de mon beau-père, qui entre dans la salle...

— Et puis?

— Sa voix qui me demande et s'écrie: « Elle te laisse travailler seule, cette fatigante... Je parie qu'elle est par là, le nez dans ses livres... » Et avant que j'aie le temps de cacher mon volume... il tombe sur moi, me l'arrache des mains et me bat...

Betsy s'interrompt, ses mains remuèrent; tout son corps s'agita sous la couverture.

— Que faites-vous, alors?

— C'est la seconde fois qu'il me bat... Je ne puis plus rester dans cette maison... Je dis adieu à ma mère... « Où vas-tu? dit-

« elle en pleurant... » « Je ne sais pas... Je vais à pied du côté de Paris... A Paris, tout le monde peut lire... » Mon beau-père fait entendre de la pièce voisine un de ces rires bruyants... Au même instant le sifflet d'une locomotive retentit dans la gare de la ville, près de chez nous. C'est le train pour Paris qui arrive. Ma mère s'est levée tout en pleurant; elle cherche quelque chose dans un tiroir de l'armoire et court après moi.

Elle tient à la main son bas de laine qu'elle met dans la mienne... Je sais ce que cela veut dire... Non, je n'irai pas à pied à Paris... je prendrai le train qui va partir... et j'aurai encore de quoi vivre quelques mois... Le bas de laine est pesant...

— Laissez ce temps-là et arrivez au présent... Est-il lourd encore le bas de laine?

— Non... C'est grâce à lui que j'ai pu gagner mon brevet.

— Comment vivez-vous maintenant?

— De temps en temps ma mère m'envoie ce qu'elle peut... Je vis difficilement :

il y a des jours où je manque du nécessaire... J'ai faim.

— Est-ce pour cela que vous êtes malade?

— Oui, un peu; mais d'autres angoisses plus grandes me tourmentent.

— Lesquelles?

— C'est ce que je ne saurais dire... Et voilà ce qui augmente ma souffrance. J'envie les malheureuses qui connaissent leur chagrin... Si grand qu'il soit, elles peuvent en parler... Heureuses celles qui disent : « Je souffre, voici pourquoi... » Elles se reposent dans leur douleur... elles ont le droit de pleurer... La cause de ma douleur m'est inconnue... C'est en moi-même comme une affreuse sensation de vide...

En entendant ces dernières paroles, je n'eus qu'une pensée : « Elle a faim, il faut

« drait qu'elle mange!... » Je cherchai dans tous les coins de son logis quelques vivres pour lui venir en aide. Rien dans le placard, rien non plus dans le tiroir ouvert de la commode. M'éclairant de la flamme d'une allumette, je pus, à la fin, découvrir dans la petite cuisine un morceau de gruyère, quelques figues sèches et un paquet de biscuits anglais... Ce n'était pas cela que réclamait l'état de Betsy. Je descendis à la loge de M<sup>me</sup> Dubois, et peu d'instants après, je remontais l'escalier en compagnie de la vieille femme, qui apportait dans ses mains un bol de tapioca.

Betsy dormait encore et sa parole s'éteignait dans un bourdonnement sourd. Nous la réveillâmes doucement — ainsi qu'il faut réveiller les *sleepwalkings*.

— Ah! Robert! Vous ici! s'écria-t-elle.

— Allons! ma petite dame, dit la concierge, approchant de ses lèvres une cuillerée de potage.

Betsy but peu à peu, cédant machinalement à ces injonctions.

Et voyant le liquide baisser graduellement dans le bol, je me disais : « le vide se comble. »

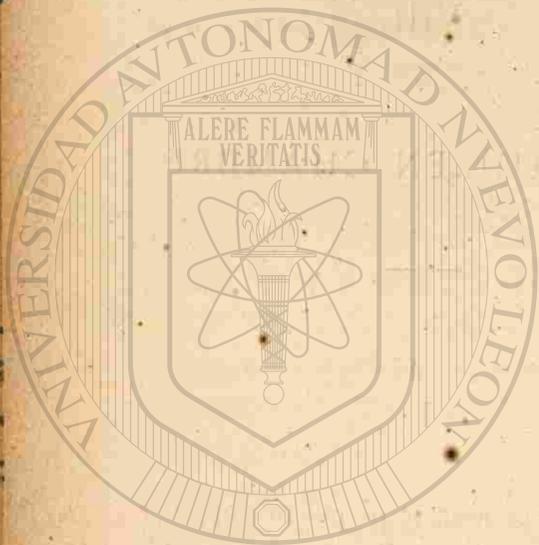
Bientôt je pus m'apercevoir que *le vide* de Betsy n'était pas celui-là.

JANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



BIBLIOTECA CENTRAL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VIII

PHYSIQUE EN CHAMBRE

1

A dater de ce jour, je ne pus m'empêcher de renouer avec Betsy. Sa situation m'intéressa vivement; les côtés excentriques de sa nature, sa misère honnête, son isolement se révélant à moi sous un jour nouveau, m'inspirèrent pour elle des sympathies mêlées d'une curiosité égoïste.

Voilà un vrai sujet! pensais-je. — Je la fuis dans la crainte qu'elle ne vienne troubler

la sérénité de mon esprit. Et si je la faisais servir directement à mes recherches sur la vie!...

## II

En retournant chez elle, j'entrai dans une pharmacie, achetai une bouteille de vin de quinquina, d'autres drogues antinerveuses; puis j'y ajoutai, chez un épicier, quelques comestibles : une boîte d'extrait Liebig, des conserves, des pâtes... et, chargé comme un facteur, j'entrai dans la chambrette de la malade.

— Comment! déjà levée!

Je ne revenais pas de la voir à l'œuvre près de sa petite table où les cahiers, les vieux bouquins d'occasion s'entassaient, jetés pêle-mêle dans l'insouciance de l'étude passionnée. Presque aussi pâle que la veille, dépeignée... jamais je ne l'avais vue dans un négligé pareil. Pas de corsage, pas

de jupe; un cache-corset rentré dans un jupon d'alpaga noir contournait mollement son buste, s'ouvrait sur sa poitrine plate de fillette, laissait à nu ses bras grêles, leur chair anémique marquée par le vaccin.

Je restai interdit devant elle, la bouteille de quinquina à la main, les provisions débordant de mes poches. Toute à son travail, Betsy ne s'en dégagea un instant que pour y revenir de plus belle.

— On vient de me convoquer pour les travaux pratiques de physique médicale... Quatrième série, sixième groupe... C'est par l'œil et les lentilles que je vais commencer, et je me prépare. Ah! ce que je me suis donné de peine tout à l'heure pour constater, dans mon œil, les trois images lumineuses de Purkinje... j'essayais de les voir en me regardant dans cette glace, tenant près de moi la bougie allumée... Oui, c'est bien là les trois images qu'on dit, une sur la cor-  
née, les autres sur les faces antérieures et postérieures du cristallin... mais je voudrais les voir plus nettes, vérifier leurs rapports

variables selon l'éloignement de l'objet observé.

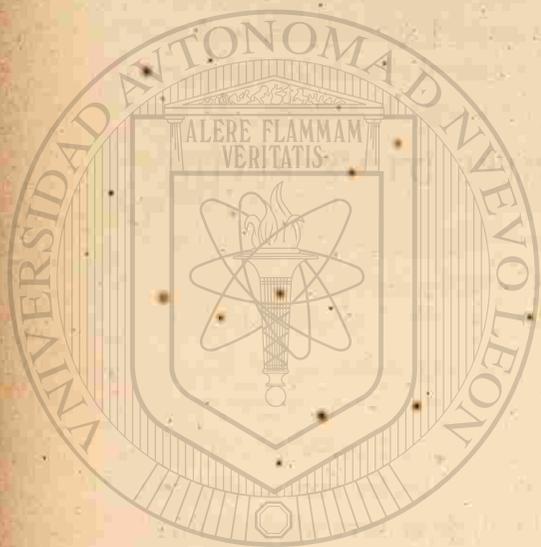
— Tenez, Robert, vous allez me prêter vos yeux; mettez-vous ici, près de la fenêtre ouverte afin que vous puissiez regarder au loin, puis de plus en plus près.

En même temps Betsy me poussait vers la fenêtre, allumait une bougie et se plaçait devant moi, la flamme à côté de mon œil gauche. — « Regardez d'abord tout au loin, à l'horizon... Bien!... Maintenant, visez cet arbre là-bas... C'est ça, oui! la seconde image s'approche et devient plus petite; mais la troisième? — Voyons. Regardez plus près... cette cheminée en face... »

L'expérience s'arrêta tout à coup. Mes regards, un instant détournés des objets indiqués, venaient de tomber d'aplomb sur le décolletage de Betsy, plongeant dans de blanches profondeurs. Un éclair passa dans mes yeux, pendant que Betsy s'évertuait à y surprendre le mirage changeant des images. Elle dût le voir, cet éclair, où étincelait une sensation toute humaine... Et comme

mes regards s'abaissaient encore, je vis sa gorge se gonfler et rougir de ce rouge de feu que peut seul donner le sang virginal... Elle posa la bougie sur la table, courut prendre sa robe, qu'elle passa à la hâte avec de petits cris et des rires nerveux.

Hébété, la bouteille à la main, je lui demandai si elle n'avait pas par hasard un tire-bouchon — histoire de dire quelque chose.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IX

LA GENÈSE D'UNE REVUE

---

I

Rendez-vous à « la Source », café du  
boul' Mich. Philippe et ses amis m'y attendent.

— Tes amis... lui ai-je dit, avant d'accepter le rendez-vous... ils ne sont pas sérieux...  
Je ne veux pas faire la noce.

Mais Philippe s'explique.

Il ne s'agit pas du tout de partie fine. On va s'entendre pour fonder une *Revue*.

Voilà pourquoi, à six heures du soir, près

de la source où les moulins à vent tournent sans cesse en haut des rochers, où l'eau coule en minces filets entre les pierres cendrées, couvertes de mousse — je me trouvais accoudé à une table, le journal en main, en tête-à-tête avec un bock et une choucroute, dans l'attente de mes types.

Les petites femmes vont et viennent. Une s'approche, me cause, elle a soif... Je lui offre un verre d'eau. Elle m'appelle « mufle » et s'en va...

Philippe arrive le premier.

— Oh! tu vas voir, ce sont des gaillards d'une force!... D'abord, Cantarel, marseillais, poète très rompu en littérature... il a publié quelques volumes de vers; le premier paru : *Les Étoiles*, a été retrouvé dans la bibliothèque de Victor Hugo, à sa mort... N'est-ce pas trop... hein? Puis Berlingues... Tu dois l'avoir remarqué aux cours et aux travaux de l'École... un petit brun à lunettes... très fort en sciences; il est préparateur de physique dans le lycée M..., et collabore dans des Revues scientifiques... Puis enfin, c'est

le Russe Khoroschine... pas tout à fait de mon goût, celui-là... on le dit très habile dans les laboratoires; mais quant à écrire... Ah! le voilà!...

Le Russe venait en effet d'entrer au café; il vint à nous. Comment ne pas le reconnaître? Cette tête ronde, cette barbe en brosse, ces petits yeux inquiets, cette bouche garnie d'une pipe éternelle... Je n'aurais pas pu les regarder une fois sans les remarquer.

Souvent, au beau milieu d'un passage intéressant et difficile du cours, alors que le silence le plus profond se fait le long des bancs, alors qu'un fluide hypnotique paraît se dégager du professeur, remplissant l'amphithéâtre, et scellant tout à coup les crayons dans les doigts engourdis, je m'étais distrait en regardant près de moi le Russe. Ramassé sur lui-même, dans une attitude qu'on dirait celle d'un chien qui guette une pierre au vol, l'étudiant fixait par instants le professeur, puis se baissait pour écrire, toujours actif au milieu du repos.

Écrivait-il en russe? écrivait-il en français? Quoi qu'il en fût, c'était un double travail que le sien, et ça m'intriguait de voir ce Russe cueillant d'un seul coup l'idée scientifique et le mot français.

Bientôt Cantarel et Berlingues arrivèrent ensemble. Cantarel très long, Berlingues très petit; le premier bavard, riche en gestes, sentant partout son Marseille; l'autre un peu raide, jouant le personnage derrière ses lunettes, conservant encore devant nous sa pose étudiée de préparateur en classe.

Salutations faites, chacun but son bock, chacun réclame la *Revue*. Il y avait, dans la manière dont nous prononcions ce mot, quelque chose qui aurait pu faire croire à la combinaison d'une vaste entreprise. Et d'abord, comment s'appellerait-elle, notre *Revue*? Les noms plurent à verse: *Revue Jaune*, *Revue Carrée*, *Revue-Mercredi*; quelques noms sans prétention qui ne disent rien, ou quelques autres qui disent beaucoup: *Revue Scolaire*, *Revue des Facultés*, *Revue du monde Latin*.

Philippe hochait la tête, trouvant ces noms insuffisants. D'après lui, il fallait percer parmi la foule de revues par un nom et une couverture à éclat. Le public, blasé, n'achetait plus l'ordinaire... Un nom cocasse, criard, monstrueux au besoin, voilà l'affaire... Il l'avait, ce nom! Ce serait en caractères tordus, disparates, rien que les mots: *Revue du...*; puis, en bas de ce titre incomplet, la couverture étalerait le quartier Latin dans un ensemble animé, mirobolant... Les brasseries avec leurs types de filles, de caissières et de gérants — professeurs, institutrices, avocats, étudiantes, ascendant la montagne Sainte-Genève vers le Panthéon fermé — Bullier et sa cohue dansante — carabins et carabines entassés près des tables de dissection, autour des cadavres grimaçants — pour fond, échelonnés, les frontispices des écoles, amphithéâtres, salles d'examen, cours d'honneur, et, encadrant le tout, des types du Jardin des Plantes, des singes, des crocodiles... N'est-ce pas chic, hein! cela tranchera, cela obligera les gens

à se retourner... ils diront: *Revue* du..., *Revue* que?... *Revue* quoi?... Puis, éblouis par l'imagerie polychrome: Tiens!... le quartier Latin, *Revue du Quartier Latin!*

Berlingues fit la grimace, Cantarel avait l'air de dire: « Ah ça, jamais!... » Khoroschine mâchonnait sa pipe, les yeux au plafond.

— Mais, pardon; le public n'est pas blasé pour les publications bien faites, dit Berlingues d'un air solennel; voyez la *Revue des Sciences naturelles*, où j'ai publié une correspondance sur les arachnides parisiens; voyez la *Revue Physico-chimique*, à laquelle je viens d'envoyer une étude sur les thermomètres à alcool... Bien établies toutes les deux... des bénéfiques, pas mal... Faisons quelque chose d'important dans ce genre...

nous nous ferons une place... on en trouve toujours quand on sait travailler... Puis, ce qui fait le succès d'une revue, ce qui lance, ce sont les noms en vue... Nous pouvons en avoir... des noms.

— Ah! quant à ça... pour des noms!... s'écria Cantarel.

Un silence se fit, pendant lequel le préparateur et le poète eurent des sourires modestes, dont chacun voulait dire: « Figurez-vous, moi qui ai tant écrit sur les arachnides et sur les thermomètres »... « Pensez donc..., moi qui suis l'auteur d'un volume de vers retrouvé chez Hugo. » Ces deux sourires durent se rencontrer, se heurter en l'air, car Cantarel et Berlingues se regardèrent un instant comme deux chiens en présence d'un seul os.

Bien entendu... dit Cantarel; la *Revue* sera avant tout littéraire.

— Comment *avant tout*? interpellâ Berlingues.

— C'est-à-dire que l'élément principal sera la littérature.

— Par exemple, fit Berlingues, frappant sur la table... Tu ne voudrais pas... Qu'as-tu à publier?

— Moi, répondit Cantarel, pour le premier numéro, j'ai une collection de sonnets.

— Moi, reprit Berlingues, très grave, j'ai une série d'articles sur les phénomènes d'endosmose... et je voudrais savoir si les sonnets doivent aller avant ou après mes études sur l'endosmose.

— L'endosmose! dit Cantarel d'un ton railleur, voilà un sujet qui n'est pas très populaire.

— Et les sonnets? C'est pas sérieux, les sonnets.

— Voyons, interrompis-je pour trancher la querelle naissante, nous aurons une section scientifique et une section littéraire, également importantes... Ainsi, la revue pourra s'appeler par exemple, *Revue ès sciences, ès lettres*... une espèce de double baccalauréat.

Cantarel et Berlingues sourirent paisiblement, comme s'ils eussent trouvé dans ce

nom scolaire une formule de conciliation...

— *Revue ès sciences, ès lettres?* dit Berlingues... c'est pas laid.

— *Ès sciences, ès lettres, ou ès lettres et sciences*, ça m'est égal, ajouta Cantarel; — et l'incident du nom étant clos, on allait passer outre. Mais Khoroschine avait cessé de mâchonner le tuyau de sa pipe; il nous regardait tous, les yeux en feu.

— *Revue ès sciences, ès lettres?*... Mais c'est bête, ce nom-là!...

Il eût hurlé qu'il ne nous aurait pas effrayés davantage. Philippe, pouffant de rire, se jetant en arrière, me chuchota à l'oreille: « Voilà, j'avais raison de dire que c'était une folie d'accepter parmi nous ce Russe... »

— Bête? s'écria Berlingues, après la stupeur du premier moment... en Russie, si tu veux, mais pas en France — et le préparateur, certain d'avoir écrasé son homme, darda tout autour des regards triomphants, à travers ses lunettes.

## III

— C'est bête, en Russie, en France et partout, riposta Khoroschine... N'est-il pas bête de patauger dans les ornières des vieilles divisions ? Sciences et lettres... lettres et sciences... c'est ça... On croit tout avoir dit des connaissances humaines, après en avoir fait cette séparation idiote... Puis mettez-moi les lettres dans un caisson, les sciences dans un autre; ici la littérature, là-bas la science... C'est ça! chacune dans son compartiment, comme deux bêtes fauves qui, autrement placées, se mangeraient... Ce n'est pas tout; on institue deux classes d'hommes, les uns bourrés de latin, grec, philosophie, jurisprudence; les autres remplis de mathématiques, chimie, physique, et on les met vis à-vis à se regarder comme des chiens de faïence... Hommes de lettres,

hommes de science... On les met à part depuis le lycée, on leur fait croire qu'ils ont à marcher par des chemins différents, vers des buts opposés. Aussi, peuvent-ils faire autre chose que se mépriser les uns les autres? Ah! oui; ils se méprisent consciencieusement. Faites-les causer ensemble, un savant botaniste et un poète lauréat, chanteur des roses. A peine le savant aura-t-il commencé à parler de glomérules et de verticilles, que le poète voudra se sauver. Mais, malheureux poète, restez donc, écoutez le savant. Croyez-vous qu'il n'y a à louer dans les roses que leur couleur et leur parfum? Est-ce que leur évolution, leur groupement symétrique, leur structure si compliquée et si simple ne vous disent rien? Écoutez un peu... Le savant vous en parlera...

— Mais non; le poète ne veut rien entendre... Il est homme de lettres, et tout est dit. Persuadé que sa mission sur la terre n'est que de faire de belles phrases, il s'en va, gonflé de gloire et d'ignorance, chanter ses roses...

— Et le savant?... s'écria Cantarel exalté, voulant sans doute tomber à bâtons rompus sur les défaillances de la science.

— Le savant, interrompit Khoroschine, n'a aussi que beaucoup à perdre, en méprisant l'homme de lettres.

Ne vaudrait-il pas mieux pour lui de se joindre à celui-ci, sans se soucier des séparations traditionnelles? Combien aurait-il à gagner en s'associant au poète dans ses recherches sur l'effet et sur la forme? Sa phrase ne serait-elle pas plus compréhensible, plus attirante?...

— Celle-là est bonne!... fit Berlingues; il faudrait donc s'arranger pour faire de la physiologie en vers.

— Voilà! reprit le Russe... c'est avec cette sorte d'arguments très jolis à dire en société qu'on soutient les vieilleries insensées, les absurdités les plus grandes. On cherche une conséquence extrême, on trouve un cas (dialectique jésuite)... *Physiologie en vers!* Les badauds rient et applaudissent... Donc, il faut tenir bien séparées les sciences

et les lettres. Eh bien! non messieurs, pas de physiologie en vers... Les vers, c'est une forme très restreinte qu'il ne faudrait faire servir à exprimer autre chose que certaines idées et certains sentiments. Mettons de côté les vers. Ils ne constituent pas l'expression littéraire... pas plus que l'algèbre et la notation chimique ne forment la langue de la science.

— Tiens! Une conférence!... Audition libre? — chuchotèrent dans le voisinage quelques buveurs de bocks.

Les poings fermés, posés nerveusement sur la table, Khoroschine emporté, parlait de plus en plus haut, sans s'apercevoir des remous de têtes, des plaisanteries que son baragouinage provoquait tout autour. Près de nous, du haut de son siège, la dame du comptoir, sans quitter ses airs présidentiels, regardait attentive le Russe et souriait en faisant du crochet.

— Je vous dis, messieurs, que le meilleur ouvrage de physiologie, de mathématiques, d'astronomie... de n'importe quelle science,

serait celui-là, où l'auteur, tout en restant homme de sciences, écrirait en homme de lettres... Et qu'il n'aille pas supposer que je lui demande un roman!... Précision et clarté, peu de mots techniques, l'intérêt soutenu par une progression facile du connu à l'inconnu, par la distribution harmonieuse des doctrines, des choses et des faits, les notions se succédant doucement, ainsi que les scènes dans une pièce bien faite... voilà ce qu'on lui demande...

Est-ce de la science? Est-ce de la littérature?... Qu'est-ce que ça me fait! Ces divisions correspondent-elles à quelque chose de bien tranché? Voici, messieurs, une page où l'on vous décrit d'une façon correcte et claire l'expérience à faire avec l'appareil de Marsch pour la recherche toxicologique de l'arsenic... Cela vous intrigue, cela vous amuse, parce que la description en est bien faite. Aurez-vous plus de raisons pour l'appeler page de littérature que page de science? Voici encore un morceau de Tolstoï où il est question de vous exprimer un état pas-

sionnel de l'âme... De deux choses l'une : ou la page vous rend avec justesse cet état de l'âme, et alors il y a là une grande puissance d'analyse, il y a là œuvre scientifique aussi bien que littéraire... ou le morceau n'arrive pas à exprimer ce que l'on veut, et alors ce n'est ni de la littérature, ni de la science, ce n'est rien, ce sont des mots vides, des bêtises...

## IV

Berlingues et Cantarel se taisaient, comme étourdis par cette bouffade inattendue, où la plus délirante extravagance osait raisonner comme la logique elle-même.

Un cri retentit dans un coin du café :

— Conspué, le Cosaque!

Et comme des rires s'ensuivirent, comme la dame du comptoir portait son crochet à sa bouche pour dissimuler son rire, le préparateur et le poète reprirent leur assurance,

et tinrent bon pour le titre : *Revue ès lettres, ès sciences.*

— Qu'est-ce que vous voulez?... On ne fonde pas une Revue pour froisser les idées admises.

Il restait à examiner la question financière, et l'on pensa à Philippe : c'était lui qui allait fournir des fonds. Mais Philippe s'était levé au beau milieu d'une des tirades de Khoroschine... Où était-il allé? Personne ne le savait au juste.

— Ah! le voilà!

Il était sur la terrasse, tout entouré de belles petites, qui se faisaient inviter à boire.

— Venez donc; nous vous attendons! lui criait Cantarel. Mais ces demoiselles ne le lâchaient pas. Il nous fallut nous installer entre elles et traiter d'affaires en leur présence.

— Comment! me disais-je, ce pauvre Philippe qui n'a de sa famille que quatre cents francs par mois; lui, qui doit au tailleur, au restaurateur, à la blanchisseuse, sans pouvoir jamais s'acquitter, il va...

Cependant Philippe, très sérieux, nous expliquait qu'il avait un éditeur prêt à tout, puis, qu'il comptait sur des fonds suffisants pour lancer la Revue. Et tandis que Berlin-gues supputait en chiffres ronds, sur le marbre encombré de verres et de soucoupes, les frais de chaque numéro, tandis que Cantarel faisait sur son carnet une liste d'abonnés hypothétiques, et que Khoroschine se remettait à mâchonner sa pipe déjà éteinte, les trois petites — Gillette, Jeannette, Lucie — se ruaient sur Philippe avec des fureurs de diablasses.

— Ah! filou! Tu vas te payer une Revue, toi, et tu n'as pas pour m'acheter l'ombrelle que tu m'as promise!...

— Et à moi des gants!

— Et à moi des bottines!

Leurs mains effilées s'attachaient à son cou, puis se rabattaient sur ses poches, les fouillaient. Se débattant de son mieux, impuissant à résister à l'assaut de ces anges à griffes, Philippe avait toutes les peines à défendre son porte-monnaie.

— Berlingues! criait-il d'une voix plaintive, toi qui as tant écrit sur les arachnides parisiens, dis-moi le moyen de s'en débarrasser.

Je ne pus plus suivre les détails de la lutte. — Là-bas, près d'une colonne Morris, je venais de distinguer quelque chose comme une main qui me faisait des signes d'appel. L'idée que ces signes s'adressaient à moi, ne venait pas à mon esprit. Tout à coup, je reconnus cette main, des traits qui m'étaient familiers, un long et doux visage de femme... C'était Betsy.

Sous un prétexte imaginaire et avec promesse formelle d'assister au prochain rendez-vous, je quittai l'assemblée et allai rejoindre mon amie.

## X

## AMOUR

## I

Je sors du « Cours libre ». En passant je vous ai vu, et pardon!...

Elle était confuse de m'avoir appelé, dominée par cette crainte de déranger qui est le propre de certaines natures délicates.

— Oh! mais du tout, mademoiselle... vous allez rentrer?... Moi aussi — et je lui offris mon bras.

Nous montâmes le boulevard.

— Berlingues! criait-il d'une voix plaintive, toi qui as tant écrit sur les arachnides parisiens, dis-moi le moyen de s'en débarrasser.

Je ne pus plus suivre les détails de la lutte. — Là-bas, près d'une colonne Morris, je venais de distinguer quelque chose comme une main qui me faisait des signes d'appel. L'idée que ces signes s'adressaient à moi, ne venait pas à mon esprit. Tout à coup, je reconnus cette main, des traits qui m'étaient familiers, un long et doux visage de femme... C'était Betsy.

Sous un prétexte imaginaire et avec promesse formelle d'assister au prochain rendez-vous, je quittai l'assemblée et allai rejoindre mon amie.

## X

## AMOUR

## I

Je sors du « Cours libre ». En passant je vous ai vu, et pardon!...

Elle était confuse de m'avoir appelé, dominée par cette crainte de déranger qui est le propre de certaines natures délicates.

— Oh! mais du tout, mademoiselle... vous allez rentrer?... Moi aussi — et je lui offris mon bras.

Nous montâmes le boulevard.

— Donc, vous venez du « Cours libre... »  
Et sur quoi a-t-il bavardé, Rouff?

— C'était sur... l'origine de la vie.

— Encore!... Ce petit Rouff, toujours  
*originel...*

Betsy devint sérieuse. Évidemment elle n'était pas disposée à railler le professeur. Elle se trouvait — je n'en doutais pas — sous son influence. Cette femme, dont la sensibilité semblait refoulée au cerveau par l'étude, appartenait au dernier qui soufflait sur elle une bouffée d'idées... Ces idées l'agitaient ainsi que des sensations; des lambeaux de théories, des découpures de systèmes dansaient dans sa mémoire, revenaient à ses lèvres.

— La vie nouvelle suppose-t-elle nécessairement la vie préexistante?... L'expérience de M. Pasteur est brillante... un liquide exposé à l'air se remplit d'infusoires; hors de l'influence de l'air le liquide reste pur... donc, ce sont les germes de l'atmosphère qui produisent dans le liquide les micro-organismes. Mais prenons ces germes, spores

gonflés de vie... nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient existé dans leur état éternellement... qu'il procède de lui-même ou d'un autre, le germe s'est développé dans l'espace... mais dans ce monde des infiniment petits, où les plus puissants microscopes n'accusent avec peine que de vagues ponctuations de matière, l'accroissement du germe implique un état antérieur très simple de matière élémentaire, inerte. — Si je coupe en deux un ver de terre, sa vitalité énergique en reconstruira l'organisme entier dans chaque tronçon... Si je le coupe en trois, quatre, cinq parties, il pourra se faire que j'obtienne encore trois, quatre ou cinq vers... Coupons encore... c'est fini; plus de vers, les segments restent inertes.

— Eh bien? dis-je à Betsy.

Elle parlait comme pour elle-même, toute à sa tâche de débrouiller l'écheveau de doutes et d'idées qui lui emplissaient la tête. ®

— Elle est là, la question de l'origine de la vie, dans les tronçons de cette bestiole; on en prend un et l'on s'écrie : « la vie y est. »

Un coup de scalpel et la vie s'en va... La mort sera-t-elle toujours au fond de la vie?

## II

Arrivés près du jardin du Luxembourg, nous longeâmes la grille du côté de la rue de Vaugirard. Des brises légères, imprégnées des fraîcheurs de l'eau et de l'ombre vinrent caresser nos fronts pensifs. Et sans intention de promener, seulement par l'habitude de tracer au travers du jardin un chemin pour aller chez nous, nous y pénétrâmes par la porte qui s'ouvre en face des arcades de l'Odéon.

Le jour finissait dans un de ces blonds crépuscules des premiers jours de l'été qui donnent un instant l'illusion d'une pluie d'or. Là-bas, sur les masses de verdure, qui limitent la vue, à l'Occident, le rayonnement du soleil disparu montait dans le ciel en éclaboussures de brume rouge. Bientôt,

les vagues de lumière blonde firent place à la transparence grise d'un voile qui flotte.

Puis, dans la gradation fuyante de teintes et de lumières, il se fit tout à coup un de ces arrêts pendant lesquels on sent une certaine immobilité de la nature. Le ciel devint pâle, d'une pâleur égale de verre dépoli. Et nous marchions bras-dessus, bras-dessous, sans nous parler, nos regards perdus dans la vaste sérénité d'en haut.

L'animation bruyante du jardin vint nous distraire. Ayant monté le perron tout près de la fontaine de Médicis, nous longions la balustrade qui contourne la terrasse. De tous côtés la vue est égayée par les volées d'enfants qui jouent, les mamans qui courent, les nourrices aux longs rubans, chères au soldat. Tournant à gauche vers les massifs de marronniers, la scène variait... encore des enfants, mais du flirtage en plein air. Installés sur des chaises, des blanc-becs formaient des cercles galants autour de demoiselles de brasserie en rupture de bock. Des couples s'improvisaient au hasard du

voisinage, sur les bancs; des donneuses de rendez-vous attendaient leur Monsieur, tout en faisant du crochet. Par instants, les rires clairs des filles éclataient au milieu des babillements, se mêlaient aux cris des enfants joueurs, au gazouillis des oiseaux chantant dans la feuillée le déclin du jour.

— Asséyons-nous, dit Betsy.

Cela n'était pas dans les habitudes de mon amie. Elle fuyait le monde, surtout ce monde de flâneurs galants. Mais la fraîcheur, l'ombre croissante de ce coin du jardin l'attirèrent. Nous nous assimes sur un banc alors que les promeneurs commençaient à s'en aller. Couturières et tricoteuses enroulaient leur ouvrage, les enfants poussaient vers les portes du jardin leurs cerceaux roulants, les nourrices défilaient portant sur les bras ou dans des voitures minuscules les bébés somnolents. Seuls, les couples amoureux restaient...

D'après les réglemens du jardin, les portes doivent se fermer à l'approche de la nuit.

La retraite en donne le signal. On ne l'avait pas encore sonnée. Mais les hommes de la battue étaient déjà sortis du corps de garde et avaient traversé la corbeille, tambour en tête. C'était assez pour faire déguerpir les promeneurs.

Tout à coup, un roulement de tambour retentit là-bas, à droite du palais. Les soldats partirent dans toutes les directions en criant : *On va fermer!*

Le tambour s'en vint vers nous suivant la ligne tournante de la balustrade... Plan, plan, ran, — rataplan!... Plus moyen de rester. Quelques couples se levaient comme à regret, filaient lentement dans l'ombre.

Nous nous levâmes aussi. Il nous fallait gagner la porte à l'ouest. Mais, sans nous presser, sachant que la fermeture ne se ferait qu'une demi-heure après la retraite, nous longeâmes pas à pas l'allée circulaire bordée de statues. Saintes, reines, duchesses, semblaient nous regarder passer de leurs yeux blancs de pierre... Sainte Geneviève, élancée, admirable d'élégance dans sa robe

collante, avec ses deux nattes qui pendent sur sa gorge rebondie, d'une grâce toute mondaine. Marie Stuart, la tête rejetée majestueusement sur son grand col relevé. Jeanne d'Albret, d'une beauté grave, la taille serrée par une ceinture à cordelières, les bras nus sortant de larges manches de religieuse. Clémence Isaure, mélancolique, s'appuyant sur sa lyre; M<sup>lle</sup> de Montpensier, drôlette et gentille avec sa coiffure en tire-bouchons, sa jupe bouffante qu'elle relève d'une main comme pour danser...

Je me plaisais à regarder ainsi, une à une, ces statues que mes courses quotidiennes à travers le jardin me rendaient familières... Soudain un désir nous prit. Qu'il serait doux de rester encore là, sous la verdure, vivant un peu de la vie sereine des statues! Et sans réfléchir, nous nous rassîmes sur un banc, au pied de la statue de Marguerite de Valois.

Une brise tiède soufflait de l'avenue de l'Observatoire. Des parterres et des talus boisés, des pelouses humides bordées de

*bed-flowers*, il montait des senteurs de campagne, l'haléine assoupissante des roses. Rapprochés l'un de l'autre, nous nous taisions, envahis par le rêve.

Au-dessus de nous, Marguerite de Valois, la tête inclinée, la main au menton, avait l'air de rêver, le front plongé aussi dans quelque grand mystère.

— Robert, me dit Betsy tout bas, croyez-vous à l'amour?

Frémissante, elle s'approcha de moi, sa main saisit la mienne passionnément. Cette douce pression, l'ombre épaisse, la tiède atmosphère embaumée m'étourdirent. Je serrai mon amie dans mes bras, la baisai pour la première fois sur les lèvres. Déjà son corps faiblissait et sa molle résistance semblait m'inviter aux dernières folies.

— Eh! là-bas! on va fermer!

Un garde était devant nous, nous jetant en pleine figure le faisceau lumineux de sa lanterne. Il nous examinait d'un œil sévère, et nous prenait pour des malheureux sans gîte qui cherchent à passer la

nuit sur les bancs des jardins, nous chassait devant lui jusqu'à la porte donnant sur la rue Bonaparte.

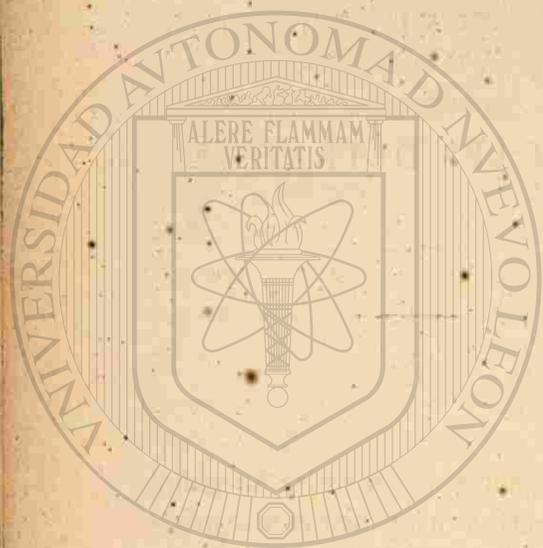
Tout en marchant à côté de Betsy, je me reprenais de mon mieux. Comment m'étais-je laissé aller à de pareilles bêtises? Contrarié, je cherchais à lui exprimer tout mon dédain philosophique pour l'amour. J'imaginai des phrases... « Qu'est-ce que l'amour? » — Un acte ou tout au plus un contact. Pourquoi donc y mettre du sentiment? L'esprit n'a rien à faire là-dedans. Il vient avant ou après l'amour, reste toujours à la porte en importun. C'est lorsque Abélard et Héloïse ne peuvent plus s'aimer, que leur esprit intervient: ils échangent des lettres... L'accouplement fait, la matière continue à agir brutalement. Les cellules femelles viennent à la rencontre des cellules mâles, et le fruit de l'amour se forme grâce à une action chimique... C'est la fermentation par la levure humaine...

Mais je n'en dis rien... Betsy s'appuyait

fortement sur moi. Comme nous arrivions à ma porte, elle me dit doucement :

— Je vous aime !

Et sans quitter mon bras, elle monta avec moi jusqu'à ma chambre.



## CE QUI LES DÉTRAQUE...

I

Trois jours après, ma surprise fut grande de voir entrer, à neuf heures du matin, dans mon petit appartement, l'illustre Rouff en personne.

Il avait un air de mystère et comme je l'invitais à s'asseoir sur le canapé du vestibule, il jeta tout autour des regards inquiets.

— Vous habitez seul?

— Non; un camarade reste avec moi,

répondis-je, en indiquant la porte fermée de la chambre de Philippe; mais c'est comme si j'étais seul : il dort.

— Cependant, je préférerais vous parler dans votre chambre.

Et il y entra sans cérémonie. La porte close, le tête-à-tête établi d'un côté et d'autre de ma table de travail, Rouff m'examinait attentivement.

— Vous n'êtes pas du tout ce qu'on pourrait croire, commença-t-il... Pas très fort; mais bien viril, ma foi... A moins qu'un défaut local...

Il se mit debout, me regarda de plus près avec des gestes de docteur en train de faire un diagnostic. Un instant j'hésitai entre l'envie de rire ou de me fâcher. Le rire l'emporta. Il me parut si drôle, Rouff, me furetant ainsi de ses yeux ronds et de son nez crochu!

— Voyons! lui dis-je brusquement, de quoi s'agit-il, cher maître?

— Vous avez été il y a trois jours dans cette chambre avec M<sup>lle</sup> Betsy G\*\*\*?

— C'est vrai...

— Cédant à ses caresses, vous l'avez serrée quelques instants dans vos bras, vous l'avez embrassée...

— Vrai; mais sur les joues...

— Sur les joues seulement, oui; voilà les folies qui commencent... Car, enfin, une jeune fille vierge, presque belle, méritait bien des baisers sur les lèvres... Puis, elle se donnait à vous, éperdue, toute en larmes : vous l'avez eue presque à vos pieds, implorant votre amour... et vous, jeune homme, vous n'avez rien fait!

— Mais comment avez-vous pu savoir?

— Elle-même me l'a dit.

— Betsy!!

— Ah! n'allez pas croire que je viole le secret professionnel... Mademoiselle elle-même a bien voulu que je vienne... Certes, la pauvre fille s'est approchée de moi comme d'un confesseur. Elle connaissait sans doute mon faible pour les études de l'amour et de la génération chez la femme... Elle m'a fait pitié avec son récit étrange; elle tremblait,

elle s'étranglait, et j'ai dû maintes fois l'encourager dans sa confession... C'est un cas curieux à étudier. Y a-t-il deux malades? N'y en a-t-il qu'un?... C'est ce qu'il faut savoir...

— Jeune homme seriez-vous impuissant?

— Pas du tout, m'écriai-je, indigné.

— Ne vous fâchez pas... Il y a impuissant et impuissant. Ceux que la nature a fait tels, et ceux qui par leur caractère ou par l'austérité de leur vie ne se sont pas initiés à l'amour — car l'art d'aimer exige une certaine initiation pratique... Ceux enfin que la débauche a épuisés.... En seriez-vous?

— Pardon !...

— Oh ! je sais bien que vous êtes sérieux... mais je suis en pleine hypothèse... Seriez-vous un chaste?

— Si vous y teniez, je pourrai vous présenter quelques-unes qui témoigneront de ma puissance.

— Alors... cette pauvre vierge !...

— Ah ! laissez-moi !... Aimer Betzy ?

cela m'est impossible ! Nous avons étudié ensemble, nous avons été longtemps à nous étonner, d'un commun ahurissement, devant les premières révélations de la science... tant de nuits passées en compagnie à faire des figures et des calculs sur le tableau noir, m'ont lié à elle comme par une chaîne de morceaux de craie et de torchons... Tenez, elle a passé près de moi toute une journée à disséquer une grenouille. Ce souvenir est resté vivant dans mon esprit. L'autre jour, en la voyant s'abattre sur ce lit, s'y étendre un instant dans un muet abandon de son corps, je ne sais par quelle bizarre association d'images, il me parut voir en elle... la grenouille !

Alors, Rouff, de plus en plus drôle, tourna au macabre.

Il me déclara à grand renfort de physio-

logie, que Betsy était en proie à un détraquement nerveux, compliqué de folie érotique.

— « Vous avez là, ajouta-t-il, un exemple des ravages que l'abus de l'étude aux dépens de la destinée naturelle des femmes, peut exercer sur leur organisme... Cette fille a vingt et un ans... Elle était à peine sortie de l'enfance, qu'elle se sentit prise d'un désir passionné de savoir.

Ah! la lecture facile et à si bon marché de ce temps! les feuilles à un sou, les beaux livres d'étrennes à quarante, toutes ces pages plus ou moins barbouillées de science! Savez-vous qu'elles sont aussi dangereuses pour les fillettes qu'un roman immoral?... Grâce à ces imprimés, des gamines en cheveux ne veulent plus faire le pot-au-feu, mais savoir simplement à combien de degrés il bout. M<sup>lle</sup> Betsy en était là à douze ans. Dès lors, tout son rêve a été de venir à Paris et de suivre des cours... Elle quitte sa vieille mère, gagne bravement son brevet d'institutrice, et la voilà inassouvie, encore plus désireuse d'apprendre... Elle a un

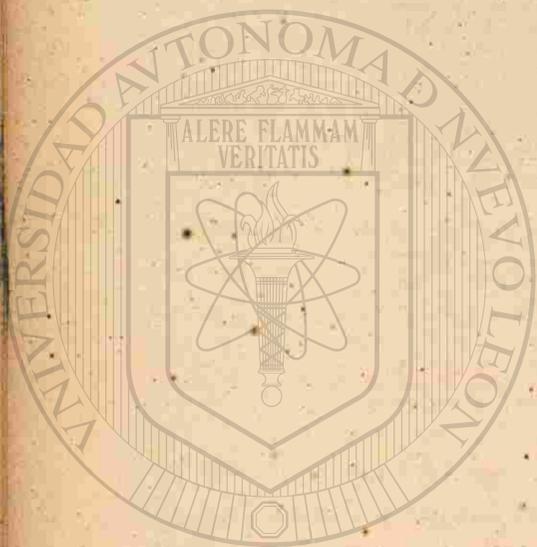
diplôme, elle a appris beaucoup de mots, elle a la tête remplie de formules savantes, de belles réponses d'examens... et cependant, elle ne sait rien! Ce n'est dans son esprit que des vagues notions techniques sur les choses et sur les êtres... Devant les phénomènes de la vie, en présence des manifestations de la science et de l'industrie modernes, elle se sent troublée, en proie aux angoisses du doute... La médecine l'attire, parce que la médecine c'est la science la plus complexe, celle qui se propose d'éclairer plus de mystères. Elle s'y donne avec passion. N'ayant jusque-là étudié que des fleurs en carton, des animaux peints, des combinaisons chimiques écrites, elle est émerveillée de voir de près les choses. La Faculté lui fournit de vraies plantes, de vrais animaux et de vraies expériences... Mais sur ces entrefaites, la nature combattue se rebelle : elle reprend ses droits sur la femme avec d'autant plus d'énergie qu'elle a été plus violemment étouffée.

Ce que la science peut refouler d'élan

naturels chez la femme!... Ce qu'elle peut la maîtriser, jusqu'à se substituer dans son âme à tout sentiment et à toute affection! La passion religieuse n'en fait pas davantage... Cette M<sup>lle</sup> Betsy, ne m'a-t-elle pas avoué que la plus grande joie de sa vie était de se rendre compte d'une réaction chimique obscure? Ne se sentait-elle pas écrasée, malheureuse, lorsque au milieu d'un cours, elle ne parvenait pas à voir clairement le fonctionnement d'un appareil?... Un jour, à la fin, l'instinct fait son œuvre. Quel réveil! On dirait qu'elle a hâte d'être femme... C'est vous, jeune homme, qui avez été là pour en éprouver les premiers effets. Le hasard vous a rapproché d'elle. Elle s'attache à vous... C'est l'amour... Amour débordant qui n'est pas seulement le besoin du mâle, mais une tendre sollicitude de mère... Car, sachez-le, l'amour n'a poussé chez elle, que mêlé à des désirs violents de maternité. Elle en est envahie à tout propos... Rien, me dit-elle, ne la rend plus amoureuse que la vue des bébés!! »

— Ah oui! interrompis-je; si ce n'est la vue des petits poulets qui éclosent à la fin de vos cours...

Mon allusion resta sans écho dans le silence méditatif de Rouff. Visiblement préoccupé, il commença à trépigner, à remuer les doigts nerveusement, ce qu'il fait d'ordinaire avant de lâcher quelque énormité.



XII

## ÉNORMITÉS

I

— Vous pensez bien que si je suis venu vous voir, ce n'est pas seulement pour vous entretenir à propos de votre amie... Il s'agit de quelque chose d'important... de *trrrès* important... Jeune homme! avez-vous songé à la quantité d'êtres humains qu'on empêche de naître?

Rouff m'avait saisi par le bras et me secouait vigoureusement, en me lançant cette question.

— Si ces êtres dont vous parlez ne naissent pas, ils ne sont pas des êtres! m'écriai-je pour placer une phrase.

— Vous vous trompez, jeune homme, reprit Rouff, me secouant encore, il est des êtres humains qui ne naissent pas... Lorsque, à l'époque de la menstruation, l'ovule se détache de l'ovaire de la femme, il se meut doucement, n'obéit qu'à peine à l'impulsion des franges; puis il met jusqu'à deux jours pour parcourir le canal de la trompe. L'être humain est là, dans cet ovule qui traîne ainsi, comme pour attendre quelqu'un. Le plus souvent personne ne vient à lui, et — comme tout œuf abandonné à lui-même — l'ovule périt sur place. C'est une fausse-couche de plus et un être humain de moins.. Voilà!...

— Mais je n'y vois rien du tout, maître, lui fis-je remarquer.

— Ne voyez-vous pas la quantité immense d'êtres humains qui périssent tous les jours par avortement? Comptez un peu. Multipliez le nombre de femmes par leurs

années de stérilité. Vous serez au-dessous du vrai chiffre... Chez la femme mariée, l'ovule se perd neuf fois sur dix. Quelle chance si l'élément mâle vient à point! D'ordinaire, le mari apporte trop d'amour à l'acte conjugal, ou au contraire — c'est la mode — il vient au lit de noces affaibli, épuisé... Dans l'un et l'autre cas, la semence maritale ne fera rien pour le développement du germe. Que dire de la femme non mariée? Elle reste dans sa virginité, attendant le mariage — toute une affaire! Ou lasse d'attendre, elle se donne sans se marier, ce qui, dans l'état de nos mœurs, est un commencement de prostitution... La prostitution... n'en parlons pas... C'est le phylloxera des ovules; elle gâte tout à fait la récolte humaine.

## II

— Voilà où nous en sommes! continua Rouff, exalté. On gaspille les germes d'hom-

mes comme de la mauvaise graine. On a l'air de croire que, régulièrement, la nature n'a institué qu'en pure perte le phénomène périodique de l'ovulation chez la femme. Par exception, on s'en sert pour fabriquer des enfants. Ce phénomène serait donc une excrétion comparable à celle des matières fécales! Comme s'il était possible que la nature, cette grande laborieuse, travaillât un mois à faire des ovules pour le plaisir de les détruire dans un jour? C'est nous qui les détruisons, oui, nous, avec nos préjugés et nos mœurs ridicules, avec notre système de mariages commerciaux, si insuffisants pour la reproduction...

Rouff remuait sans cesse; maintenant il portait ses mains aux poches de son pardessus, cherchait quelque chose, parlant toujours :

— Ah! bigre! Est-ce que nous sommes si riches d'hommes que ça pour laisser dilapider de la sorte ces pauvres petits êtres? Notre France se dépeuple; en Afrique et dans le Nouveau-Monde, des régions im-

menses où pourraient tenir aisément des centaines de millions d'hommes, étalent sous les plus beaux ciels du monde leur richesse stérile et déserte... Il faut défendre les germes humains, diminuer au possible cet énorme massacre des innocents... Pour cela...

## III

Rouff s'interrompit. Après les poches du pardessus, ce furent celles du pantalon qu'il se mit à fouiller... Croyant qu'il cherchait des cigarettes, je m'empressai de lui en offrir... Mais non! Il cherchait autre chose. Et d'une main inquiète il commença à attaquer les poches de sa redingote... Ah! le voilà, Rouff, l'objet de tes recherches! Est-ce dans la poche d'une basque que tu l'avais mis, au risque de le casser? C'est donc cet objet qui te faisait une si vilaine bosse au

derrière ! Montre... C'est avec ça que tu vas peupler le monde?...

Mon apostrophe mentale s'éteignit dans la contemplation d'un drôle d'instrument.

— Seringue ou quoi, maître?

Et je ne pus m'empêcher de reculer, en voyant le professeur braquer sur moi son outil, qu'il fit fonctionner comme une pompe.

— C'est mon injecteur, l'injecteur Rouff...

— Diable!... Vous m'accorderiez bien qu'ainsi dirigé sur moi, votre appareil puisse me paraître singulièrement redoutable.

— Ne craignez rien ; il n'est pas chargé... c'est-à-dire il est vide.

— Avouez d'ailleurs qu'il a une physiologie étrange, votre injecteur...

— Ah!... ça vous intrigue, ce long bec en gutta-percha, ce cylindre central entouré d'un manchon métallique, cette pièce au bout terminée par le pommeau du piston?...

C'est que mon instrument est assez complexe... Injecteur par en haut, il est par en bas réservoir pour la conservation de la se-

mence portant en lui-même son foyer de chaleur.

Rouff dévissait l'instrument, m'en expliquait les diverses parties. Une fois que les spermatozoïdes ont été recueillis par aspiration dans le récipient de l'injecteur, il importe de les soustraire à la lumière et à la température ambiante. On sait que les zoospermes ne vivent qu'entre 37 et 40 degrés de chaleur. C'est ce qui a forcé les opérateurs à se servir de « couveuses » pour préserver la semence. L'injecteur Rouff pourvoyait à ce besoin renfermant en lui-même l'appareil préservateur. Une mèche circulaire à combustion lente servait à maintenir à la température voulue un réservoir contenu entre la paroi en verre du récipient et l'armature métallique... Aussi l'instrument était-il encore un réchaud par sa partie inférieure.

L'illustre Rouff ne tarissait pas... Quelle révolution allait-il inaugurer ! On s'était borné jusque-là à des applications timides de la fécondation scientifique de la femme.

Il était temps de sortir de la période d'obs-  
curs tâtonnements, d'avancer vaillamment.  
Les conquêtes accomplies par la science  
pour le bien de l'humanité, ne doivent pas  
rester sur le champ des essais... A quoi eût  
servi une découverte quelconque, celle, par  
exemple, de l'électricité, si l'on s'était ar-  
rêté aux premières expériences! Il faut opé-  
rer en grand, porter la semence à des mil-  
liers de ventres oisifs. Conserver et distribuer  
largement la liqueur fécondante; voilà le but  
à accomplir.. Faire des enfants sans passer  
par les bestialités de l'amour... quel rêve  
pour les jeunes filles! Sans compter que les  
enfants n'ont qu'à gagner en force et en  
santé de ne pas être produits dans des spas-  
mes! C'est le spasme amoureux trop raffiné  
dans ce temps-ci qui nous donne ces géné-  
rations névrosiaques...

— Vous délirez, maître! lui dis-je à la  
fin; elles ne voudront pas; et quant à nous,  
les hommes...

— Femmes et hommes voudront bien,  
allez! lorsque cela sera rentré dans nos mœurs.

... Des résistances?... On en trouve tou-  
jours, surtout chez les femmes. Mais qu'on  
leur dise le moindre mot remuant, qu'on  
leur parle un peu de devoir, de patrie, elles  
s'y soumettent aussitôt. Voilà une île dé-  
serte qu'on veut coloniser pour la France.  
Les agents colonisateurs y ont transporté  
quelques familles, mais ça ne suffit pas...  
Les agents demandent des enfants, beau-  
coup d'enfants. Ils s'y connaissent, les ma-  
lins!... Ils savent qu'il n'y a pas de colonie  
solide sans un fort nombre de petits colons.  
C'est le tout jeune élément qui s'y implante  
le mieux, en fait le noyau et l'avenir... Des  
enfants trouvés? — Pas bien robustes, ces  
fils du malheur!... Il y a du mieux à faire...  
Vite! convoquez par des journaux et des  
placards deux mille femmes solides et pa-  
triotiques... Rendez-vous pris, nous voilà à  
l'œuvre, les praticiens. Le fluide générateur  
— emprunté d'avance à une centaine de braves  
citoyens — remplit nos « couveuses... »  
C'est plus qu'il n'en faut. Neuf mois après,  
ça y est!.. Deux ans encore, et un navire

arrive à l'île avec une cargaison d'enfants... La colonie est à nous! ces gosses portent en eux le sang de la France.

Je fis « ouf! » pour soulager mon esprit étouffé.

— Maintenant... supposez que j'ai trouvé une jeune femme dont j'ai pu vérifier la virginité... Supposez que cette femme aime ardemment un jeune homme qui n'a pas jusqu'ici répondu à son amour... Suivez-vous bien le fil de mes hypothèses?

— Mais parfaitement...

— Bien! Supposez encore que je décide de profiter et de l'amour inassouvi de cette femme et de ses désirs de maternité pour tenter une expérience qui n'a pas été faite... On n'a pratiqué la fécondation que sur des femmes mariées... Il y en a même qui prétendent que l'opération ne réussira pas sur des pucelles... Il est de toute nécessité de

prouver le contraire... Donc, supposez que j'ai persuadé à la jeune femme de me laisser la féconder avec le « fluide » de son bien-aimé. Supposez qu'elle y consente... Mais ce n'est pas assez... Il faut que le bien-aimé s'y prête aussi...

Alors Rouff fit un pas vers moi, solennel, les bras en l'air.

— Eh bien, jeune homme, tout ça ce n'est pas des suppositions. J'ai voulu vous ménager la vérité, tout simplement... Apprenez-la donc... Cette vierge est M<sup>lle</sup> Betsy..., et l'ami sur le dévouement duquel je compte pour une expérience si capitale... c'est vous.

— Quelle horreur!... Mais qu'est-ce que vous me demandez? Je ne sais pas au juste ce qu'il vous faut...

Rouff se pencha, me dit à l'oreille quelque chose qui me fit frissonner.

— Comment? vous hésitez, vous! reprit-il en observant ma répugnance, ce serait la première fois qu'on verrait un bon étudiant reculer devant un sacrifice pour la science.

Celui-ci n'est rien en comparaison des vrais sacrifices que se sont imposés tant d'étudiants en médecine. On en a vu qui avalaient des substances toxiques, des parasites les plus redoutables pour offrir à la science l'éclaircissement d'un doute... D'ailleurs, je ne veux pas, jeune homme, forcer votre dévouement... Vous y songerez... et dans quelques jours je reviendrai ici à cette même heure, pour apprendre votre résolution.

Cela disant, Rouff prit son chapeau, empocha son injecteur et me laissa seul, abasourdi.

## XIII

## ON EST LANCÉ!

## I

1<sup>er</sup> juin...

Voici le premier du mois. C'est le jour où Philippe Gomez fait le plus de bêtises... car il reçoit de l'argent. — Il est midi... Je parie qu'il a déjà commencé, ce qu'il appelle une orgie en chambre. Voyons! ça me dégoûte; mais je suis curieux de savoir qu'est-ce qu'il a cette fois. Sera-ce une brune? sera-ce une blonde? Aurait-il l'une et l'autre?

Je frappe à sa porte. Pas de réponse...

— Eh! Philippe!... ouvre donc! C'est moi!

Celui-ci n'est rien en comparaison des vrais sacrifices que se sont imposés tant d'étudiants en médecine. On en a vu qui avalaient des substances toxiques, des parasites les plus redoutables pour offrir à la science l'éclaircissement d'un doute... D'ailleurs, je ne veux pas, jeune homme, forcer votre dévouement... Vous y songerez... et dans quelques jours je reviendrai ici à cette même heure, pour apprendre votre résolution.

Cela disant, Rouff prit son chapeau, empocha son injecteur et me laissa seul, abasourdi.

## XIII

## ON EST LANCÉ!

## I

1<sup>er</sup> juin...

Voici le premier du mois. C'est le jour où Philippe Gomez fait le plus de bêtises... car il reçoit de l'argent. — Il est midi... Je parie qu'il a déjà commencé, ce qu'il appelle une orgie en chambre. Voyons! ça me dégoûte; mais je suis curieux de savoir qu'est-ce qu'il a cette fois. Sera-ce une brune? sera-ce une blonde? Aurait-il l'une et l'autre?

Je frappe à sa porte. Pas de réponse...

— Eh! Philippe!... ouvre donc! C'est moi!

Encore un silence de tombeau...  
Et la clef n'est pas dans la serrure. Il n'est pas là... Décidément aujourd'hui il fait ses bêtises dehors... Tant mieux!

Et je sors pour aller au cours.

En route, comme je tourne la rue de Fleurus, que vois-je? mon nom sur une affiche!... Est-il Dieu possible?... Je me frotte les yeux, croyant à une aberration.

Le nez en l'air, la bouche béante, je lis :

## REVUE ÈS LETTRES ÈS SCIENCES

ORGANE DES ÉTUDIANTS

Le premier numéro de cette publication hebdomadaire paraîtra prochainement.

### Rédacteurs :

ROBERT M\*\*\*, PIERRE KHOROSCHINE, PAUL BERLINGUES,  
JULES CANTAREL

### Secrétaire de Rédaction :

PHILIPPE GOMEZ

— Mais ils ne m'ont pas prévenu... Et

ils ont mis mon nom en tête! Ah! les insolents! Je vais les empoigner. A-t-on le droit de me faire ainsi sortir de la vie privée?

En continuant mon chemin, je retrouvais l'affiche... En jaune, en rouge, en vert, elle était partout : collée aux troncs des marronniers, aux piliers de la grille du jardin, même aux colonnes des urinoirs! Je marche vite, mes regards fixés droit devant moi pour ne plus voir l'affiche; mais je la vois tout de même du coin de l'œil. L'infâme placard! Comme il miroite, l'imbécile! Et ce titre : « Revue ès sciences, ès lettres », avec ses deux grands accents, n'est-il pas bigrement ridicule?...

J'arrive à la Faculté, les oreilles chaudes. L'amphithéâtre n'est pas encore ouvert. Les étudiants se promènent dans la cour, d'autres se massent en peloton serré près d'une des portes.

Voilà la tête chevelue de Cantarel... Je vais à lui comme il vient à moi.

— Qu'est-ce que ça veut dire toutes ces affiches?

— C'est ce que je viens vous demander... Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

— Mais c'est moi qui n'ai pas été prévenu...

Donc, nous sommes victimes tous les deux... Ce sont les autres qui se sont entendus pour nous lancer si brusquement dans la publicité. Cantarel en est aussi fâché que moi, mais pour des motifs d'autre genre. Il aime *le grand jour*, dit-il, mais on aurait dû lui donner du temps pour finir son poème : *Les Roses*.

La porte de l'amphithéâtre s'ouvre. Nous entrons; ce sera à la sortie que nous attrapperons ces farceurs... Voilà le préparateur; on crie en *la*. Puis l'appariteur; on crie en *mi*. Puis le professeur; on crie en *ut*. Le carabin n'a pas le droit de parler; mais il prend celui de hurler... Un instant des centaines de têtes échelonnées s'agitent le long des bancs; il se fait des houles de chapeaux, un remue-ménage de cahiers et de serviettes. Lorsque tout est rentré dans l'ordre, je parcours des yeux le vaste hémi-

cycle. — Où sont-ils, ces vauriens?... Je vois Berlingues là-bas. Je lui adresse des regards sévères; il me les rends plus sévères encore... Et Khoroschine?... Il est là, dans le premier rang, penché sur son cahier, guettant la parole du professeur comme un sténographe de la Chambre. Je profite d'une pause pendant laquelle il se retourne pour regarder l'heure à l'horloge; je lui montre en l'air mon poing menaçant. Il s'en aperçoit.. et il me montre aussi son poing! C'est singulier! On dirait que je suis le coupable... Le cours est prêt à finir lorsque Gomez arrive. C'est son habitude; il vient toujours au *chahut* de la fin; mais cette fois il fait autre chose que chahuter. Il sort de dessous son paletot un rouleau d'affiches qu'il commence à distribuer à droite et à gauche... Maintenant je vois clair... Il est le seul coupable... S'il y avait des agents dans l'amphithéâtre je le ferais arrêter. Les affiches circulent de main en main... L'heure sonne. On sort... Cantarel, Berlingues, Khoroschine et moi, nous courons tous

après Gomez et son rouleau d'affiches qu'il n'a pas épuisées. Nous l'attrapons dans la cour.

— Bandit! lui dis-je; c'est donc à cela que tu consacres cette fois ton jour à bêtises? Tu me dois une réparation pour cette blague publique.

Les autres l'interpellent également. Il tient tête.

— Ce n'est pas une blague du tout. En homme d'action, il a tenu à brûler nos vaisseaux. Ça lui tardait d'épater le quartier avec la Revue... Il faut être vif... que diable! La veille il a commandé les affiches et il vient d'en payer l'impression et le collage. Voilà le coup.

— Mais, malheureux, quelles ressources avons-nous?

— Des ressources... Gomez n'y a pas pensé... Mais du moment que l'on a annoncé une Revue, dit-il, on est à moitié chemin... Il ne reste qu'une chose... c'est de la faire.

Nous tombons tous d'accord, que Gomez a un riche toupet.

— Mais enfin... il faudrait délibérer, hasarda Berlingues d'un ton grave. Puisqu'on est annoncé, il n'y a qu'à se faire paraître. Si je n'étais pas préparateur dans le lycée M... Mais, comme je le suis... ma réputation... mon nom...

— Ça se comprend, interrompit Philippe qui n'y comprenait rien.

— Délibérons, fit Cantarel.

## II

Pour plus de solennité quelqu'un propose que la délibération ait lieu au pied de la statue de Bichat. Approuvé. Et du haut de son piédestal, Bichat et sa *Mort vaincue* nous voient approcher.

— Dites donc, si nous ouvrions un emprunt! insinue Gomez.

— Et pour le payer?

— Bah! on fera un second emprunt...

L'idée est éblouissante, mais on la rejette comme très financière.

— Restons dans la littérature, dit Cantarel.

— Et surtout dans la science, ajoute Berlingues.

Un silence se fait. Je le romps :

— Commençons par nommer un trésorier.

— C'est vrai!

Et chacun de se proposer soi-même pour de si hautes fonctions.

— Ce sera donc une élection ou le hasard qui en décidera, fait une voix.

Deuxième voix : Soit plutôt le hasard.

Troisième voix : J'adore le hasard.

Quatrième voix : Il était un dieu parmi les anciens.

Cinquième voix : Le Hasard est mort. Vive le Hasard!

— Bien! Mais que faire pour consulter Sa Majesté le Hasard?

— Jouons à pile ou face... Le dernier gagnant sera le trésorier.

— Ça c'est vieux jeu — objecta Gomez... Je propose quelque chose d'inédit... Celui qui aura le plus d'argent sur lui sera le trésorier.

Mouvement d'effroi. Il en est qui reculent devant cette épreuve.

— Pour cela, dit Berlingues, il faudrait procéder à des enquêtes vexatoires.

— Des enquêtes ignobles! s'écria Cantarel plongeant ses mains dans ses poches.

— Ce sera donc celui qui aura le plus de tabac, dit Gomez dont l'imagination touchait parfois au génie.

— Approuvé!!

Chacun alors de montrer le tabac qu'il possède. Des blagues en cuir et en caoutchouc, de simples paquets surgissent aussitôt.

Je n'ai que deux minces cigarettes. On m'évince.

Berlingues, qui en présente une douzaine, n'a pas meilleur sort.

— Éliminé, Berlingues!

— Hors de combat, Cantarel!

Le poète n'exhibe qu'un petit paquet de tabac — deux sous. Gomez et Khoroschine nous ont écrasés tous les trois. Et ils restent l'un en face de l'autre, comme deux coqs de combat. Ils se battent tout en fumant : Philippe sa cigarette, Khoroschine sa pipe. Gomez a sorti une jolie blague remplie de tabac blond, et Khoroschine a riposté par une grande boîte en fer-blanc remplie de tabac brun. Puis, comme Gomez fait voir trois cigares d'un beau calibre, le Russe pare le coup avec une tabatière bien pourvue.

— Tu triches! s'écrie Philippe; c'est du tabac à priser que tu montres là.

— Qu'est-ce que ça fait? répond le Russe, c'est du tabac (*Nicotiana tabachi*).

Alors, Gomez se voyant perdu, fait un signe à Cantarel qui lui passe lestement son paquet. C'est là une petite irrégularité que je suis le seul à surprendre. Je n'en dis rien. La querelle prenant un caractère international entre la France et la Russie, cela peut être considéré comme un strata-

gème pour faire triompher la France en faisant triompher Gomez.

Battue, la Russie!... Mais non! Après le tabac à priser, Khoroschine présente du tabac à chiquer. Et il continue à puiser du tabac. Lorsqu'il n'en trouve plus dans ses poches, il ouvre sa serviette. Il en sort des livres, des cahiers; puis dans chaque compartiment, il nous fait voir un fond épais de tabac.

— Hufra pour la Russie! Khoroschine en tête!

— Zut! s'écrie Gomez désappointé; je ne savais pas... il fume, il prise, il mâche du tabac... Dis! Est-ce que tu te nourris avec?

Très calme, Khoroschine fait sur sa pipe une longue succion, puis s'enveloppe dans un nuage de fumée.

### III

Puisque nous avons un trésorier, fit Can-

tarel, pensons au trésor... Combien nous faut-il en caisse pour lancer la Revue?

A ce moment l'horloge de la cour sonne trois heures. Quelques-uns exposent qu'ils ont beaucoup à faire. On ajourne la séance au soir même. Rendez-vous est pris pour neuf heures, sur le boul' Mich', près du griffon de droite de la fontaine Saint-Michel. De là on ira se réunir dans quelque endroit sérieux. Chacun doit apporter tout ce qu'il peut donner pour le premier numéro de la Revue.

— Écoutez! dit Berlingues pour terminer; faudra commencer par des articles d'attaque... Il n'y a que ça pour épater..

Tous d'appuyer.

— C'est ça... des articles bien tapés!

— C'est ça.., mais contre qui?

— Contre le Ministère et les droits d'inscription.

— Contre les professeurs.

— Contre les restaurateurs, cafetiers, patrons de pensions du quartier...

— Contre tous ceux qui nous exploitent...

A chacun de nous d'en prendre un pour son compte.

— Moi, j'empoignerais les gros bonnets.

— Moi, j'empoignerais Becarre et sa Zoologie.

— Moi, Bidon et sa Physique.

On se distribue les autres.

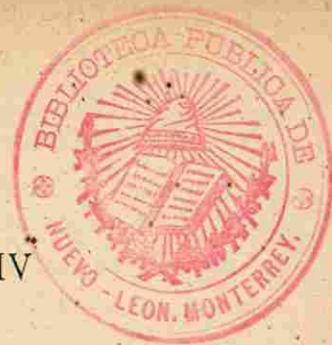
— Nous exposerons nos griefs!

— Nous éreinterons le Quartier!

— Et la Faculté! finit Gomez brandissant le poing de façon à faire frémir Bichat sur son piédestal.



XIV



## A LA RECHERCHE DU SÉRIEUX

I

Nous voilà sur le bou! Mich', près du griffon convenu. Khoroschine est le seul qui manque. On l'attend patiemment jusqu'à neuf heures et quart. Gomez trouve moyen de soulager sa petite rancune contre le Russe en nous proposant de ne plus l'attendre.

— Il ne viendra pas, dit-il; il reste loin, tout en haut de la rue Monge...

— Mais qu'allons-nous faire sans trésorier?

Gomez s'offre lui-même pour le remplacer. Mais, avant de se mettre en route, on décide pour le cas où Khoroschine viendrait de lui laisser un mot lui indiquant l'endroit où il peut nous trouver. Alors, à l'aide de quelques pains à cacheter — achetés au bazar d'en face — nous collons sur le piédestal du griffon un petit papier blanc avec ces mots : « Khoroschine, nous sommes allés au *Vachette*, viens-y ! »

— A la bonne heure ! Tant pis si ça tombe, ou s'il ne le voit pas.

Le *Vachette* fourmille de monde. On n'y avait pas songé ; c'est jeudi, jour où cet établissement devient depuis huit heures l'antichambre de Bullier. C'est partout un joyeux vacarme, comme des apprêts de bacchanale.

Aux abords, des voitures s'arrêtent sans cesse, versent sur le trottoir les couples rieurs de l'autre rive. Les portes battent l'air ; hommes et femmes s'avancent, coquets, légers, ébauchant des pas de valse.

Impossible de trouver des places dans les

salles d'en bas. Quelques instants nous restâmes debout, indécis.

Tout à coup des dames seules... toute une bande, firent irruption dans le café. Ce fut autour de nous un grand remous de plumes et de falbalas. Elles aussi restèrent debout, nous frôlant de leurs tournures géantes.

— Tiens ! si nous profitons des strapon-tins de ces dames ! fit Gomez perdant la tête.

— Pas de femmes aujourd'hui, lui souffle Berlingues à l'oreille d'un ton sévère.

Nous montâmes aux salles d'en haut, marchant à tâtons dans une atmosphère enfumée. Peu à peu des queues de billard tranchèrent dans ce milieu gris ; puis notre vue plana sur une foule de jeunes fronts penchés sur des tapis verts. On jouait tous les jeux, depuis le jacquet jusqu'au *bac*. Force nous fut de convenir que l'endroit n'était pas le plus propre pour préparer la Revue.

— Cependant, dit quelqu'un, c'est le café chic du quartier.

On prit des bocks dans un coin pour faire honneur au *chic*. Et, afin de commencer, chacun exhiba son argent. Ce fut imposant lorsque nos pièces d'or, d'argent, de cuivre, tintèrent gaiement sur le marbre. Quelques joueurs d'accourir vers nous en criant : « A combien la banque ? » Nous leur fîmes entendre que nos richesses avaient un but plus élevé.

Dans sa qualité de trésorier intérimaire, Philippe encaissa le tout, non sans en faire sur son carnet la mention qui suit :

Cantarel. . . . .	18	50
Robert M***. . . . .	30	»
Berlingues. . . . .	35	»
Gomez. . . . .	50	»
Total. . . . .	133	50

Cent trente-trois francs cinquante ! On pourrait tout de même marcher avec ça. Il n'y aurait qu'à faire un premier numéro de seize pages à petit tirage. On s'arrangerait avec cent francs. Puis, avec le restant, ajouté au produit de la vente, on aurait suffisam-

ment pour le deuxième... et ainsi de suite.

— Sans compter que nous aurons encore l'apport de Khoroschine, fit observer le poète.

Mais il n'arrivait pas, le Russe. Le tapage des joueurs augmentait avec la fumée; nous nous dîmes que tous les cafés seraient la même chose, des centres de bruit et de tripot. Du haut de sa gravité, le préparateur de physique se prononça pour les brasseries. Il y en avait de très sérieuses, dit-il, et, sur sa motion, nous nous levâmes pour aller les chercher. On paya les bocks sur le fond commun; puis des instructions furent données à un garçon d'en bas :

— S'il vient un jeune homme russe, brun, mise négligée, cheveux en broussailles, vous lui direz que la Société des sciences, es lettres l'attend à la brasserie du Potache.

— Est-ce que ce monsieur viendra seul? demanda le garçon.

— Non, répond Gomez, avec une pipe.

— Mais il n'est pas juste de le faire voya-

ger pour rien, me permis-je d'observer; faudrait lui laisser quelque chose à boire.

Ma proposition approuvée, on distrait un franc du fond commun, on le remet au garçon pour qu'il serve un verre à Khoroschine.

## II

La brasserie du Potache est située dans une ruelle, près de la Sorbonne. En face de l'entrée l'on voit peint, sur un panneau, un lycéen en uniforme, képi en arrière, la taille cambrée dans une pose provocante. C'est le *Potache*, qui sert d'enseigne à l'établissement... A cette heure, il règne dans le local un calme relatif. Le gérant n'a pas commencé à prendre des libertés auprès de la caissière. Les habitués ne sont pas encore à se vautrer sur les banquettes. Seulement, dans un coin, les demoiselles qui font le service sont rassemblées près d'un monsieur qui s'écriait d'une voix émue :

— Ah! oui, je démissionnerai; c'est ça qu'ils gagneront à me faire tant de vilénies. Je donnerai ma démission... Déjà, une autre fois, ils m'ont brûlé une casquette que j'avais en grande estime... Aujourd'hui, c'est à mon chapeau qu'ils s'en sont pris, les cannibales! Je n'ai fait que le poser quelques instants, ce matin, au laboratoire... Ils l'ont frotté de phosphore avec une féroce rapidité...

— Mais vous vous en serez aperçu aussitôt par l'odeur, interrompit une femme.

— Pas du tout, madame! fit le raconteur. En chimie, vous savez, on finit par perdre le nez... Puis, en chimie, on porte toujours des drogues sur soi, dans les poches... de telle sorte qu'on ne fait plus attention aux odeurs... Donc, je m'en suis allé chez moi très tranquillement sans me douter que je portais sur la tête un chapeau phosphoré. Je sors de chez moi un peu avant le coucher du soleil... La nuit tombe alors que je descends la rue des Écoles... Des gamins rient, crient après moi. Je n'y prête pas

attention... En chimie, vous savez... on n'a le temps de penser qu'aux combinaisons que nous offre la nature... Je tourne, je monte le boulevard Saint-Michel, et les gamins, toujours derrière moi, en criant... Les passants s'arrêtent, me regardent étonnés. Je commence à distinguer des mots : « Drôle de chapeau ! Mince ! que ça brille ! Le birbe a pris pour chapeau une lanterne ! voilà un chapeau à la diable ! » J'ôte mon chapeau, je le vois tout lumineux... Alors je m'enfuis, je parcours au galop la place de la Sorbonne. Et, poursuivi toujours par des huées et des rires, j'entre me réfugier ici...

Les femmes riaient comme des folles, et bientôt nous laissèrent voir assis, s'essuyant le front avec un mouchoir à carreaux, le vénérable père Bravet.

— Je donnerai ma démission, répétait-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même. Il saisit le demi-litre de bière qu'il avait en face et le vida d'un trait; puis il reprit :

— C'est écœurant pour un chimiste de se

voir jouer de pareils tours chimiques. Encore, l'autre jour, ils m'ont fait éclater ma pipe en y mettant du fulmi-coton... J'ai dû m'en payer une autre. Maintenant, que vais-je faire pour m'acheter un chapeau !

A ce mot, nous nous avançâmes tous les quatre vers le père Bravet. Nous consultant du regard, nous avons pris vis-à-vis de lui une résolution généreuse. Gomez la lui exprima :

— Monsieur Bravet, accordez-nous l'honneur de faire les frais de votre nouvelle coiffure.

— Vous ! dit le chimiste en se méfiant... C'est vous sans doute les farceurs qui... Réjouissez-vous donc, voilà votre œuvre!...

Il prit son chapeau haut de forme, posé près de lui sur la banquette, et il l'éleva en l'air avec un geste digne de la haute tragédie.

Philippe protesta au nom de tous... Pour la casquette il sentait des remords; mais ses mains étaient pures du chapeau... (R)

On commanda un second demi-litre de

bière pour le père Bravet. Il l'accepta avec dignité. Nous prîmes place près de lui. Quatre femmes se mirent de la partie, nous demandant à boire. Elles portaient toutes des bérets. Justement, elles venaient de les arborer sur leurs têtes, ces bérets d'étudiants, pour obéir à la consigne du patron... Une de ces femmes, Berthe, connaissait Berlingues, le traitait même d'un ton familial ! Les autres nous avaient pris pour leur compte, chacune nous faisait la cour, une double cour composée de sourires et de caresses sous la table.

On leur accorda les consommations qu'elles réclamaient ; Berthe se leva pour les servir.

— Écoutez, lui dit le chimiste, apportez-moi, s'il vous plaît, un carafon de cognac.

En même temps, d'une poche de son paletot, il sortait une petite boîte ; et il monta sur la table, un de ces alambics minuscules, système Salleron, que tout bon chimiste doit porter sur soi. Nous en rigolions ; ces dames regardaient l'alambic, étonnées.

— Oui ! disait le père Bravet ; j'ai besoin

d'alcool pour déphosphorer mon chapeau... Je vais en obtenir en distillant le cognac... A quoi pourrais-je mieux employer mon temps, pendant que vous vous livrez à des combinaisons impures ?

Il souligna sa phrase d'un regard sévère, dirigé obliquement vers les entrecroisements, qui se faisaient sous la table... Nous retirâmes nos pieds. Des protestations s'élevèrent. Cantarel crut de son devoir d'écorcher le latin, trouva le moyen d'exprimer en cette langue, que nous allions au plus vite nous débarrasser des femmes (*formosæ puellæ*) pour aborder les affaires sérieuses.

Cependant, le père Bravet eut bientôt son cognac, qu'il versa dans la cucurbite, et alluma. Des petits verres de chartreuse furent servis à ces dames. Elles les burent comme de l'eau. Leurs pieds recherchèrent les nôtres, plus provocateurs. L'une d'elles fit en soupirant.

— Ah ! que j'ai soif !

Une autre répéta :

— Ah! que j'ai soif!

Puis, avançant les pieds, nous faisant sentir la grosseur de leurs mollets, chacune de dire à tour de rôle :

— Je boirais bien du champagne.

A ce mot, nous nous levâmes comme poussés par des ressorts. Gomez régla l'addition. Berlingues gronda sévèrement Berthe qui, en le tutoyant, l'appelait « chiche ». Quelqu'un suggéra l'idée d'inviter le père Bravet à nous accompagner. Après une courte discussion, on opta pour l'affirmative, mais à la condition qu'il ne parlerait pas chimie.

Il était tout à épier la distillation de son cognac. Force fut de le ramener à la réalité en lui tapant sur le bras.

— C'est monstrueux! s'écria le père... pas d'alcool... En chimie, messieurs, le cognac est parmi les spiritueux, un des plus riches en alcool...

— En chimie, objecta l'un de nous, mais dans les brasseries, le cognac est la liqueur la plus riche en teinture.

— Cependant... attendez... j'ai besoin d'alcool pour déphosphorer mon chapeau...

— Mais puisque nous allons vous en fournir un autre, venez! vous prendrez part à nos libations... je voulais dire à nos délibérations... seulement, monsieur Bravet, *pas de chimie!*...

— Allons donc, fit le chimiste, démontant son alambic, mais sachez que dans ma situation actuelle, il m'est impossible de vous accompagner par des rues fréquentées.

Avant de sortir, on pensa à Khoroschine qui n'arrivait pas.

— Il ne viendra pas.

— Tant pis, se récriait Gomez.

Néanmoins, par respect pour l'alliance franco-russe, on remit un franc au gérant, et on lui fit la même recommandation qu'au Vachette, à l'égard du « jeune homme brun, à barbe en brosse, fumeur de pipe ».

— Vous lui offrirez une consommation et lui direz que nous l'attendons à la brasserie de la *Chouette*.<sup>®</sup>

## III

Ce fut encore le préparateur de physique qui fit le choix de cette brasserie.

— Vous savez, nous disait-il, tout en marchant devant nous; le *Potache* était très sérieux, il ne l'est plus, depuis que ces dames ont mis des bérets... Mais la *Chouette*... vous allez voir... tout à fait sérieuse... C'est là que la Revue sera conçue de toutes pièces.

Une course effrénée à travers les brasseries du quartier. De la *Chouette* à la *Cigarette*, de la *Cigarette* au *Monôme*, du *Monôme* à la *Roussotte*, de la *Roussotte*... que sais-je? Partout la même scène se répétait: dans chacune, les femmes récemment costumées en turques, en chinoises, en biarrottes, en reines de France, en femmes des halles... venaient à nous, nous demandaient des petits verres, puis du champagne.

Toujours nous laissions un franc pour Khoroschine, avec l'indication de notre itinéraire.

Dans chaque brasserie, Berlingues avait une amie... Le préparateur s'en montrait honteux, il s'excusait de ne pas rencontrer un lieu assez sérieux, pour commencer nos travaux.

— Qu'est-ce que vous voulez? disait-il; la faute est aux costumes... Ce sont les costumes qui perdent ces dames!

Il revenait sur le point des costumes avec cette insistance particulière aux griseries qui commencent. Nous marchions l'un après l'autre par les trottoirs étroits des ruelles solitaires. C'était maintenant au père Bravet, de marcher en tête et de nous guider. Son chapeau phosphorescent nous éclairait le chemin, ainsi qu'une lanterne. On nous avait fourni des renseignements sur une brasserie « des Veuves » située derrière le Panthéon, nous y allâmes, attirés par le sérieux de l'enseigne.

Il était près de huit heures, lorsque nous

entrâmes dans la brasserie tant désirée... Ah! voilà qui est auguste!... Pas de turbes ici! Assez de retroussis et décolletages! Cinq matrones tout en noir, le front bandé de crêpe, traînant de longs voiles, vinrent nous servir. Elles aussi, demandèrent à boire; mais cela d'une façon si gentille, par de si délicates insinuations, que nous en fûmes charmés. On leur décerna des *grogs*. Seulement, elles furent priées de se tenir quelques instants, à une certaine distance, pour nous laisser traiter une question importante

## IV

La question fut vaillamment abordée autour d'un plat de choucroute, flanqué d'une bouteille de Bordeaux, première qualité. On pouvait bien se payer un souper avant de se mettre à l'œuvre.

— Je préside, messieurs, fit Berlingues,

tout en attaquant la choucroute pour la distribuer.

Gomez et moi composions la *gauche*; la *droite* fut constituée par Cantarel et le père Bravet. Assises à une table voisine, nos veuves figuraient le public des tribunes.

La choucroute distribuée, les verres remplis, Berlingues s'écria :

— Messieurs, j'ai pensé que nous devons commencer par un manifeste.

— Voix à gauche : C'est ça ! manifestons!

Voix à droite : Festons !

— Eh bien ! fit le préparateur; je l'ai !

Voix à droite et à gauche :

— Vous l'avez, quoi ? (Murmures aux tribunes).

— J'ai le manifeste.

— Faites voir !

— Je l'ai ici, répond Berlingues, se touchant le front avec la fourchette.

Une voix : Faudra le trépaner.

Une autre voix : A l'ordre !

— L'orateur continua après une bouchée :

ce manifeste, nous le ferons paraître en tête de la Revue.

Il s'agit de tenter une révolution dans l'enseignement...

— Bravo ! (à droite et à gauche).

— Très chic ! (aux tribunes).

— Messieurs, nous sommes surmenés ; moi, personnellement, je suis surmené ; je perds quelques kilos à chaque examen. La première chose à demander au Conseil universitaire, serait donc d'établir le pesage aux écoles, pour pouvoir apprécier cette déperdition annuelle du poids naturel... Messieurs, il y a le surmenage et il y a les surmeneurs. Tout le monde a parlé du surmenage, personne n'a soufflé mot des surmeneurs. Je crois qu'il est bien temps de les prendre au collet. Les surmeneurs sont les savants spécialistes. Nous n'avons que de ça à l'école. Chaque professeur est un spécialiste enragé...

Sensation sur les bancs.

Une voix aux tribunes : Épatant !

Chaque professeur tient sa science, ainsi

qu'un dément son idée fixe. C'est l'*homo uni scientiæ*, plus dangereux que l'*homo unius libri*. Est-il physicien ? — Tout n'est autour de lui que des vibrations de matière. Nous sommes des corps passablement denses et médiocrement chauds : notre boîte crânienne serait en réalité une bien pauvre boîte, si elle ne logeait ces deux systèmes de dioptries qui nous servent à voir... La terre n'est en somme qu'un grand aimant ou un vaste solénoïde. — Le professeur est-il zoologiste ? — Il vous trouve des bêtes partout, dans les dents, les yeux, le nez. Votre intestin est la voie aux parasites. Il défile par là toute une armée. Les uns se contentent de passer ; d'autres y restent, vous perforent les parois, se logent dans vos muscles, tissus, viscères ; ils y établissent des colonies, se livrent à des copulations fécondissimes, puis se lèguent votre corps de génération en génération... Le zoologiste ne voit que ça... sur le parquet, au plafond, dans l'eau, dans l'air, il n'y a que des animaux à avaler. Il vous dit que

toutes les maisons de Paris sont bâties avec les carapaces de certaines petites bêtes, les foraminifères.

Le père Bravet : Ce n'est pas vrai ! Dans ces carapaces il n'y a pas de sulfates, tandis que...

Voix à droite et à gauche : A l'ordre !... pas de chimie !

— Messieurs, le zoologiste méprise toute souffrance humaine qui ne dérive de ses animalcules. Parlez-lui d'un rhume, il vous dit : « Cherchez le parasite. » Et ce qu'il vous en montre ! Il y en a de toutes les formes et de toutes les grandeurs, effrayants de longueur comme le ténia, ou imperceptibles comme la coccidie ; des ronds, des trapus, des plats, des effilés, des spiriformes... il faut les connaître tous, un à un, les cataloguer, les tenir bien rangés dans les replis de votre esprit. Vous devez savoir comment ils se tiennent dans l'œuf, comment ils en sortent, comment ils émigrent de la bête à la bête, de la bête à l'homme ; comment ils vivent, comment ils s'accou-

plent, comment ils meurent. A cette besogne, votre mémoire travaille comme un nègre. Qu'importe que votre intelligence reste oisive ! Lorsque vous aurez emmagasiné tout cela, vous serez en état de briller à l'examen...

— Tu nous rases !...

V

Ce fut de la tribune publique que partit cette interruption peu parlementaire. Une des veuves lasse du discours de Berlingues l'avait lancée. Elle s'était levée en même temps, et s'approchant de moi, elle m'avait dit à l'oreille :

— Voulez-vous venir au parler ?

— Qu'est-ce que c'est que *le parler* ? lui demandai-je étonné. Elle souriait... Mais je n'y fis plus attention.

Berlingues continuait à taper de plus en plus sec sur le *spécialisme* des professeurs. Échauffé, il débordait sur la politique.

— Ah! oui, messieurs, en science comme en politique... les spécialistes... rien de plus funeste. Ils veulent tout résoudre d'après leurs notions exclusives. C'est toujours Necker voulant sauver Louis XVI par des lois financières...

Mais comme le « manifeste » s'allongeait trop, les auditeurs commencèrent à ne plus l'entendre. Tout tournait au désordre. Gomez, invité comme moi par une veuve à *aller au parloir*, voulut savoir au juste ce que c'était et disparut avec la veuve. Sur un coin de la table, Cantarel s'était mis à griffonner des vers sur un bout de papier, tandis que le père Bravet versait un peu de bordeaux au fond d'une soucoupe en vue de quelque expérience.

VI

Minuit. Il faut s'en aller. La brasserie « des Veuves » fait preuve d'être vraiment

sérieuse fermant de meilleure heure que toutes les autres.

L'addition! Voici l'addition sur une ardoise. Combien est-ce?... Quarante-neuf francs cinquante! C'est effrayant... Mais voyons!... Où est le caissier Gomez pour régler? On l'appelle. On le voit sortir d'un cabinet, tout au fond. Derrière lui une veuve apparaît; sa robe noire est froissée, ses cheveux blonds s'échappent ébouriffés de sa coiffe de deuil. Mais son visage rayonne; on dirait une veuve qui vient de se remarier.

On examine la note ainsi conçue :

Service . . . . .	6 fr. 50
Couvert. . . . .	2 »
Bordeaux. . . . .	10 »
Choucroute. . . . .	10 »
5 grogs. . . . .	5 »
1 œuf . . . . .	2 »
Parloir . . . . .	20 »
Total. . . . .	45 fr. 50

— Mais, dites donc, interpelle Berlingues

— Ah! oui, messieurs, en science comme en politique... les spécialistes... rien de plus funeste. Ils veulent tout résoudre d'après leurs notions exclusives. C'est toujours Necker voulant sauver Louis XVI par des lois financières...

Mais comme le « manifeste » s'allongeait trop, les auditeurs commencèrent à ne plus l'entendre. Tout tournait au désordre. Gomez, invité comme moi par une veuve à *aller au parloir*, voulut savoir au juste ce que c'était et disparut avec la veuve. Sur un coin de la table, Cantarel s'était mis à griffonner des vers sur un bout de papier, tandis que le père Bravet versait un peu de bordeaux au fond d'une soucoupe en vue de quelque expérience.

VI

Minuit. Il faut s'en aller. La brasserie « des Veuves » fait preuve d'être vraiment

sérieuse fermant de meilleure heure que toutes les autres.

L'addition! Voici l'addition sur une ardoise. Combien est-ce?... Quarante-neuf francs cinquante! C'est effrayant... Mais voyons!... Où est le caissier Gomez pour régler? On l'appelle. On le voit sortir d'un cabinet, tout au fond. Derrière lui une veuve apparaît; sa robe noire est froissée, ses cheveux blonds s'échappent ébouriffés de sa coiffe de deuil. Mais son visage rayonne; on dirait une veuve qui vient de se remarier.

On examine la note ainsi conçue :

Service . . . . .	6 fr. 50
Couvert. . . . .	2 »
Bordeaux. . . . .	10 »
Choucroute. . . . .	10 »
5 grogs. . . . .	5 »
1 œuf . . . . .	2 »
Parloir . . . . .	20 »
Total. . . . .	45 fr. 50

— Mais, dites donc, interpelle Berlingues

cessant de pérorer, qu'est-ce donc que cet œuf?

— C'est un œuf cuit qu'a mangé M<sup>lle</sup> Pauline...

— Elle va s'indigester, M<sup>lle</sup> Pauline. Figurez-vous, un œuf de deux francs!... Et ce parloir? Qu'est-ce que c'est que ce parloir de vingt francs?

Pour toute réponse on indiqua du doigt la veuve blonde, qui fit des efforts pour rougir. Puis Gomez déclara que « le parloir » valait bien vingt francs.

— Je tiens tout de même à voir ce qu'il y a de si cher dans ce cabinet, dit Cantarel, pris d'une incrédulité digne de saint Thomas.

Et il revint en disant :

— Drôle de parloir!... Rien qu'un canapé — « trop large pour causer. »

La bouteille de bordeaux de dix francs mérita aussi quelques observations.

— Mais ne voyez-vous donc pas que c'est première marque? fit une des veuves.

— Ce vin n'est pas du vin! s'écria à ce moment le père Bravet, qui observait sur

ledit « bordeaux » la réaction du carbonate de soude.

En même temps il nous montrait la soucoupe pleine d'un liquide marron.

— En chimie, messieurs, la coloration marron par le carbonate de soude accuse toujours le bois de campêche...

— Pas de chimie, monsieur! crièrent les veuves, trouvant leur avantage à rappeler notre interdiction.

Il fallut payer. Du coup notre capital fut considérablement réduit. Gomez nous annonça qu'il ne restait que vingt-cinq francs en caisse. L'actif avait été engouffré dans les brasseries.

— Quel malheur! s'écriait Berlingues; qu'allons-nous devenir sans Revue? Vous voyez, que mon manifeste vaut bien la peine...

— Attendons; il nous reste encore l'apport d'un associé... de Khoroschine. ®

Que peut-il apporter?... A moins que ce ne soit du tabac....

Quelques minutes après, Khoroschine

entra dans la brasserie. On le salua par un bruyant « hourra »; mais le jeune Russe ne se trouvait pas en état de nous remercier de ce salut cosaque. Sa langue traînait balbutiant des mots indistincts; il roulait sauvagement des yeux troubles aux vagues regards; tout son corps chancelait. On voyait bien qu'il n'avait pas fait la grimace aux verres laissés sur notre chemin... Cependant il tenait bien aux dents sa pipe éternelle, restait debout malgré l'instabilité de son équilibre.

— Dis, Khoroschine! Combien vas-tu verser pour la Revue?

Il rit d'un rire hébété. On lui répète la question; il prend sur la table l'ardoise aux additions. Il efface hardiment, d'un coup de langue, ce qu'il y a d'écrit. Puis, avec le crayon attaché au cadre, il y écrit en grandes lettres, ce mot qu'il nous fait lire :

NIHIL.

## VII

Cette fois, ça y est : battue, la Russie! Son mot écrit, Khoroschine s'est abattu sur la banquette. Bientôt il s'y étend, il dort, il ronfle. On tâche de le relever, il retombe lourdement. Néanmoins, il faut s'en aller; les veuves ferment.

— A nous la faute! s'écrie Berlingues... Pourquoi donc avons-nous hérissé sa route de tant de petits verres.

On fait venir un fiacre; le père Bravet donne au cocher l'adresse de Khoroschine.

— Je sais où il reste, dit le chimiste, car je demeure tout près de lui. On connaît bien dans le quartier la « maison aux Russes. »

Nous plaçons Khoroschine au fond du fiacre et nous nous entassons autour de lui. ®

Trop de charge pour un vieux cheval parisien. Aussi met-il plus d'une heure pour nous traîner du Panthéon au bout de la rue

Monge. Mais on s'amuse dans le fiacre. On est à l'aise comme des haréngs en boîte. Puis, nous devons à Khoroschine d'agrémenter ce voyage de mille exhalaisons alcooliques :

— Halte!

C'est ici la « maison aux Russes », mais ils n'ont pour eux qu'un petit appartement... Cinq étages à monter portant dans nos bras Khoroschine inerte... On sonne plusieurs fois. La porte s'ouvre enfin. Un Russe en chemise, coiffé d'un bonnet en fourrure, nous fait les honneurs de la maison, une bougie à la main. Nous entrons notre ami dans une pièce, où une foule de dormeurs gisent pêle-mêle sur des matelas étendus sur le parquet. Au bruit que nous faisons quelques-uns se réveillent; ils sortent d'entre les draps des têtes barbues à mines tragiques. Des carabins comme nous; mais impossible de les reconnaître. Ce ne sont plus les bons petits Russes qui sucent leur crayon aux premiers bancs de l'amphithéâtre. Il y a quelque chose qui effraie dans ces jeunes gens réunis pour

le sommeil... Sombre fraternité que celle de la misère!... Nous déposons Khoroschine au bord d'un matelas, et nous nous sauvons comme des fuyards.

Les escaliers obscurs retentissent de nos cris discordants :

- Ça sent la dynamite!
- Au Kremlin! Au Kremlin!!
- Vive la Russie rouge!!!
- Cordon s'il vous plaît!!!!

## VIII

Nous accompagnons le père Bravet jusqu'à sa porte. Avant de le quitter, quelqu'un rappelle de lui laisser ce qu'il faut pour un couvre-chef.

— Mais nous n'avons en caisse que vingt francs, dit Gomez; c'est tout ce qu'il nous reste pour la Revue.

— Qu'est-ce que ça fait! donne-lui les vingt francs. Et comme les mains se lèvent

en majorité pour approuver cette dépense, Gomez remet au chimiste la dernière épave de nos richesses.

Le retour au quartier s'opère en bon ordre, bras dessus, bras dessous, en chantant. Cantarel nous récite les paroles d'une chansonnette qu'il a composée à la brasserie des Veuves, pendant que Berlingues se livrait à des exploits oratoires... Pas riches, tes couplets, ô poète des étoiles!... Malice d'écolier, la grâce est au bout, dans le refrain qui ne dit rien : *La faridondaine, la faridondon!* des mots vides, à sons clairs de grelot.

Chaque couplet met en scène un professeur; nous les chantions à tue-tête :

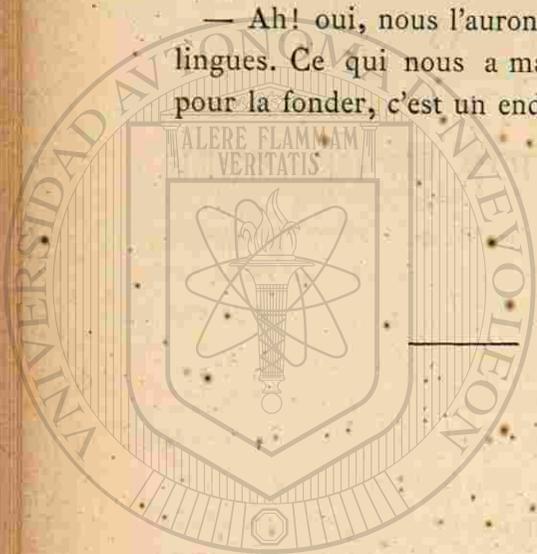
Monsieur le professeur Gauthier  
L'Berthelot d'la médecine,  
En distillant d'jus d'machabée  
Trouva les ptomaines.....  
C'est une curieuse préparation  
La faridondaine, la faridondon,  
Mais ça n'sert pas en parfumeri,  
Biribi  
A la façon de Barbari  
Mon ami.

Comme nous arrivons à la rue des Écoles, d'autres chants répondent aux nôtres. Les rues solitaires s'animent tout à coup. Des cris aigus, un vacarme affreux de gens qui rient ou se disputent coupent le silence des ruelles. Il en sort des femmes qui courent après les hommes, des hommes qui courent après les femmes. Elles marchent en trébuchant, relèvent nonchalamment leur jupe claire qui traîne. Parfois elles s'arrêtent au milieu de la chaussée, embrassent à droite et à gauche des amoureux inconnus, puis se tordent, la tête renversée, riant au ciel.

C'est la *sortie* des brasseries. Moment critique. A deux heures, toutes les petites orgies cachées derrière les carreaux peints des deux cents brasseries du quartier s'épanchent au dehors. Nous marchons vite; nous frôlons dédaigneusement ces drôlesses, ex-turques, ex-biarrottes, ex-reines de France... Dépouillées de leurs costumes, elles ne sont plus que des coureuses. Quelques-unes nous reconnaissent et nous appellent : « Eh! les muffles!... » Nous passons... on n'a pas le

sou. Cette idée nous ramène aux pensées graves... La Revue! la voilà encore ratée... mais nous l'aurons!

— Ah! oui, nous l'aurons, reprend Berlingues. Ce qui nous a manqué cette fois pour la fonder, c'est un endroit sérieux.



XV

## GÉNÉRATION EN CHAMBRE

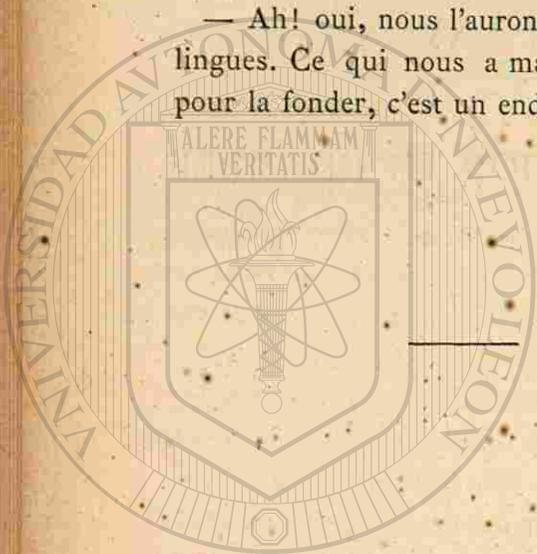
I

J'ai dit « oui! »

Rouff est revenu me voir; il m'a conjuré de lui prêter ma coopération dans cette affreuse expérience. Que de raisons pour me prouver que l'homme, l'étudiant surtout, se doit, personnellement à la science! Combien de beaux exemples à imiter! Ces jeûneurs sincères dont la volonté s'impose à la faim, ces héros obscurs qui se laissent pomper le

sou. Cette idée nous ramène aux pensées graves... La Revue! la voilà encore ratée... mais nous l'aurons!

— Ah! oui, nous l'aurons, reprend Berlingues. Ce qui nous a manqué cette fois pour la fonder, c'est un endroit sérieux.



XV

## GÉNÉRATION EN CHAMBRE

I

J'ai dit « oui! »

Rouff est revenu me voir; il m'a conjuré de lui prêter ma coopération dans cette affreuse expérience. Que de raisons pour me prouver que l'homme, l'étudiant surtout, se doit, personnellement à la science! Combien de beaux exemples à imiter! Ces jeûneurs sincères dont la volonté s'impose à la faim, ces héros obscurs qui se laissent pomper le

sang rien que pour permettre à la science de constater les effets de la transfusion... Son éloquence m'a séduit; j'incline à croire qu'il m'a même un peu hypnotisé de ses yeux ronds...

« J'ai dit « oui. » »

Si je me rétractais!... Mais ce petit Rouff me ferait une scène... puis il n'est plus temps. Cela doit se passer bientôt dans la chambrette de Betsy. Il est trois heures après-midi. A quatre heures, je dois m'y rendre.

Je suis dans ma chambre, accoudé à cette table près de laquelle, mon amie et moi, nous avons passé tant de belles soirées, toutes à la sagesse et à l'étude. Quelques objets qui lui appartiennent sont encore là; ils me la rappellent, ils me la représentent vivant de ma vie, penchée à côté de moi sur les mêmes mystères entr'ouverts... Voici son microscope, ce scalpel est à elle, à elle aussi ce cahier; je l'ouvre, je me plais à regarder un instant ses notes; c'est bien la l'écriture fine de la femme, avec quelque chose de réflé-

chi, d'étrangement raide dans les barres des *t*. Sur cette page je trouve des dessins... des dessins d'une inflorescence que nous avons faits à nous deux: c'est l'*aconit napellus*. En haut de la page, c'est mon amie qui a dessiné le « port » de la fleur. En bas, j'en ai tracé le diagramme et la coupe verticale... Que n'en sommes-nous restés là, à dessiner ensemble des inflorescences!

Je me lève, je marche dans ma chambre à grands pas; j'ouvre toute grande ma fenêtre. Le soleil de l'après-midi rejaille sur les dalles de la cour en réverbérations blanches. Près du chantier, à l'ombre des amas de bois noir, le jardinet s'épanouit, gentil comme un coin de campagne. C'est la fête du vert, du vert pâle qui tremble au bout des jeunes herbes, brille dans les rameaux dentelés de l'acacia, du vert foncé qui colore en face la muraille tendue de vigne vierge. ®

Je ne puis regarder cette vigne sans la voir, elle, Betsy, comme encadrée dans le feuillage. Ce soir où je la surpris là en con-

templation devant ma fenêtre... dès lors tout fut fini... le charme de notre union était à jamais rompu... Elle m'aimait... voilà la femme!

Allez avec elle à travers champs, la main dans la main. Des germes poussent, la chlorophylle travaille sans cesse au soleil; c'est partout des changements actifs, des fermentations. Allez-y voir de près... Qu'il est beau d'étudier à deux comment l'amidon de la racine devient sucre dans le fruit. Tout à coup, arrêtez! la partie ne va plus; votre compagne se trouve mal: elle vous aime!

Là-bas, par-dessus la muraille, ma vue se heurte à une ligne de lucarnes, traverse une forêt de cheminées jaunes et noires. Une de ces lucarnes, la troisième ou la quatrième vers la gauche, est celle de sa mansarde... Elle doit être là... Rouff peut-être aussi... On m'attend!

Comme je traverse le vestibule, je rencontre Philippe, qui sortait de sa chambre.

— Pourquoi si pâle? me dit-il; ta main tremble, tu as l'air tout bouleversé?...

Un instant je tâche de lui cacher mon émotion, puis je me laisse aller aux douceurs de l'épanchement. Je lui dis où je vais, ce qu'on attend de moi.

— Ah! mon bon, mon pauvre ami, quelle corvée! s'écrie Gomez d'un accent sincère qui me touche.

Puis il ajoute :

— Après tout, ce n'est que glorieux de se dévouer à la science... Mais tu as bien besoin d'un ami dans cette rude épreuve; permets-moi de t'accompagner.

Je ne pense pas à l'en empêcher. Nous descendons, parcourons ensemble la courte distance qui nous sépare de la maison de l'étudiante. Arrivés à sa porte, Gomez ne me lâche pas.

Il monte avec moi d'étage en étage, tout en répétant : « Ah mon bon! mon pauvre bon! » Au troisième, nous rencontrons la vieille concierge.

— Bonjour, madame Dubois!...

— Mam'zelle s'est mise au lit, un peu malade, je viens de la quitter. Vous trou-

verez la clef de sa porte sous le paillason.

— Bien ! Le docteur Rouff n'est-il donc pas venu ?

— Pas encore... Mam'zelle l'attend et vous aussi. Elle m'a dit de vous recommander, à vous et au docteur, d'entrer sans frapper.

Gomez, tient à pénétrer avec moi dans le logement. En vain je lui fais observer qu'une expérience de ce genre ne saurait comporter un témoin.

— Laisse-moi faire, mon bon ; je ne resterai qu'un instant pour te soutenir !

Sa voix est dolente ; mais quelque chose de malin brille dans ses yeux. Nous avançons sans bruit dans le logement obscur. Les volets presque fermés de la lucarne ne laissent passer dans la chambre qu'une mince bande de lumière. Le lit disparaît derrière les rideaux discrètement déployés. Je frémis d'émotion devant ce lit caché, au milieu de cette ombre. — Ce sont les apprêts pudiques d'une noce... de quelle noce !

— Tout à coup, l'on entend sa voix, qui dit très doucement :

— Êtes-vous là, docteur ?

Elle a sans doute aperçu nos deux silhouettes à travers le rideau ; et elle s'imagine que c'est Rouff et moi qui venons d'entrer.

Je vais lui répondre, mais Philippe pose lestement sa main sur mes lèvres.

— Chut ! Laisse-moi lui parler un instant. Je vais arranger cela.

On entend, très distincte, la respiration de Betsy, un souffle léger, semblable à l'haleine d'un enfant qui dort. Des senteurs que je connais, les effluves suaves de sa chair prennent maintenant une âcreté troublante. Elle aime, elle attend... et dans l'attente, la jeune fille s'épanouit, embaume l'air comme une fleur.

Cependant, Gomez me répète à l'oreille :

— Je vais arranger ça... Et il ajoute :

— Cette expérience de Rouff... faut pas... C'est monstrueux !

J'ouvre un peu plus les volets, m'accoude à l'appui de la lucarne, tandis que Gomez

s'en va vers le lit. J'ai de là, sur Paris, une vue magnifique. J'ai dû déjà m'en apercevoir. Ne suis-je pas venu tant de fois dans cette chambre, n'ai-je pas étendu mes regards sur ce millier de toits... C'était l'hiver, sous le ciel gris. La brune voilait cette féerie immense. Aujourd'hui, tout reluit, tout s'anime. Les cheminées élèvent à l'infini leurs têtes disparatées : un peuple de bonshommes, les uns trapus, découverts; d'autres, très longs, coiffés de chapeaux chinois. Des stores verts et blancs, se rabattent sur les fenêtres inondées de soleil. Là-bas, il y en a une, dont le store relevé me laisse voir les carreaux nus, sans rideaux. C'est ma fenêtre... Bonjour, eh! toi!... Elle me regarde comme un œil... Des désirs me prennent de la saluer en agitant mon mouchoir.

Mais, qu'est-ce que c'est que ces bruits qui viennent me distraire?

Des craquements entremêlés de petits cris étouffés! Je me tourne. Je vois les rideaux du lit remuer légèrement.

En même temps, Rouff fait irruption dans la chambre, armé de son injecteur. D'un sourire radieux, il me remercie d'être exact au rendez-vous... La concierge l'a sans doute prévenu que Betsy est au lit, car il s'y dirige résolument. Il écarte les rideaux.

— Bigre! s'écrie Rouff.

Je m'empresse de fermer tout à fait les volets par un mouvement de pudeur instinctive.

Puis, dans l'obscurité, pas moyen de s'entendre. Rouff crie. Betsy pleure. On entend les pas précipités de quelqu'un qui se sauve. Moi aussi, je cherche la porte. En sortant, j'entrevois Philippe, qui dégringole à grandes enjambées par les escaliers. Je l'appelle :

Arrête-toi donc, bandit!

Et lui de répondre en courant :

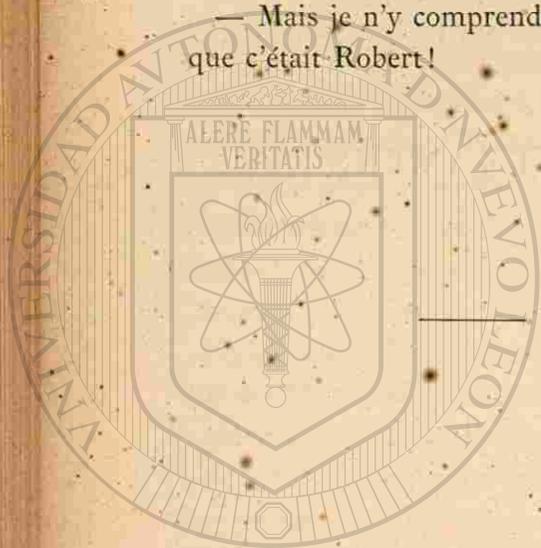
— Il n'y a rien de fait... rien de fait... pas le temps!...

Je reste un instant contre la porte pour entendre ce qui se dit à l'intérieur :

— Malheureuse, s'écrie Rouff; vous m'avez tout raté! Qui donc ce jeune homme?

Et Betsy, de répondre en pleurant :

— Mais je n'y comprends rien. Je croyais que c'était Robert!



## XVI

## LES EXAMENS

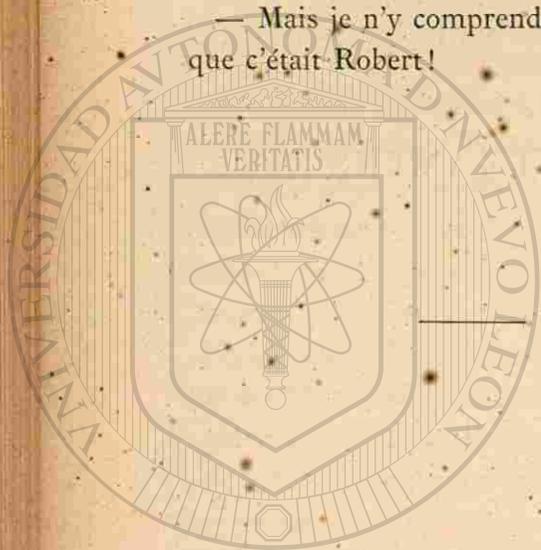
## I

Les voilà qui arrivent. C'est dans tout le quartier ce mouvement de frayeur, que les écoliers appellent « la frousse ». La jeunesse frissonne, les yeux troublés par une vision sinistre. On croit voir dans l'air, l'archange Saint-Michel; il s'est envolé de la fontaine, passe sur les toits en exterminateur, brandissant le glaive flamboyant. Au

— Malheureuse, s'écrie Rouff; vous m'avez tout raté! Qui donc ce jeune homme?

Et Betsy, de répondre en pleurant :

— Mais je n'y comprends rien. Je croyais que c'était Robert!



## XVI

## LES EXAMENS

## I

Les voilà qui arrivent. C'est dans tout le quartier ce mouvement de frayeur, que les écoliers appellent « la frousse ». La jeunesse frissonne, les yeux troublés par une vision sinistre. On croit voir dans l'air, l'archange Saint-Michel; il s'est envolé de la fontaine, passe sur les toits en exterminateur, brandissant le glaive flamboyant. Au

milieu de la nuit, l'étudiant penché sur ses « bouquins » entend dans le vent qui descend par sa cheminée, des voix étranges. Il y en a qui lui disent : « tu te feras coller ». C'est l'archange qui parle.

« Se faire coller » ! Il n'y a pas dans l'argot scolaire, un mot plus terrible. D'octobre à juillet, ce mot a l'air de grandir, se gonflant de menaces.

Quand l'année commence, ce sont les pères qui le disent : « Cette année, mon petit, il faut travailler ferme, pour ne pas te faire coller »... Les mois s'écoulent; on use bravement sur les bancs ses fonds de culotte; on noircit de notes maint cahiers à trente centimes.

Chacun est persuadé que cela a un double but : ne pas se faire coller, puis de savoir. Juillet arrive... On ne sait pas grand chose... tant pis ! Le principal c'est d'éviter « la colle »... Alors il se fait au quartier une agitation littéraire et scientifique des plus curieuses. Messieurs les *répétiteurs* entrent en jeu. Ils se chargent de vous préparer à

l'examen en un mois, même en huit jours. Tant par leçon, payer d'avance. On vous entraîne comme pour une partie de boxe. Les préparateurs sont imbus de cette idée, que l'examen n'est qu'un pugilat verbal entre l'examineur et le candidat. L'examineur vous porte des coups, il faut les parer; même, il faut les rendre. Dans cette lutte, la ruse est le plus saint des devoirs. Aussi, le répétiteur s'empresse-t-il de vous donner des *trucs*.

Il vous fait savoir quelles sont les questions favorites du professeur Machin et du professeur Chose. Pour chacune, il vous donne une petite réponse toute faite. Ne la comprenez-vous pas?... Est-elle d'une exactitude douteuse?... Qu'est-ce que cela vous fait... Cette réponse plaît au professeur, le flatte peut-être dans ses idées, dans des doctrines à lui très personnelles... Avec ça des formules algébriques applicables à des problèmes qu'on résout parfaitement sans les comprendre; puis, ce sont des mots jolis à dire, des mignardises d'érudition, la manière

de *gagner du temps* en s'arrêtant aux détails, en faisant des détours savants, avant d'arriver à la réponse.

C'est à cette préparation mécanique par des industriels des sciences que fait allusion ce mot de carabin : Je vais me faire chauffer ». On se fait « chauffer » pour ne pas être « collé »... Malheureusement, ce n'est pas tout; il faut encore compter pour l'examen, avec un autre élément de succès. Cet élément c'est la *chance*. Divinité capricieuse, la chance est au-dessus du jury d'examen. Le répétiteur ne peut rien contre elle. Invisible et ailée, elle plane sur le banc des candidats; de sa hauteur, elle dirige la partie, distribue ses faveurs aveuglement..

Les voilà, les examens !... Jeu d'adresse, jeu de hasard... Inutile de pâlir tant que ça sur mes bouquins ouverts... Je les ferme... La chimie, la botanique et la zoologie dansent dans ma tête une valse infernale. Impossible de mettre en ordre tout cela ! Un instant je vois se produire en l'air des combinaisons de tétards. L'acide sulfu-

rique marche à quatre pattes vers le zinc, et l'hydrogène s'envole avec des ailes de vampire... C'est insensé... Faudra que le répétiteur range un peu mes idées; demain j'irai chez lui.

Le vent gueule dans la cheminée... Des voix crient, des voix chantent... Saint Michel dit : « Tu as beau te faire chauffer... Tu seras collé ».

## II

Près du Jardin des Plantes, dans l'angle formé par la rue Jussieu et par la rue Cuvier, se trouve le jardin botanique de la Faculté de médecine. Pas fastueux, ce jardin. De petits murs — assez hauts pour le dérober aux regards curieux — le limitent du côté de la rue. L'hiver on y voit par-dessus les murs, quelques arbres grelotter près d'un bâtiment carré, — laboratoire et demeure du directeur du jardin. Un vif ga-

zouillement d'oiseaux vient seul révéler au passant l'existence d'un jardin qui dort. L'été, le bâtiment enguirlandé a l'air d'un chalet.

Tout autour les abeilles voltigent, des sommets feuillés ressortent çà et là de l'enceinte; il s'en échappe des brises fraîches, imbibées de senteurs.

Le jardin respire; il s'est éveillé à la nature... et à la Faculté.

De mars à novembre, le jardin est officiellement ouvert à tous les étudiants en médecine. Ce n'est cependant qu'à l'époque des examens de juillet qu'on voit les carabins et les carabines de la première année, y accourir en groupes serrés.

Plus de Bullier!... Plus de *Revue* à faire!... L'heure est aux promenades sérieuses autour des parterres.

C'est près du parterre aux labiées que, l'autre jour, j'ai rencontré Betsy pour la première fois depuis cette scène...

Le matin à onze heures j'étais au jardin. Je venais de sortir des massifs de bambous

et de cannes de Provence de l'enceinte aux graminées, lorsque je l'aperçus au coin opposé du jardin. Elle marchait lentement parmi les fleurs jaunes des composées...

— Bien! me dis-je, elle va suivre à gauche; je n'ai qu'à faire le tour du jardin dans le même sens, pour ne pas la rencontrer. Ce souvenir me gêne. Mais tout à coup elle revient sur ses pas. Quelqu'un l'appelle près de moi.

— Venez, mademoiselle! Voici l'herbe aux chats!

Je ne vois pas d'abord celui qui crie ainsi, mais je reconnais la voix de Rouff... C'est lui, en effet. Je le découvre accroupi au bord du parterre aux labiées. Lui, il me voit aussi, mais de quels yeux!... Qu'est-ce que veut dire cet air contrarié, cette manière contrainte dont il me salue en se relevant.

— Bonjour, jeune homme!

Force m'est — ô politesse! — d'aller lui serrer la main, tandis que Betsy s'en vient à son appel. La rencontre est fatale... Tête

de Rouff en nous voyant nous saluer... On dirait que ça lui déplaît...

Cependant il se met à nous parler de l'herbe aux chats :

— *Nepeta cataria*, famille des labiées, groupe des népétées.

Il nous faisait admirer la pubescence blanchâtre qui couvre les tiges et les feuilles de cette plante. Elle contient une huile volatile, excitante, tonique... Cette huile est-elle vraiment antihistérique?...

Rouff vient à peine d'entamer cette question qu'un matou se jette sur la plante, se roule avec frénésie sur son feuillage.

— Voilà pourquoi ça s'appelle herbe aux chats (*cataria*), fait Rouff imperturbable.

— Pauvre animal! Il trouve dans cette plante je ne sais quelles illusions d'amour... Le parfum des feuilles lui rappelle peut-être le bulbe de la chatte... Pauvre chat!

Rouff s'abaisse pour caresser le lascif animal, qui se sauve effrayé.

— Mais cela, on ne me le demandera pas à l'examen, fait observer Betsy.

— Pourquoi pas? mademoiselle, répond Rouff; vous avez dans le jury le professeur N<sup>\*\*\*</sup>, qui aime à demander la *Cataria vulgaris*... Il prétend que ce n'est pas l'arome de la plante, mais sa douce pubescence, qui attire le chat... Donc, n'oubliez pas cela... Il faut, pour lui être agréable, repousser nettement la théorie du bulbe de la chatte.

J'appris ensuite que Betsy allait passer son examen le même jour dans l'après-midi.

Pris pour elle de je ne sais quelle tendre et soudaine affection, Rouff avait voulu l'aider de sa science, dans cette rude épreuve. Aussi se faisait-elle « chauffer » pour la dernière fois dans cette promenade matinale au milieu des plantes.

Nous les passions en revue toutes ces plantes, rangées, cataloguées comme les volumes d'une bibliothèque... Voici les convolvulacées, dont les tiges grêles montent en spirale; en face, le parterre des rubiacées étale sa série de caféiers et de quinquinas; tout près, la famille des solanacées exhibe sa flore populaire : les tabacs, la pomme de

terre, la belladone à fleurs rouges, nauséabondes; la mandragore à baies vénéneuses, délice des vieilles sorcières.

On file toujours par les allées sinueuses. Des étudiants font comme nous le tour des parterres. Ils arrivent par volées, puis se dispersent en tous sens, livre en main, solitaires. Rouff, Betsy et moi nous marchons toujours ensemble.

Parfois l'étudiante et le docteur me précèdent. Je puis les observer. Lui, il s'est brossé, soigné un peu... il a des bottines cirées! Il se redresse; on lui voit comme un désir de jeter en l'air la bosse qui le courbe... puis — le vieux ridicule! — il marche à petits sauts, affectant une allure juvénile... —

Elle... allons donc! Si elle eût été comme ça, ce jour-là! Coquettement mise pour l'examen, ma foi! Pas mal, son chignon relevé... et ces vrilles de cheveux dorés qui ornent sa nuque d'une blancheur satinée...

Diable! je n'avais pas vu ça! Si je l'avais vu avant! Je m'approche d'elle, souriant, me mets à lui parler sur le ton familier de nos

soirées intimes... Mais voilà les yeux de Rouff qui me fixent courroucés derrière ses lunettes... Il se fâche, car je parle à mon amie... vieux fou!

Les jasminées nous embaument en passant. Toute sorte de jasmins groupés en bosquet. C'est parmi ces fleurs médicinales, un coin parfumé, quelque chose comme une parenthèse de rêve au milieu de la science. En traversant l'allée médiane, bordée de jeunes marronniers, nous tombons sur les ombellifères. Le vent secoue légèrement leurs ombelles en fleurs. Ça sent frais et bon, ça donne aux yeux l'illusion de champs, de talus humides parsemés de fenouils...

Mais laissant de côté les ombellifères, Rouff s'est tourné vers les cactées.

Il appelle l'attention de Betsy sur un nopal du Mexique.

— C'est l'*Opuntia coccinellifera*. Sur ces raquettes presque dépourvues d'aiguillons, la cochenille...<sup>®</sup>

Je n'entends plus rien... Un cri vient de retentir dans le jardin :

— Aux examens!

Les bandes dispersées se ralliaient à ce cri; on le répétait dans tous les coins du jardin :

— Aux examens!

Content d'échapper aux yeux sombres de Rouff, je suis un groupe de camarades qui m'entraîne vers la porte. On venait de voir le professeur B\*\*\* sortir de sa maison-laboratoire, au centre du jardin.

Le professeur, ayant à présider un jury, sa sortie avertissait les carabins que l'examen allait commencer. Tout le monde sortit; Rouff et Betsy quittent le nopal et marchent derrière nous. Comme je passe près des crucifères, je rencontre Gomez et Khoroschine. Eux aussi, ils vont passer ce même jour leur examen. Ils font une dernière *razzia* des roses, les fourrent dans leurs poches, et en route!... Ça donne de la chance aux examens, paraît-il, d'y aller les poches pleines de fleurs... Dam! on se sent fort quand on porte sur soi sa botanique...

### III

Les salles d'examen regorgent de monde. Les membres du jury ne sont pas encore arrivés. En les attendant, les carabins causent et fument; quelques-uns, des blagueurs, franchissent la rampe qui sépare le banc des candidats de ceux des curieux; ils s'installent dans les fauteuils du jury, simulent d'interroger des candidats imaginaires... Apposés aux murs, les bustes des vieux médecins plongent dans le vide le regard atone de leurs prunelles de plâtre. Tout autour les drogues chimiques, botaniques et autres dorment dans les armoires vitrées. La foule augmente à chaque instant. C'est de la salle n° 1 à la salle n° 4, et le long de l'étroit couloir qui les relie, un grand brouhaha, de continuelles allées et venues. Par instants, l'organe nasillard de l'appariteur domine le bruit. Il crie en chantant : « Messieurs les candidats pour signer! »

Vêtus de leurs plus beaux habits noirs, les candidats des deux sexes s'avancent vers la longue table recouverte de drap, et signent en tête de leurs dossiers. De tous côtés, des paroles aimables pleuvent sur eux. — « Bonne chance, Topinard! — Eh! toi, Chopin... tu passe avec Plancard? Prends garde à la colle! » — Les signatures données, ils se mêlent aux curieux. Il y en a de gais, qui ont pris un petit verre de kirsch pour « se donner du cœur »; ils rigolent. D'autres, saisis par « la frousse », sont pâles, nerveux; le nez aux carreaux des armoires, ils examinent les drogues... Dans la salle n° 2, je vois Betsy. Elle passe également en revue les drogues des armoires. Toujours à côté d'elle, Rouff lui inspire sur chaque drogue des réponses à faire.

Soudain le bruit cesse, les cigarettes tombent des mains et jonchent le plancher. Voici les examinateurs de la salle n° 2 qui font leur entrée. Ils sont imposants à voir avec leurs barrettes de soie, leurs larges robes à garnitures écarlates.

Assis face à face, examinateurs et candidats se regardent dans les yeux, tandis que sur la table qui les sépare, l'appariteur pose les plantes fraîches et les bocaux en verre remplis de drogues. De l'autre côté de la rampe, les carabins spectateurs s'assoient sur les bancs, grimpent dessus, massés pêle-mêle, dans un étagement de têtes, couvertes ou nues — à volonté.

— Voyons, monsieur, dites-moi ce que c'est qu'un arthropode?

— Monsieur, parlez-moi des eaux minérales.

— Voulez-vous me dire ce que vous savez de l'analyse spectrale?

Ce sont les premiers coups de feu. Bientôt la lutte s'engage dans toutes les salles. D'un côté, des messieurs qui ont mis vingt années pour étudier une seule science; de l'autre, des garçons qui ont mis un an pour en étudier quatre ou cinq. Aussi, les candidats prennent-ils instinctivement des airs de sacrifiés. Peu à peu leurs oreilles s'échauffent au rouge. Aiguillonnés de questions, ils

marmottent des réponses timides. Parfois, ne trouvant plus de réponse, ils se taisent, hébétés. Alors ils s'affaissent, se courbent en des positions lamentables : vus de dos, ils semblent des tortues dont la tête vient de rentrer sous la carapace.

Quant aux examinateurs, ils offrent des physionomies marquées qui permettent aux carabins de les classer. Il y a *les raides* : ils vous refusent sans pitié, rien que pour un lapsus. On leur attribue des penchants pervers, un certain plaisir diabolique à coller tout ce qu'ils peuvent. Ils sont la terreur de l'École. On les conspué toute l'année, ce qui ne sert qu'à les aigrir davantage. — *Les gentils* : ils pèchent d'indulgence, ceux-ci. Ils vous mettent dans la bonne voie, sans que vous en ayez besoin, ils vous inspirent la moitié des réponses; à vous de les compléter si vous n'êtes pas une huître. Ils ont pour vos bêtises des sourires d'immense tolérance, semblent vous dire : « Allez, allez : quand j'étais carabin j'en disais de plus fortes ». — *Les moqueurs* : ils font de l'es-

prit aux dépens du candidat, cherchent dans ses réponses des côtés comiques, et trouvent en somme que l'ignorance scolaire est bonne à quelque chose, puisqu'elle les fait tordre. — *Les irascibles* : ils s'emportent pour des vétilles. En voilà un hors de lui : il frappe des deux poings sur la table, agite en l'air ses manches bouffantes, on dirait un prêtre indigné criant à la profanation... tout cela parce qu'un candidat a pris un fragment de galène pour de l'antimoine. — *Les poseurs* : ils font des ravages; préoccupés sans cesse des effets à produire, ils se plaisent à embarrasser l'étudiant par des questions puérilement compliquées, s'empressent de le prendre en défaut sur des mots, à propos de détails qu'on oublie facilement. Ce n'est pas par méchanceté; ils visent la galerie, veulent simplement faire voir qu'ils s'y connaissent.

## IV

Je vais d'une salle à l'autre, je fends les masses de carabins entassés près des rampes. Les questions et les réponses s'entre-croisent au milieu d'un bourdonnement de ruche. En appliquant l'oreille on parvient à saisir quelque chose : ce sont des bouts de phrase. Chaque examinateur a ses phrases à lui, les siennes, caractéristiques.

*Un raide* : — L'acide arsénique est peu volatil ; il faut savoir ça, monsieur !

*Un gentil* : — Choisissez une substance qui vous plaise et parlez-m'en.

*Un moqueur* : — Comment ! vous ne reconnaissez pas à son odeur l'essence de copahu?... Allons, monsieur, je crois que votre nez n'a pas de mémoire !

*Un poseur* : — Rien qu'une métamorphose, les coléoptères ! Malheureux jeune homme !... Les coléoptères sont holométaboliens... Apprenez cela.

## V

Dans la salle 2, assis au bout du banc des candidats, Philippe attend son tour. Mais voilà Betsy qui quitte le bout opposé du banc. Elle passe par derrière les examinateurs et va s'asseoir près de Philippe. Je souris de les voir ainsi accouplés par le hasard. Les drôles de souvenirs qui me viennent à l'esprit ! Pourrait-on supposer en les voyant ainsi sérieusement assis côte à côte?... Au diable les mauvaises pensées ! Attention ! On commence à interroger Philippe. Après tout, il ne s'en tire pas mal... Pour ce qu'il sait ! Il ne connaît des questions que la surface. Mais il connaît des trucs. Il répond d'abord avec hésitation, puis avec aplomb, prononce emphatiquement les noms botaniques ; il dit *oerea* la bouche grande ouverte. On lui présente des plantes fraîches... il affecte un petit air embarrassé... Ensuite il

se met à les reconnaître et à les nommer. Il s'arrête au *renunculus acris* (bouton d'or), il le sent, le contemple, mordille le pédoncule, un pétale... C'est son droit. Puis il en parle longuement, fait le tour des renonculacées... Le malin! Il se donne du temps et il brille!

Après lui c'est Betsy qui est interrogée. Elle s'accoude, joint sur la table ses mains inquiètes de femme nerveuse... — Allons, mademoiselle, un peu de zoologie, s'il vous plaît... Diverses classes de vertébrés... Mammifères... Voilà une vache... La voyez-vous couchée dans un coin paisible du pré. Observez comment elle porte tour à tour, à gauche et à droite, ses mâchoires... Que fait-elle? — Elle rumine... — Très bien! Comment se fait la rumination?... Panse, bonnet, feuillet... cela va tout seul... Comme on arrive aux poissons, l'examineur veut savoir comment ils respirent. — Ah! vous le savez bien, Betsy... faut pas hésiter... Souvenez-vous de ce matin d'hiver où nous travaillions dans ma chambre. Tout à coup

un cri monta de la rue : « Hareng qui glace, qui glace, hareng nouveau! » A ce cri nous échangeâmes un regard éloquent et nous nous comprîmes « Qu'il serait bon d'étudier sur nature le *clapea harengus*. Je criai à la concierge d'en acheter deux; peu après nous les écorchâmes... Leurs bronchies mises à nu, nous admirâmes ces petits arceaux à lamelles rouges qui jouent dans l'eau le rôle de poumons... Pourtant Betsy s'embrouille : elle ne parvient pas à expliquer nettement la respiration aquatique, ce qui permet à l'examineur — un moqueur — de lui dire qu'elle a tort d'asphyxier les poissons.

En botanique, pas de chance. De plus en plus nerveuse, l'étudiante « s'emballe » à chaque question. On lui présente le *sénévé* et elle ne le connaît pas. Inutilement Rouff, dissimulé au milieu de la foule, allonge le cou pour lui souffler : *synapis nigra*, ça donne la moutarde noire! Betsy n'entend rien. C'est l'examineur qui le lui dit, puis l'engage à lui parler en général des crucifères. Alors Betsy perd tout à fait la tête,

dit des bêtises, finit par donner aux crucifères des réceptacles concaves...

— Ah ça! qu'est-ce que vous dites là? s'écrie l'examineur levant les bras au plafond... Vous venez d'éventrer une famille! Réceptables concaves, les crucifères!... Bien! mademoiselle, je vous remercie.

C'est fini. Les oreilles en feu Betsy se lève. Un seul candidat, Khoroschine, reste sur le banc. En face de lui, l'examineur de physique est en train de lui chercher chicane à propos des lentilles. Plume en main, le Russe trace sur un papier la marche des rayons à travers deux lentilles combinées, le grossissement progressif de l'image... Tout à coup l'examineur l'arrête; il veut des mots :

— Comment appelez-vous ces deux lentilles combinées?

Koroschine se tait, lâche le crayon, dégoûté. L'imprudent! il connaît son optique, mais il abhorre les mots. Or, l'examineur — un poseur — tient absolument pour les

mots, les grands mots qui sonnent bien; il répète sa question:

— Comment appelez-vous ces deux lentilles?

Et comme Khoroschine se renferme dans son silence, l'examineur finit dans un geste superbe:

— C'est le système de Wolaston, monsieur!...

## VI

On quitte la salle, tandis que les examineurs restent à délibérer à huis-clos. Dans la cour, près de la porte à droite, des groupes se forment, ils viennent à la *criée*. Parmi eux, les candidats attendent leur sentence. Il en est qui sourient dans la conscience qu'ils ont eu « la chance » pour eux. D'autres pâles, la figure allongée, tremblent de peur. Tous s'approchent de la porte, unis par l'anxiété commune de l'attente. D'épais flocons de fumée, s'élevant

sur les groupes, indiquent de loin la présence de Khoroschine et de sa pipe. Cantarel et Berlingues sont là mêlés aux curieux. Ils sont venus, me disent-ils, pour voir « coller Philippe. »

— Ce fainéant de Gomez!... il a du toupet de s'être présenté; il n'a pas étudié.

— Quant à Khoroschine... ah! il peut être tranquille, celui-là; ce qu'il a étudié et ce qu'il est fort!

Voilà les examinateurs qui vont laisser au vestiaire leurs robes et leurs barettes; puis, habillés et coiffés en civils, ils fendent la foule. Une minute après, l'appariteur lit à haute voix, sur les dossiers rouges, les noms des candidats et les décisions du jury :

PREMIER DOCTORAT

*Examens du 3 juillet 1881.*

- M. Gourde, satisfait.
- M. Gomez, bien.
- M. Piquet, passable.
- M. Khoroschine, ajourné.
- M<sup>lle</sup> Betsy G<sup>\*\*\*</sup>, ajournée.

Les groupes remuent. Par-ci, par-là, des exclamations éclatent. Cantarel, les bras en l'air, n'a qu'un cri :

— Gomez bien et Khoroschine collé! Flûte!

Collée aussi Betsy!... On s'en étonne... Elle a bien travaillé, cette petite. Mais personne ne la plaint. Tant mieux si on colle les femmes; de quoi se mêlent-elles?... Ça leur apprendra. Rouff est le seul à s'émouvoir de l'échec de Betsy; ma pauvre amie reste là, regardant toujours la porte, comme hypnotisée. Rouff la tire doucement par le bras... Il y a tant de douleur muette sur le visage de la jeune femme que, saisis de pitié sympathique, moi et plusieurs camarades nous nous approchons d'elle, lui formant une sorte de cortège de deuil jusqu'à la porte de l'École.

— Moi, je dis qu'il faut savoir s'y prendre. ®

C'est Philippe, le triomphant Philippe, qui me parle ainsi. Il me conte à l'oreille qu'il s'est fait montrer les plantes fraîches

et les boccas de drogues avant l'examen. C'est là la *chauffe* de la dernière heure. Cinq francs au garçon, voilà le coup!

Sous le péristyle, Khoroschine cause au milieu d'un groupe. Quelqu'un lui dit :

— C'est pour des mots qu'on vous a collé; vous savez les choses, mais les mots...

— Moi, répond le Russe, je connais les choses et les mots, mais je ne veux pas les dire... ça m'embête... Tenez, les mots, ce n'est que ça...

Il aspire fortement sa pipe, jette en l'air une bouffée de fumée. Tous rient. Betsy rit aussi, un peu gagnée par l'insouciance du Russe, elle rit d'un rire nerveux où palpitent des sanglots étouffés. Puis, redevenue courageuse.

— Ça ne fait rien; je me représenterai en novembre.

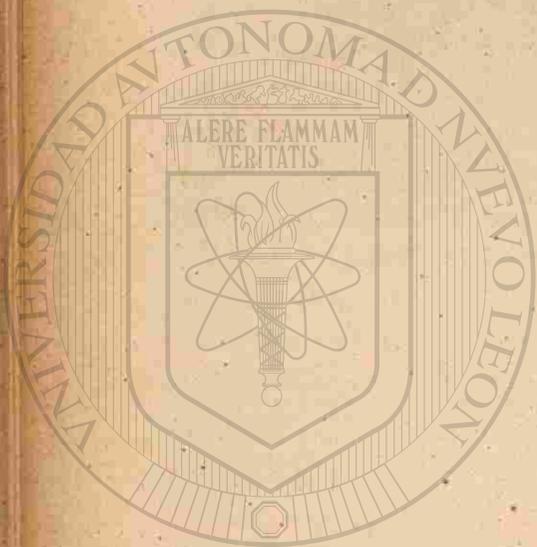
Elle dit ces mots en se tournant vers moi. Un instant nous nous regardons fixement. Je me plais à retrouver dans ses yeux les rayons si doux de notre vieille amitié. Mais les lunettes bleues de Rouff surgissent

bientôt entre mes yeux et ses yeux. Le petit docteur est là à attendre Betsy. Il lui dit :

— Je m'en vais, mademoiselle; venez-vous ?

— Mais oui! s'écrie-t-elle; et elle s'en va avec lui.

Bien morte, notre amitié! Et c'est Rouff, paraît-il, qui en est le croque-mort.



XVII

LES VACANCES

I

C'est les vacances. Un vent furieux souffle sur le Quartier, enlève aux petits restaurants leurs mangeurs à vingt sous, au Vachette « ses piliers », aux femmes de brasserie leurs « types » chéris. Dans ces chants d'étudiants en goguette, qui rompent à minuit le silence des rues, les dormeurs éveillés surprennent des refrains d'adieu. On ne voit par les rues, aux terrasses des cafés, sous les bosquets du Luxembourg, que

des Pénélopes qui pleurent leur Ulysse. Pauvres enfants! peut-on leur reprocher de se faire entretenir par cette noble classe d'hommes mûrs, qui surgit l'été au quartier, connue sous le nom de « consolateurs de maîtresses vacantes?... »

A Bullier, les cocodettes qui ont juré fidélité aux étudiants font de l'œil aux calicots... Que veux-tu, ma chère? c'est la morte-saison...

La morte-saison! c'est le mot des boutiquiers, des coiffeurs, des tailleurs et des patronnes de pension, tout le long du boulev' Mich'. Stationnée près du trottoir, la « Pauline » des courses est devenue « Pauline » de la gare.

Effrontément, le postillon embauche la jeunesse.

— Les voyageurs pour la mer en voiture!

Heureux ceux qui s'en vont! Je suis du nombre. Ayant eu de la chance à l'examen, j'ai le droit de partir. Ce n'est que les « collés » qui restent à Paris. Malheureux!

je pense à eux pendant que le train file à toute vapeur sur la ligne d'Orléans. Leurs noms, des noms de « collés » me viennent : Khoroschine, Chapard, Collin, Latour, Miké. Qu'ils vont s'embêter! Et, tout en les plaignant, je ne puis réprimer un mouvement de joie, — un peu de cette joie béatifique que certains théologiens attribuent aux saints du paradis lorsqu'ils voient les condamnés s'en aller à l'enfer... Diable! que je l'ai échappé belle! Un peu plus, et je restais là, en plein Paris caniculaire, à préparer un nouvel examen pour novembre!... Tout à coup je m'attriste en songeant à une « collée », Betsy... Elle flotte un instant devant mes yeux, penchée sur ses livres. Je me la représente telle que je l'ai vue ces derniers jours, toujours sous la surveillance de Rouff... Le drôle d'homme, et l'étrange influence qu'en peu de temps il est arrivé à exercer sur mon amie. N'est-ce pas singulier, ce qui s'est passé la veille de mon départ! J'étais dans ma chambre, tout au travail de préparer ma malle, quand voilà

Betsy qui entre. Elle dit qu'elle vient m'aider, et elle m'aide, en effet, à ranger mon bagage. Mais elle pense à autre chose, je le vois bien. Oui!... une confidence quelconque est sur ses lèvres. Tout à coup une voix monte de la cour :

— Betsy! mademoiselle Betsy!

Elle tressaille, étouffe un cri, que l'on dirait de frayeur. C'est la voix de Rouff qui l'appelle. De la fenêtre ouverte nous le voyons, lui faisant des signes impérieux de descendre...

Alors Betsy obéit, se sauve en courant. A peine si elle s'est arrêtée un instant pour me lancer ce mot :

— Je vous écrirai!

— Mais que veut-elle me dire, pensai-je...

Sans doute, une de ses éternelles bêtises d'amour... Ah! non; j'en ai assez!... Assez de ces histoires de Paris!... Je veux bien me reposer, oublier Paris pendant les vacances. Heureusement elle ignore mon adresse là-bas. Il faudra qu'elle apporte ses lettres à ma concierge. C'est pourquoi, avant

de partir, je lui ai donné cet ordre absolu :

— Retenez tout ce qui viendra pour moi. Ne m'envoyez rien.

Ainsi... adieu, Betsy! Elle a beau se lever dans mon imagination pendant que le train m'emporte. Vite, son image s'évanouit dans le ciel, confondue avec quelque chose de long et de vert. Ce sont des peupliers... les peupliers de la Touraine que je vois sans cesse défiler devant la portière.

En route pour la mer!

## II

Trois mois dans mon Midi, dans ce milieu baroque des Basses-Pyrénées, tout à la fois français, espagnol et basque. De Bayonne à Anglet, d'Anglet à Biarritz, de Biarritz à Saint-Jean-de-Luz, à Hendaye, à Saint-Sébastien... une série de courses échevelées par tous les moyens de transport... à pied, à cheval, en calèche, en wagon, même à âne!...

Parfois, je dédaigne la terre, m'en vais le long de la côte, dans une barque de pêcheurs... Partout un bruit de fête me poursuit, le tintement allègre des grelots, des castagnettes et des tambours de basque. Grisé d'air et de lumière, je fais des choses dont je me croyais incapable. A Biarritz, je perds un louis au baccara; à Saint-Sébastien, j'assiste à une course de taureaux.

Des liaisons frivoles, quelques amourettes de vacances traversent cette vie errante... Une manola avec laquelle j'ai choqué mon verre de « manzanilla », puis une baigneuse de Saint-Jean-de-Luz qui a accepté mon aide pour faire « la planche »... Les braves filles!... Je ne leur en veux pas... Elles m'ont ouvert l'esprit, m'ont mis au corps un peu de la chaleur du Midi. — C'est en sortant de la torpeur particulière à un carabin hébété par la science, que j'ai pris plaisir à évoquer devant mes yeux l'image presque effacée de Betsy. Qu'elle m'apparaît supérieure quand je la compare à ces demoiselles qui montrent leurs mollets sur la plage!...

Son amitié; son amour, notre éloignement grâce à l'apparition entre nous de Rouff, cet homme indéchiffrable... Tout danse dans ma mémoire comme des lambeaux de rêve... Et des « pourquoi? » et des « comment?... » Pourquoi ne l'ai-je pas aimée? Comment n'ai-je pas gardé ce trésor qui tombait dans mes bras? Un trésor, en effet, qu'une femme ayant dans le corps une corde passionnelle si vibrante... Mon Dieu! que les livres abrutissent!

L'automne arrive, les écoles vont ouvrir, il faut rentrer à Paris. Je fais ma malle, je mets dedans un tas de choses de femme achetées çà et là en France et en Espagne. Ce sont un fichu de soie, un peigne d'écaille à énorme diadème, une paire de boucles d'oreilles, un éventail aux couleurs criardes... Tout cela, c'est pour elle.

Un sentiment que je n'ose pas d'abord m'avouer, m'a poussé à faire ces emplettes à son intention. « Je vais faire une cour en règle à Betsy... » Pendant le trajet de la frontière à Paris, cette idée ne fait que

grandir, elle finit par se traduire sous cette forme légèrement cynique : « Ça me fera une gentille maîtresse. » . . . . .

*Ici le manuscrit qui contient les notes du carabin s'embrouille de plus en plus... L'écriture devenue informe, irrégulière, peint les sursauts d'une main fiévreuse.*

*Le style haché, illogique, fait des cabrioles fort décadentes.... On sent que le « carabin » — sous le coup d'impressions terribles — a perdu un peu la tête. Ce qui force le « préfacier » à redresser les notes, à suppléer à certaines absences, et à prendre pour son compte la fin du récit..*

### III

De la gare d'Orléans, où il a débarqué, un fiacre le transporte chez lui. En prenant sa clef chez la concierge :

— Y a-t-il quelque chose pour moi?

— Oui, monsieur Robert... voici un tas de lettres, de journaux...

Fidèle à la consigne, elle ne les lui a pas envoyés, malgré que plusieurs lettres portent la mention : « faire suivre ».

« Je les lirai après », se dit le carabin pressé d'aller voir son amie. Il ouvre sa malle, en sort l'éventail, le fichu, le peigne, les pendants d'oreilles... Ah! comme il va la surprendre!... et comme elle en sera embellie!...

Il enveloppe les objets, et son paquet sous le bras, il se dirige chez elle. Il est trois heures après midi, elle doit y être à étudier. Les examens de novembre sont si près.

. . . . .

Comme il frappe à sa porte, une voix crie de l'intérieur : « Qui est là? »

— Une voix d'homme! se dit Robert. Un homme chez Betsy... Impossible! C'est qu'elle est enrhumée...

La porte s'ouvre... Quoi! Rouff... là!... Ni plus ni moins. Mais Rouff sans lunettes.

bleues, Rouffrasé, peigné, rajeuni... Carabin et docteur libre se toisent un instant, embarrassés tous les deux.

— M<sup>lle</sup> Betsy est là?

— Mais oui, jeune homme... Elle est à préparer son examen qui aura lieu après-demain.

— Comme le carabin entre, Betsy s'élance vers lui, toute pâle, sous le coup d'une violente émotion. Il la voit et il recule... Est-il Dieu possible! Est-ce Betsy, cette femme dont la maternité prochaine s'annonce d'une façon si visible?...

— Inutile, mademoiselle, de vous rapprocher du jeune homme comme pour l'étreindre dans vos bras!... Il recule... il recule... C'est mieux pour vous d'aller vous asseoir là-bas, confuse, sur cette chaise derrière la table... Ainsi, au moins, vous lui cachez votre grossesse qui semble lui faire horreur... Quelle scène! A-t-il l'air embêté... hein! Il a comme elle quelque chose qui l'embarrasse... il a aussi son paquet... Le diable soit du paquet et des cadeaux. S'il

pouvait les manger il les mangerait... Il ne vous les donnera pas, Betsy! ces fanfreluches du Midi, qui vous étaient destinées. A peine entré, le carabin ne pense qu'à décamper. Il s'en va étourdi après avoir ébauché des salutations gauches, balbutié quelques banals souhaits de chance pour l'examen.

C'est pour rien que Betsy s'élance de nouveau vers lui, éperdue comme si elle voulait l'appeler, courir derrière lui par l'escalier.

— Que faites-vous, mademoiselle? Laissez-le s'en aller... il reviendra...

C'est Rouff qui parle. Il est là, près d'elle sur le palier, la retenant par le bras.

Maintenant le carabin descend l'escalier; il roule dans son esprit je ne sais quels problèmes sur la génération : « A qui donc le gosse?... A Rouff?... Impossible!... Jamais!... trop vieux, trop laid... A Philippe?... pour sûr!... quoiqu'il dise qu'il n'a rien fait.

Au bas de l'escalier, il rencontre M<sup>me</sup> Du-  
bois, la vieille concierge...<sup>®</sup>

— Donc, monsieur Robert, vous v'là donc revenu. Ej'vous vois gros! ej'vous vois bien

portant!... Vous êtes-vous bien amusé, là-bas?

Alors, en présence de cette vieille qui lui barre le passage tout en jouant de la langue, le carabin défait son paquet...

— Oui, M<sup>me</sup> Dubois, beaucoup amusé...

Et tenez, je me suis rappelé de vous...

Il remet à la portière l'éventail et les boucles, lui passe au cou le fichu miroitant, lui enfonce dans le chignon le grand peigne espagnol.

Bien avant que M<sup>me</sup> Dubois ait pu revenir de sa surprise, le carabin a disparu. Il s'en va très sérieux — le jeune détraqué!

## IV

Rentré chez lui, il commence à ouvrir sa correspondance, lors que Philippe Gomez arrive...

— Holà, oh! Robert! Te voilà, mon bon! La concierge m'a dit que tu viens d'arri-

ver... Moi, je suis ici depuis trois jours... As-tu bien boulotté ton existence, là-bas? Moi!.. je me la suis coulée bonne dans ma Toulouse...

Mais Philippe s'arrête. Son camarade semble avoir envie de parler d'autre chose que de voyage.

— Philippe! que vas-tu faire maintenant pour cette pauvre fille? Sais-tu ton devoir?

— Quelle fille?

— Dis... Philippe?... sais-tu ton devoir?

— Mais quel devoir et quelle fille?

— Ton devoir, c'est de l'épouser.

— Épouser... qui?... Tu reviens toqué des vacances, mon bon.

— Comment! tu dois bien savoir, malheureux! Betsy est enceinte... Tu vas être père...

— Moi, père?... Tu blagues... Betsy, enceinte? Pas de moi... Cette fois-là... je te l'ai dit... J'ai essayé, mais je n'ai pas eu le temps... Rien de fait.

— Philippe! Tu as fait si bien qu'elle est convexe!

La discussion se suit très vive... Philippe se défend de la paternité comme un avocat... N'est-ce pas étonnant? Qui donc l'accuse de la grossesse de cette fille? Robert son ami, Robert son amant! Est-ce que c'est lui, Philippe, qui a été tant cherché, choyé, dorloté par cette femme? Est-ce que c'est lui après lequel elle est venue demander tous les jours pendant les vacances? — Tiens, demande un peu à la concierge, mon cher Robert. L'a-t-elle assez importunée en te demandant! l'a-t-elle assez chargée de t'envoyer des lettres! Elle les gardait là, ces lettres... pour t'obéir.

A ces mots, Robert se tourne vers sa correspondance entassée sur la table.

— Tiens, c'est vrai... plusieurs lettres de Betsy... Voyons, si tu veux, lis avec moi.

Alors les deux carabins se penchent sur la première lettre ouverte. Leurs yeux s'ar-

rêtèrent bientôt sur cette phrase brûlante : « Robert, mon bien-aimé, il faut que je vous le dise, je suis enceinte... et ma joie est de vous devoir d'être mère... »

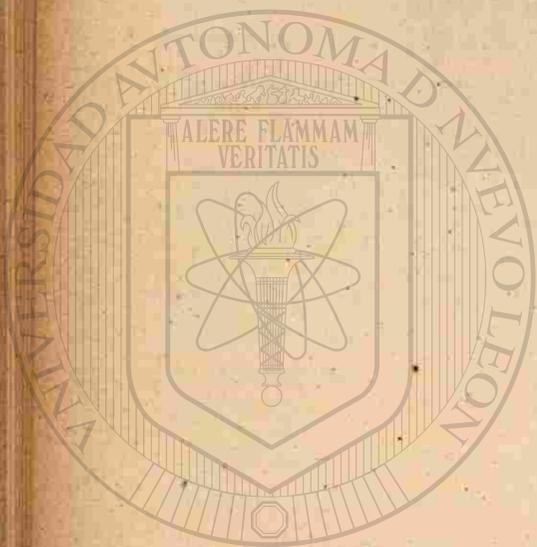
— Ah! oh! vois-tu, saint Nitouche! crie Philippe en posant sa main sur la tête abasourdie de son ami.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

V

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



XVIII

A QUI L'ENFANT ?

I

A six heures du soir, Robert est encore dans sa chambre quand Philippe y entre de nouveau. Il vient de la rue, s'approche du carabin avec des airs de mystère.

— Robert! voilà Betsy qui te demande en bas, à la loge... Il paraît qu'elle te prie de descendre...

— Veux-tu te taire, Philippe!... Je ne

veux plus même entendre parler de cette demoiselle...

— Comment, mon bon! tu ne sais pas ton devoir?... Ton devoir, c'est d'aller l'embrasser... plus tard, de l'épouser...

— Assez!... Laisse-moi tranquille!...

Un coup de sonnette interrompt le dialogue des carabins... C'est la concierge qui entre... elle vient confirmer à Robert les paroles de Philippe...

— Monsieur, M<sup>lle</sup> Betsy vous prie de descendre à l'instant... Je lui ai dit de monter... elle ne veut pas... elle est très pressée...

— Allons, voici ton chapeau, ton pardessus, ta canne, dit Philippe à son ami, faisant sournoisement l'officieux.

Le carabin prend ces objets, mais de quel air bouleversé! Et Philippe de lui souffler encore:

— Vas, mon bon, vas embrasser la mère de ton enfant!

## II

Qu'ils marchent vite par la rue d'Assas, le carabin et l'étudiante!... En tournant à droite dans la rue de Fleurus, le carabin s'arrête essoufflé.

— Mais, mademoiselle... pourquoi courir? on dirait qu'on nous poursuit!

— Vite! vite! riposte Betsy; j'ai peur qu'il ne vienne m'empêcher de vous parler.

— Qui? il?...

— Lui... Rouff...

Ce n'est qu'en entrant dans le jardin du Luxembourg qu'ils ralentissent le pas, en se perdant dans une allée déserte.

— Écoutez, Betsy, s'écrie enfin le carabin; tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, tout ce que vous m'avez écrit dans ces lettres que je n'ai vu qu'aujourd'hui... c'est tellement extraordinaire!... D'abord, pourquoi cette course folle... sous

prétexte de la persécution d'un homme qui ne nous poursuit pas?... Rouff... ce pauvre vieux... Vous le recevez chez vous, il vous prépare aux examens, et vous en avez peur?

— Peur, non... Ce n'est pas peur que j'ai de lui... il me déplaît... Cependant il m'a éblouie... subjuguée par sa science, ses idées... Malade d'amour... de vous aimer... Je suis allée à lui; j'ai tout accepté de lui... pour me guérir... Ah! mais, pourquoi, tout en doublant ma vie de votre vie, a-t-il tenu, tient-il toujours à m'éloigner de vous?... Si j'étais montée chez vous, je suis sûre qu'il serait venu m'y trouver, m'empêcher de vous parler!... C'est pour cela que j'ai voulu vous causer dans le jardin... Ici, il ne viendra pas, Rouff...

Ce langage saccadé ne laisse au carabin aucun doute sur l'état de trouble mental où se trouve son amie. Mais quant à s'étonner, à s'effrayer, lui qui a vu de près, dans les hôpitaux, tant de névrosées, d'hystériques... Ah! non, par exemple!... il connaît d'ailleurs sa Betsy... pas plus détraquée que

lui-même! Le voilà, le docteur en herbe, en train de diagnostiquer son sujet; déjà il constate la pâleur mate de son visage, son agitation nerveuse...

Après avoir erré un instant par les petites allées sinueuses des « quinconces, » elle s'arrête tout à coup, invite le carabin à aller vers les terrasses. L'ombre de la nuit commence à tomber, le monde en sera parti. Elle a saisi Robert par le bras, et, tout en divaguant, elle se livre à des tirades sentimentales... Ah! qu'elle est heureuse d'être là avec son ami! Il y a tant de jours — depuis le commencement de sa grossesse — qu'elle n'est venue au jardin!... C'est là qu'elle voudrait vivre, accoucher, mourir... Déjà, sous le vent froid de l'automne, les feuilles des marronniers s'abattent en voltigeant, forment sur les allées un tapis jaune, si triste... Mais qu'elle adore toujours son vieux jardin fané! N'est-ce pas là que son sein a palpité d'amour près de lui en voyant jouer les petits enfants?... N'est-ce pas sur cette terrasse que...

Ils sont sur la terrasse d'Assas, à quelques pas de ce banc près duquel la statue de Marguerite de Valois s'élève toute pensive...

Betsy entraîne le carabin, il s'assoit avec elle sur le banc... Là, sous le souvenir du premier baiser de son ami, elle s'attendrit aux larmes, sa voix se perd dans un flot débordant de rires, de sanglots, de soupirs...

— Enfin!... quelle joie d'être mère... Robert, mon chéri; il est ici, notre enfant...

De ses deux mains elle écarte les pans de son manteau flottant, et — sublime impudeur — elle montre au carabin son ventre arrondi.

### III

S'en étonner, lui! Pas le moins du monde. A quoi donc servirait aux carabins de Paris de porter pour devise: « Ne s'épater de rien? » Il pense seulement à profiter de

cette minute d'hallucination pour la faire parler... Il y a là un mystère qu'il commence à dévoiler; il l'interroge:

— Dites-moi... Comment savez-vous que c'est à moi, votre enfant?

— Pouvais-je l'ignorer? Aurais-je consenti autrement à me soumettre à ces expériences?... Je savais que j'allais servir à la science... mais encore je savais que cela venait de vous...

— Comment se faisaient-elles, ces expériences?

— Rien... Je n'en sais rien... L'instrument était là... Il allait passer dans ma vie une partie de la vôtre... Cela me suffisait... Il m'endormait au chloroforme dans un sommeil profond... C'était doux... J'ai pris dès lors un plaisir intense au sommeil anesthésique...

A cette réponse, le carabin crut avoir devant les yeux la vision de l'affreuse réalité... Ah! cette crapule de Rouff!... Il avait enfin pensé que lui, Robert, ne se prêterait que difficilement à ses sombres expériences... Et

il avait cherché ailleurs un sujet docile... un homme quelconque, ou... qui sait?... Il s'explique maintenant la conduite de Rouff pour l'éloigner de Betsy, les empêcher de s'entendre...

L'ombre descendait épaisse sur le jardin... Un vent glacé s'éleva, balayant les feuilles mortes...

— Il fait froid! s'écria l'étudiante, se serrant dans son manteau. Ses dents claquèrent, mais elle restait là, l'air heureux, divaguant toujours...

Alors, auprès de cette femme dont la raison semblait vaciller comme une flamme prête à s'éteindre, le carabin eut une idée subite qu'il ne s'arrêta pas à discuter :

— Il faut la sauver de la folie... Je vais lui dire la vérité.

Pas dur de mémoire, le carabin... Il se rappelait trop bien ses auteurs aliénistes pour douter que la lumière d'une triste vérité jetée brusquement à l'esprit peut ramener à la raison.

— Écoutez bien, Betsy, ce que je vais

vous dire. C'est la vérité même que vous allez entendre... je vous le jure... Rouff vous a trompée... Ce n'est pas à moi qu'il a eu recours pour vous féconder. Vous portez l'enfant d'un autre homme...

## IV

Près de la porte du jardin qui donne sur la rue de Fleurus, deux gardes causaient.

— As-tu vu comment déguerpissait l'étudiante? On aurait dit qu'elle avait le feu dans ses jupes.

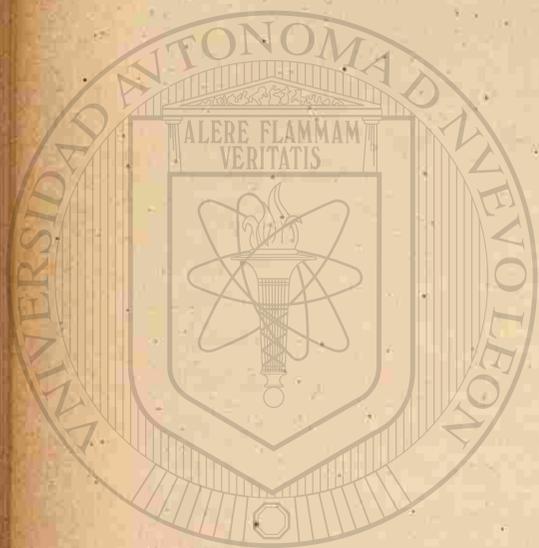
— Et quelle tête!

— Et le petit qui courait après... et ne pouvait pas l'attraper.

— Vrai! on en voit de drôles, dans le jardin!

Puis les deux gardes partent le long de la grille en sens inverse, en criant :

— On va fermecer!



XIX

RECOLLÉE!

---

I

« L'examen! l'examen! » Le cri du saint Michel de la Fontaine retentit de nouveau dans les cheminées du Quartier... C'est maintenant pour les examens de novembre, les examens des *collés*. Dans sa chambrette, l'étudiante entend ce cri clair comme un appel de clairon. Elle est dans son lit, se réveille, sortant tout à coup d'un rêve... Quel rêve!... Elle venait de passer son exa-

men de doctoresse... Sa mère et son beau-père étaient là pour assister à son triomphe. Quelle joie! sa mère pouvait enfin lâcher l'aiguille, vivre de son gain à elle, Betsy... Son beau-père ne la battait plus... Tapi dans un coin, il n'osait se lever devant elle; il la regardait ébloui, l'admirait... Tout à coup il se lève, vient à elle lentement... Mais quoi!... ce n'est plus son beau-père... c'est Robert... Il l'embrasse... tombe à genoux devant elle... Il étend vers elle ses bras amoureux... Puis il se met à tirer... à tirer de toutes ses forces... Voilà l'enfant qui sort... Oh! bonheur!... c'est son enfant... leur enfant... Elle le prend dans ses mains... le regarde extasiée... Soudain elle s'aperçoit qu'il a une tête de chat... une tête de chat! Est-il vrai... ma mère?... — Oui, dit sa mère... une tête de chat, mais il est joli!...

Du rêve, elle passe maintenant au cauchemar de la veille... Voilà la voix de saint Michel qui recommence :

— « Allons, Betsy, levez-vous!... Vous êtes consignée pour aujourd'hui... Vous feriez

bien d'élever vos idées sur le cahos qui règne dans votre crâne... »

Un souvenir clair traverse la pénombre de son esprit qui s'éveille... Cette lettre de sa mère, où elle vient de lui dire de retourner au pays si elle est encore « collée » à l'examen.

## II

Cette après-midi, les portes de l'École de médecine s'ouvrent toutes grandes pour laisser passer les bandes grouillantes. Ce sont messieurs les carabins et mesdames les « carabines » qui rentrent. Il règne dans la cour une grande animation. Près de la porte où l'on proclame le résultat de l'examen, des groupes nombreux se massent; d'autres se dirigent vers la salle des thèses.

Il y a là un examen chic, un candidat féminin qui passe sa thèse. De la porte on peut la voir, solitaire sur un fauteuil, près

du tapis vert; elle est drapée dans sa toge, porte la barette avec distinction.

En face d'elle le jury; le long des murs, sur les bancs, des spectateurs, plusieurs amis de la doctoresse, des dames et des messieurs très bien... D'autres arrivent à chaque moment; des bourgeois, des bourgeois venus là en voiture... Embarrassée de questions la doctoresse défend sa thèse par monosyllabes : « Oui; non, » puis se retranche derrière un sourire gracieux, plein d'intelligence.

Dans la cour, sous le péristyle, les carabins discutent entre eux la nouvelle doctoresse...

— Pas mal, cette M<sup>lle</sup> Friedley... Une tête brune, gentille... Ça m'irait!...

— Oui, mais elle n'est pas bien forte....

— Elle passera tout de même... et avec une belle note!

— Grâce aux recommandations! Elle en a!... Puis un bon parrain.

— Je te crois!... Trois bons parrains!... Il paraît que le D<sup>r</sup> \*\*\*...

Les voix s'abaissent dans des murmures méchants! Ces carabins ont de si belles langues à l'égard des doctoresse!

En même temps, un examen de première année a lieu dans une des salles d'en haut... Voilà encore Betsy sur le banc fatal... Pas d'amis, pas de monde chic qui vienne voir passer l'étudiante... C'est si peu de chose un examen de première! Il n'y a — parmi la foule de carabins à chapeaux froissés qui se pressent contre la rampe — que ce sinistre D<sup>r</sup> Rouff qui ait l'air de s'intéresser profondément à l'examen de Betsy... Qu'il paraît souffrir, se désespérer!... Il tourne des yeux de fou en entendant l'examineur lancer sur elle ses objurgations irritées :

— Mais, mademoiselle... vous n'y êtes pas... vous n'y êtes pas du tout! Je vous demande la série des hydrocarbures...

Betsy accablée, baisse la tête... Dans l'ombre où se débat sa raison, une idée passe rapide : c'est drôle... je ne sais plus les hydrocarbures... mais il ne sait pas... le savant!... que je suis à moitié folle.

— Assez! mademoiselle, vous devriez au moins avoir la pudeur de ne pas vous présenter à l'examen...

## III.

Lorsque l'appariteur a crié dans la cour :  
« M<sup>lle</sup> Betsy G<sup>\*\*\*</sup>, ajournée. »

L'étudiante fait de la tête un mouvement nerveux comme un condamné à mort. C'est tout... Elle reste là, sans bouger, indifférente aux carabins qui la regardent étonnés... Elle a beau être toute enveloppée dans son manteau flottant : sa grosseur s'accuse à n'en pas douter...

Mais bientôt l'attention générale se tourne vers l'examen de la doctoresse... Il vient de se terminer; un flot de monde élégant sort de la salle, débouche sur la cour ensoleillée faisant miroiter les redingotes fraîches et les magnifiques toilettes.

Voici l'appariteur qui proclame à haute

voix l'admission au doctorat de M<sup>lle</sup> Friedley, avec une note supérieure... Puis la nouvelle doctoresse apparaît souriante, les joues empourprées par l'émotion du triomphe, portant à la main un superbe bouquet...

— Bouquééet!! crient en masse les carabins, ennemis du doctorat des femmes...

Et les murmures de courir :

— C'est le D<sup>r</sup> \*\*\* qui lui a donné le bouquet.

— Pour sûr!

Et personne ne s'occupe plus de l'étudiante; elle se tient immobile contemplant la doctoresse, les messieurs très bien qui la complimentent chapeau en main, les bourgeois reluisantes de velours et de soie, qui l'embrassent... — Ce n'est pas pour elle ces honneurs, pas pour elle, — la petite recollée!

Dissimulé derrière une colonne, Rouff est seul à observer Betsy d'un regard fixe plein de pitié... Comme on commence à déserrer la cour, il s'approche de l'étudiante, lui dit doucement :

— Allons-nous-en, mademoiselle...

Alors brusquement elle se tourne vers lui comme si elle sortait d'un rêve, et de pâle qu'elle est, devient rouge; ses yeux s'enflamment d'un feu farouche.

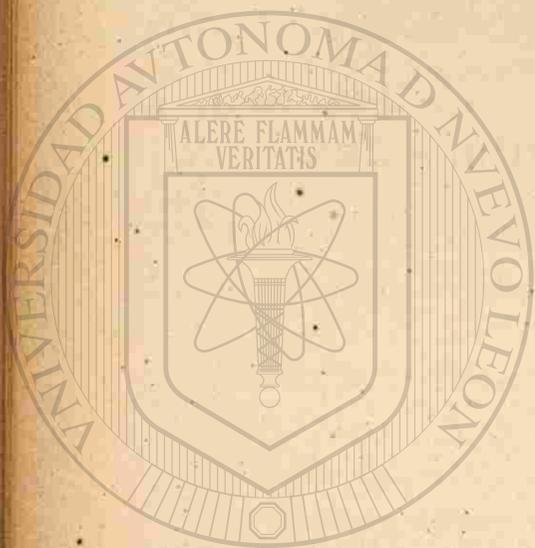
— Laissez-moi... mon Dieu! laissez-moi!... Vous me faites horreur!! — s'écrie Betsy, et elle sort de l'École, s'en va vite, comme si on la poursuivait.

IV

Où va-t-elle comme ça, la petite étudiante? Où va-t-elle ainsi, éperdue, dégingandée, les bras ballants, le cou tendu en avant, comme dans l'effort d'une pensée suprême?... Une idée fixe la travaille : « Elle va se tuer... c'est fini! »

Elle monte la rue Casimir Delavigne, longe à gauche les arcades de l'Odéon, puis arrivée devant la porte du jardin du Luxembourg, elle semble un instant hésiter... Pas-

sera-t-elle par le jardin... c'est la dernière fois... Mais non! A quoi bon?... les petits enfants ne sont pas pour elle! Elle ne fera que longer la grille par la rue Vaugirard, puis par la rue Bonaparte. Elle les voit de loin, à la dérobée, les enfants qui jouent dans les allées. Leurs cris gais la font tressaillir... Heureux ces enfants... Heureuses leurs mères! Elles les ont faits par l'amour! Le sien... Ah! non... Il faut le tuer, le malheureux, en se tuant...



XX

DOUBLE CAS.

---

I

— Monsieur Robert!... Mamz'elle... Ah! quel malheur! quel malheur!... Qui l'aurait dit? Elle!... si gentille!... M'abîmer une chambre!... De longtemps... personne ne voudra la louer!... Ah! malheur!.. Une si belle chambre!

— Mais quoi! M<sup>me</sup> Dubois... Qu'arrive-t-il?

— Ah! Pensez donc! Ej' lui montais son

lait... la porte était fermée... ej' frappai... ej' criai... rien!... Bon... pensai-je... la voilà dans un de ces lourds sommeils qui la prennent des fois... il faut la réveiller... Alors ej' m'en vais chez le serrurier qui ouvre la porte... et... Ah! malheur!... avec son réchaud... par terre... J'n'ai pas rien voulu toucher... Ah! malheur!... une si belle chambre!

— Mais dites-moi donc... Que s'est-il passé?

— Ah! malheur! C'est vrai qu'elle est mansardée... carrelée... mais elle est belle... Donc... ej' me dis... faut avertir le commissaire... Mais en passant... vous êtes si près!... ej' me dis, j'vais monter chez M. Robert... il est son ami... il étudie la médecine... peut-être il arrivera encore à temps pour lui donner quelque chose qui la ramène... puis j'm'en vais chez le D<sup>r</sup> Rouff... Ah! quel malheur, une si belle...!

A ce moment Philippe qui écoute du vestibule — se précipite dans la chambre de Robert, en s'écriant :

— Mais sacré!... voulez-vous dégouazer, une fois pour toutes.

— Eh ben! oui... Mam'zelle s'est tuée!...

## II

Quelques instants après, Robert et Philippe entrent ensemble dans la chambre de l'étudiante... Elle gît sur le carreau à côté du réchaud fumant, près de la table chargée de livres, de cahiers, d'instruments, et sur laquelle on voit très distincte une lettre ouverte. La chaise est renversée près de la jeune fille, on voit bien qu'elle l'a entraînée dans sa chute.

Il n'est pas difficile d'en déduire que Betsy a attendu la mort, assise à sa table de travail, lisant, peut-être, cette lettre ouverte. Les carabins voudraient l'emporter sur son lit... Mais non... bientôt le commissaire viendra, il faut que la suicidée reste telle qu'elle est tombée... Rien à y faire!... Les

carabins, agenouillés près du corps inanimé, ont en vain essayé d'y surprendre un reste de vie... Leurs regards éplorés passent maintenant du visage bleuâtre au ventre rebondi de l'étudiante... Ils lèvent la tête, se regardent l'un et l'autre dans les yeux...

— Je te jure que non... pas à moi, s'écrie Philippe... Cette fois-là, je n'ai voulu que rigoler... Je suis bon pour les femmes... mais pour les vierges... Jamais!... ça me glace...

— Mais moi non plus... reprend Robert; je te dis que c'est lui, Rouff... Il l'injectait.

— Ah ça! mais comment s'y prenait-il?

— Il commençait par la chloroformer... puis...

— Ah! je le tiens... dit Philippe se tapant le front... Pas d'injections!... Des blagues! C'est lui-même qui faisait tout... le grand singe!... Il faut l'empoigner!

Un bruit de pas pressés retentit dans l'escalier. Les deux carabins ont à peine le temps de se relever que Rouff entre dans la chambre, essoufflé, les habits en désordre. Il

se jette à terre, applique ses lèvres sur la bouche de la morte... Il l'embrasse et il souffle, il souffle dedans...

— Je l'aimais!... Je l'aimais! dit-il, et sa voix finit dans un sanglot strident.

Il se redresse un peu, comprime alternativement les deux côtés de la poitrine, puis il se penche sur le ventre, qu'il embrasse en criant :

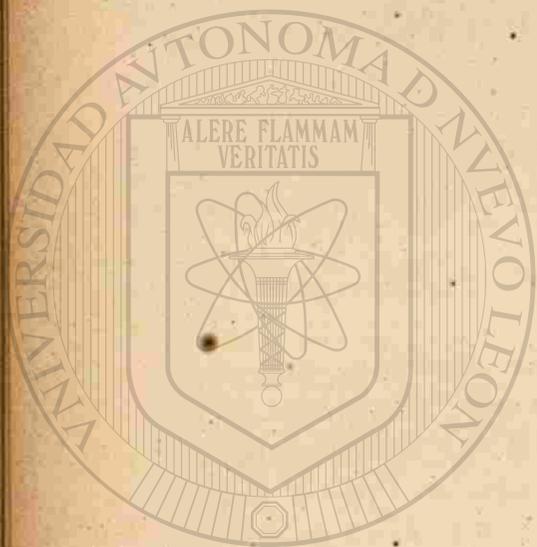
— Mon enfant!... C'est mon enfant!

Quand après une longue heure, le commissaire se présenta dans la chambrette, Rouff était encore là... Il avait ouvert toute grande la porte et les volets, avait pris le soufflet de la cheminée, et il le faisait fonctionner des deux mains dans la bouche de la morte...

Puis, s'adressant au commissaire :

— Ne la touchez pas, monsieur... Donnez-lui de l'air; plus d'air!.. toujours de l'air!

Cette fois, oui! le docteur Rouff était vraiment fou.



XXI

SANS ORTHOGRAPHE

Voici la lettre ouverte qu'on trouva sur la table de Betsy :

Agy-les-Niafs, 3 novembre 188...

« MA CHÈRE FILLE,

« Je t'écris et j'ai la douleur de t'apprendre qu'il faudra absolument te faire recevoir à ton prochain examain. Car, vois tu, il me sera impossible de t'envoyer encor de l'argent ayant eu à ce sujet des discuzions avec ton bo-père.

« Il me disait comme ça que tu devais fêter à Paris en place que étudié ta médecine. Don tu es déjà averti que si tu Echoue encor une foi censement il fodra Revenir : que veux-tu ma fille prend patiance. Ça de se faire Docteur c'es pas un métié de femme.

« Tu seras mieux à ton naise de maniair l'éguille quand à ma senté elle va Assez bien.

« M. et M<sup>me</sup> Tubœuf te font des compliment ainsi que toute la famille.

« Je termine ma lettre en t'embrassant tous du fond du cœur.

« Ta mère,

« CATHERINE. »

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS . . . . .	1
Chapitre I. Cours libre . . . . .	13
— II. Dans ses meubles . . . . .	31
— III. Dissection* en chambre . . . . .	55
— IV. En chimie, messieurs . . . . .	67
— V. Détraquements . . . . .	83
— VI. Sur la rive droite . . . . .	89
— VII. Sleepalking . . . . .	105
— VIII. Physique en chambre . . . . .	117
— IX. La genèse d'une revue . . . . .	123
— X. Amour . . . . .	141
— XI. Ce qui les détraque . . . . .	153
— XII. Énormités . . . . .	163

« Il me disait comme ça que tu devais fêter à Paris en place que étudié ta médecine. Don tu es déjà averti que si tu Echoue encor une foi censement il fodra Revenir : que veux-tu ma fille prend patiance. Ça de se faire Docteur c'es pas un métié de femme.

« Tu seras mieux à ton naise de maniair l'éguille quand à ma senté elle va Assez bien.

« M. et M<sup>me</sup> Tubœuf te font des compliment ainsi que toute la famille.

« Je termine ma lettre en t'embrassant tous du fond du cœur.

« Ta mère,

« CATHERINE. »

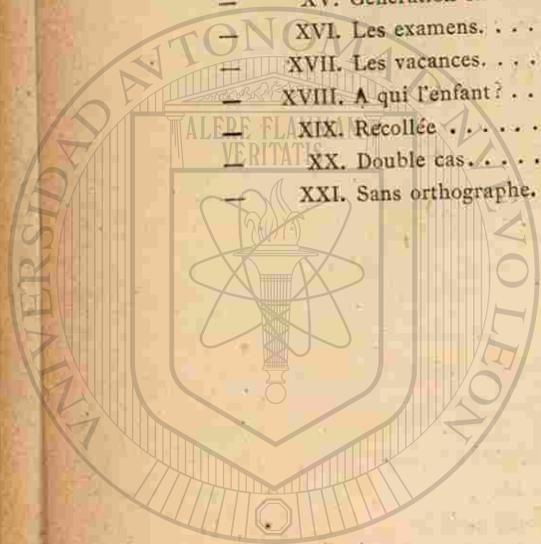
FIN



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS. . . . .	1
Chapitre I. Cours libre. . . . .	13
— II. Dans ses meubles . . . . .	31
— III. Dissection* en chambre. . . . .	55
— IV. En chimie, messieurs . . . . .	67
— V. Détraquements. . . . .	83
— VI. Sur la rive droite. . . . .	89
— VII. Sleepalking. . . . .	105
— VIII. Physique en chambre . . . . .	117
— IX. La genèse d'une revue. . . . .	123
— X. Amour . . . . .	141
— XI. Ce qui les détraque . . . . .	153
— XII. Énormités . . . . .	163

	Pages
Chapitre XIII. On est lancé! . . . . .	175
— XIV. A la recherche du sérieux. . . . .	189
— XV. Génération en chambre . . . . .	221
— XVI. Les examens. . . . .	231
— XVII. Les vacances. . . . .	259
— XVIII. A qui l'enfant? . . . . .	275
— XIX. Recollée. . . . .	285
— XX. Double cas. . . . .	295
— XXI. Sans orthographe. . . . .	301



# UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UEVO  
OTEC